

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'HIVER RETROUVÉ
SUIVI PAR LES ÉCARTÈLEMENTS INÉVITABLES

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MARIE-NOËLLE GAGNON

DÉCEMBRE 2008

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Impossible de ne pas commencer par remercier les membres de ma famille qui, malgré leurs inquiétudes, m'ont permis de croire que j'allais réussir tout ce que j'entreprendrais.

Une pensée toute spéciale pour mamie Jeannine, dont la fierté et l'amour incommensurables ne peuvent que m'inciter à en être digne.

Je tiens également à remercier Louise Dupré, qui a toujours su trouver les mots pour m'encourager et me guider dans la rédaction de ce mémoire. Je n'aurais pu traverser les deux dernières années avec autant de confiance sans son inestimable soutien.

Finalement, merci à toutes ces personnes qui ensoleillent mon quotidien et qui m'inspirent autant dans la vie que par écrit: Daniel, Liette, Julien, Sarah et Ulric. Un double merci à Li, qui a lu, revu et cru.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	v
L'HIVER RETROUVÉ	
PREMIÈRE PARTIE: LA MER DISPARUE	p. 2
Premier chapitre: Y croire	p. 3
Deuxième chapitre: L'hiver m'a rattrapé	p. 17
Troisième chapitre: Aussi facile que rien	p. 28
Quatrième chapitre: La fin de l'été infini	p. 39
Cinquième chapitre: J'entends le froissement de leurs ailes	p. 51
Sixième chapitre: Je guette la cicatrisation de ses plaies	p. 64
DEUXIÈME PARTIE: LA MER RETROUVÉE	p. 72
Septième chapitre: Tu te tais	p. 73
Huitième chapitre: Tu me regardes regarder	p. 86
Neuvième chapitre: Nous essayons le nous	p. 97
Dixième chapitre: Je ne suis pas mon portrait	p. 107
Onzième chapitre: Tu t'en vas ou c'est moi?	p. 117
LES ÉCARTÈLEMENTS INÉVITABLES	
Introduction: Les poupées gigognes	p. 127
Premier chapitre: Au commencement	p. 129

Deuxième chapitre: Le postmoderne et la raison baroque	p. 136
Troisième chapitre: Vouloir être quelqu'un	p. 141
Quatrième chapitre: L'illusion du <i>nous</i>	p. 147
Cinquième chapitre: Écrire quoi?	p. 153
Sixième chapitre: Le désir du roman	p. 159
Conclusion: Échapper à la fin	p. 164
BIBLIOGRAPHIE	p. 171

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire se compose de deux volets :

Un roman, *L'Hiver retrouvé*, raconte la quête existentielle d'un jeune homme écartelé entre son passé, son présent et ses aspirations, tout comme entre ce qu'il est et l'image qu'il veut projeter. Il entreprendra une démarche de réconciliation avec lui-même et avec l'autre, mais n'y arrivera pas : il ne parviendra pas à accepter les contradictions inhérentes à la psyché. *L'Hiver retrouvé* aborde aussi une réflexion sur l'impossibilité de construire une relation amoureuse durable. Ce roman en deux parties est narré chronologiquement, au présent. Le texte est divisé en chapitres, eux-mêmes découpés, «morcelés» en de nombreux passages courts. Frayant avec le réalisme magique, le récit est ponctué d'éléments merveilleux qui viennent transfigurer le familier et qui permettent une nouvelle appréhension du réel tout en favorisant un approfondissement de la subjectivité.

Le dossier d'accompagnement interroge quant à lui la pensée postmoderne, soumise à ce que Christine Buci-Glucksmann appelle *la raison baroque*, c'est-à-dire la logique de l'aporie, une logique où les contradictions cohabitent sans espoir de synthèse. Trouvant des résonances dans la vision actuelle que l'on a de la subjectivité, contradictoire et fragmentée, la postmodernité a des conséquences sur l'esthétique romanesque contemporaine, qui met en scène des tensions. *L'Hiver retrouvé* est en effet traversé par les tensions : chez les personnages, dans la narration, les thèmes, la facture et le style du roman. Ainsi, mon roman se fait le miroir d'une subjectivité contradictoire, tout comme d'une réalité aux multiples facettes. Mais un désir d'unité sous-tend tout de même mon écriture, qui est tributaire d'une posture mélancolique. Et certaines questions se posent : une unification des diverses facettes de notre être peut-elle avoir lieu ? La création peut-elle y conduire l'artiste, l'écrivain ? C'est finalement ma pratique créatrice qu'interroge cet essai.

MOTS-CLÉS: ROMAN, POSTMODERNE, SUBJECTIVITÉ, TENSION, ÉCRITURE, MÉLANCOLIE.

L'Hiver retrouvé

Première partie ~ La mer disparue

Y croire

En roulant dans les draps, j'ai constaté qu'ils étaient mouillés de son sang. Toute la nuit durant, Elle avait gratté chacune de ses blessures suintantes, m'avait regardé dormir dans son lit pour la dernière fois. Elle pleurait et j'essayais d'éponger au plus vite cette poisse qui me collait au corps, pressé de me rhabiller et de partir. Un dernier coup d'œil, Elle marinait dans ses larmes. J'ai claqué la porte derrière moi pour me dérober au plus vite à son regard de bête.

C'était un de ces matins où j'étais crevé en me réveillant. Je marchais lentement en direction de chez moi, songeant à Elle, à toutes celles chez qui je m'étais réveillé avec cette fatigue immense. Cette fatigue qui naissait dans ma tête et se répandait rapidement dans chacun de mes membres, se répandait jusque dans mon amour pour elles et aboutissait à un incontournable bain de sang.

Les filles aiment s'arracher les gales. Elles les tripotent, tirent sur les petits coins retroussés de croûte sèche, et peu importe si en bout de ligne leur plaie pisse l'hémoglobine, elles adorent ça.

Je marchais lentement et chaque rue m'était familière, chaque maison prévisible. L'entrée pierreuse qui menait chez moi se profilait déjà, la balançoire sur laquelle maman était assise, le porche blanc contre lequel papa était appuyé. Ils étaient devenus immuables, rien n'allait plus jamais les changer. Sans m'en rendre compte ou peut-être en faisant semblant, la maison s'est trouvée devant moi, puis derrière, puis disparue.

J'ai marché, encore et encore, accumulant les pas comme autant de victoires dans une guerre que je venais d'inventer. Une guerre à laquelle j'avais toujours rêvé, il me semble. Des pas et des pas, des heures et des heures sans m'arrêter, des jours. Quitter cette maison que je connaissais par cœur jusqu'à la détester. Mourir, s'il le fallait. Jamais je ne m'étais senti aussi héroïque,

marchant vaillamment jusqu'à la mort sous les flocons qui commençaient déjà à tomber.

- Moi, c'est Dave.

Déçu et abruti par la lumière trop forte du matin, je tente de me rappeler l'essoufflement, l'effondrement, l'échec de ce qui s'était annoncé comme la mort parfaite. J'observe le grand gars maigre qui se tient dans le soleil, au-dessus de moi, immobile. Je m'assois, remarque mes espadrilles qu'il tient à la main par les lacets. C'est en me les enlevant qu'il m'a réveillé.

Clignant des yeux, je regarde autour de moi et découvre un village que je n'ai jamais vu et, au-delà de ce village, une rivière, inconnue, puis au-delà de cette rivière, une forêt, mystérieuse. Enfin un endroit neuf où tenter d'oublier les défaites et d'échapper à mes farouches lâchetés. Je décide de rester.

Ai-je bel et bien marché pendant des jours et des jours? Peut-être est-ce sans importance, ici personne ne me connaît et je peux devenir ce que je veux.

Il s'appelle Dave. Je me suis endormi sur le pas de sa porte. Il la pousse et m'invite à entrer. Je referme les yeux un instant, étourdi. Quand je les ouvre, Dave me présente une fille, là, juste au bout de la poignée. Cerise. Elle a de toutes petites mains. Cerise. Comme c'est facile et beau! D'y croire.

Tout le monde dit Sili. En vérité, cet endroit se nomme Sili a lira-nayano, ce qui voudrait dire, selon une vieille langue indigène, *là où les arbres pleurent la fuite de la mer*. Certains vieux fous maintiennent qu'il s'agit en fait de *là où les fruits pleurent la disparition de leur noyau*, et c'est vrai qu'ici la chair des pommes, des pêches et des prunes est ininterrompue, jusqu'à ce que quelques bouchées ne laissent plus que la main vide. Mais, bien que les deux transcriptions soient étymologiquement valables, quiconque a mis les pieds dans ce village et n'est pas un vieux fou sait qu'il se trouve *là où les arbres pleurent la fuite de la mer*.

C'est un petit amoncellement de maisons de bois, peintes surtout en bleu et en mauve. Entre elles se déploient de longues cordes à linge balançant leur fardeau dans la brise joyeuse qui souffle jour et nuit. Les vêtements qu'on y accroche ne sèchent pas vraiment. Ils sont là pour faire joli, et ça l'est, les femmes de Sili prenant davantage plaisir à suspendre leurs plus belles robes qu'à les porter. De l'herbe luxuriante s'étend partout en un immense tapis qu'aucune route ne vient interrompre et qu'aucun soulier ne vient abîmer. Il y a de gigantesques palmiers contre lesquels s'appuie un petit marché, et des érables près de la rivière, très tristes parce qu'éternellement verts. Ici, il n'y a que l'été.

Même les yeux fermés, un grand éclat mauve et bleu continue de s'agiter sous les paupières, et on peut penser que c'est un village parfait. Aussi, comme il n'y a aucune archive historique, tout semble baigner dans une béatitude éternelle, tranquille. Mais qu'on ne s'y trompe pas : la base de chaque tronc d'arbre, de chaque jeune pousse, est imprégnée de sel, et l'odeur plane constamment entre les maisons comme un relent de deuil.

Chacun des matins de ma première semaine ici, j'ai fouillé l'horizon des yeux, cherchant la mer et ne la trouvant jamais.

Leur maison. Jaune, droite, solide. Cette maison m'effraie par son accueil inconditionnel chaque soir que j'y mets les pieds comme je le ferais chez moi. Lorsque dehors le soleil se couche, il se lève ici dans dix yeux qui m'attendent, je peux les voir briller comme des yeux d'araignée dans la lumière d'une lampe de poche. Dehors ne peut plus être une rivière ni un désert, ne peut plus être inconnu, ne peut plus être rien d'autre que ces maisons mauves et bleues et leurs cordes à linge, que cette façade jaune. Quoi de plus terrifiant, sinon leurs dix yeux. Il n'aurait pas pu y avoir d'autre endroit. Ou peut-être que si? Cerise. Elle s'assoira en indien et, la tête posée sur ses cuisses, je ne verrai plus qu'un paysage sens dessus dessous, magnifique. Elle caressera mes cheveux et restera silencieuse.

Parle-moi de ton père, m'a-t-elle pourtant demandé la première fois où c'est arrivé, ma tête, ses mains, les miennes, ses cuisses. Lui parler de mon père. Peut-être pourrais-je lui raconter sa fameuse sauce à spaghetti, la seule recette

qu'il acceptait de faire et dont la réalisation tenait, selon lui, du génie. Deux fois par année, maman et moi devions nous incliner avec respect devant l'immense chaudron comme les rois mages devant l'enfant Jésus.

- C'est toujours lui qui fait la sauce à spaghetti.
- Toi, en fais-tu?
- Certainement pas.

Cerise souffre d'une étrange maladie, la manoproxitaphilie : elle est incapable de se déplacer hors de la maison sans que quelqu'un ne lui prenne la main. Ses mains si petites. Elle ne sort pas souvent, Prile l'emmène à l'école.

Elle n'est pourtant pas malheureuse, mais toujours un peu déçue. Elle rêve de son nom écrit dans la marge d'un cahier comme une formule magique. Elle rêve de remporter un prix, n'importe lequel. Elle rêve d'un amoureux qui fasse d'elle une muse, qui l'immortalise dans un chef-d'œuvre. Elle rêve d'un amoureux. Elle voudrait tant ne rien vouloir, rêver de choses et de gens à portée de la main plutôt que de quêter celle des autres. Elle étudie pour devenir enseignante: des armées de petites mains à tenir d'année en année.

Nous montons parfois sur le toit. À l'étage, il n'y a qu'une seule grande chambre au plafond incliné, mais l'escalier continue jusqu'à aboutir à une petite lucarne juste assez grande pour s'y glisser, et on s'y glisse, le soir, pour écouter le vent dans les arbres et s'imaginer que c'est le remous des vagues sur la grève. Nous nous racontons des histoires vraies et inventées, des souvenirs récupérés ou rafistolés. J'aimerais tant me taire, qu'elle se taise. Mais ça l'effraie.

Le lendemain de mon arrivée, j'ai franchement demandé à Dave avec laquelle des filles de la maison il couchait. Ou lesquelles. Il m'a regardé d'un drôle d'air et a répondu aucune. Je n'arrivais pas à y croire. Trois filles, sans compter Betie, et aucune dans laquelle s'installer? Quel gaspillage. Dave continuait à me dévisager et j'ai essayé de changer de sujet, déjà j'écartelais dans ma tête les cuisses graciles de Cerise. Prile était, elle aussi, assez jolie,

Betie ne faisait pas ses soixante-quatorze ans. La fille laide ne devait quant à elle n'être envisagée qu'en dernier recours.

Chaque matin, nous déjeunons tous les six, assis en rond autour de la petite table couverte de géraniums de Betie, notre assiette sur les genoux, notre verre de jus d'orange par terre. Prile nous raconte l'école et ses projets, Betie, ses fleurs et ses recettes. Elles sont toutes les deux si vives et si gaies que nous ne pouvons que les écouter en silence, heureux de constater que jeunesse et vieillesse sont toutes deux possibles. Quelle belle façon de commencer la journée. L'espoir.

Le soir, nous nous réunissons parfois autour de la grande table de bois et nous racontons nos meilleures mauvaises blagues. Plus elles sont mauvaises, plus nous rions. Je suis désormais capable de reconnaître chacun d'entre eux par leur seul rire en me fermant les yeux. Dave garde les lèvres serrées et expire de petites secousses graves par le nez. Betie lâche deux notes aiguës en crescendo puis soupire. Prile renverse la tête en arrière, ouvre grande la bouche et rit très fort. Cerise glousse doucement comme un petit dindon roux. La fille laide ne rit jamais, mais sourit. Cela s'entend parfois en tendant l'oreille.

Les après-midi, eux, sont ternes. Je marche souvent, longe les avenues gazonnées qui serpentent entre les maisons, bien qu'il ne faille que peu de jours mais bien du temps à perdre pour les avoir toutes foulées. Je n'ai que ça, du temps à perdre, et j'espère à tout le moins y perdre également tous mes mauvais souvenirs, les semer au fil de mes pas comme autant de miettes de pain qui seront dévorées par les oiseaux.

J'aime marcher. À force de virevolter d'un détail à l'autre, mon esprit devient une soupe épaisse qui ne laisse filtrer que le paysage, enfin. Certaines images réussissent parfois à se frayer un chemin, ma mère, surtout, Cerise, de plus en plus. L'après-midi, lorsque mes pas me ramènent invariablement devant la maison jaune, je me demande ce que je fais ici, ce que j'attends. Tu resteras le temps qu'il faut, m'a dit Betie. Le temps qu'il faut pour quoi?

Puis Cerise arrive et m'offre son sourire et sa main. Je me dis alors qu'il ne me sert à rien d'y penser, que la réponse viendra sûrement d'elle-même. Sinon comment?

Ils m'ont installé sur un matelas mou recouvert d'une grande courtepointe multicolore et posé à même le sol. Dave a suspendu un hamac dans le coin du salon, Betie possède la seule chambre fermée du rez-de-chaussée. Cerise, Prile et la fille laide partagent la grande pièce à l'étage. Je ne dors pas beaucoup, pourtant, Betie fait chaque nuit un grand tapage et Dave se masturbe au diapason.

Quand je ne dors pas, je rêve. Je déteste ça. Je me tourne et retourne en mâchonnant mon oreiller. Je rêve de tout le firmament au creux de ma main, en tendant le bras je ne peux même pas saisir la lumière du lampadaire! Je rêve des baisers mouillés de ma mère, de ses mains douces dont je ne veux plus, je n'en veux plus parce que je n'ai plus sommeil d'avoir trop joué. Quand je ne dors pas, toutes les journées à venir s'écroulent. Je ne dors pas et toutes les journées passées sont des mensonges. Il faut que je m'endorme au plus vite!

Les anges bleus du sommeil s'emparent enfin de moi et lavent mon âme barbouillée, lapent de leur belle langue rose chacune de mes pensées jusqu'à ce qu'elles brillent toutes. Je n'y pense presque plus en m'éveillant le matin. Mais je suis crevé, souvent.

Si elles me le demandent, j'accompagne Cerise et Prile à l'école. La première semaine, j'y vais une fois. La deuxième, deux, et la troisième, trois. Comme je devine tranquillement où cela va me mener, je m'invente des recherches à la bibliothèque la quatrième semaine. À partir de ce moment, j'accompagne les filles les lundis, mercredis et vendredis matins. Cerise s'imagine que j'ai un projet. Quelle pureté!

Souvent, en fin d'après-midi, je vois la fille laide se maquiller devant le grand miroir de l'entrée. Elle porte de jolies robes déformées par sa maigreur et les

os trop saillants des clavicules, remonte ses cheveux, peint de rouge ses lèvres étroites et s'éclipse en martelant bruyamment le parquet de ses talons hauts. Elle les enlève avant de sortir, pour la pelouse, et marche en les tenant par les ganses. C'est très sexy, malgré sa laideur. Une fois, je demande à Dave :

- Où est-ce qu'elle va comme ça, Emmanuelle? car j'essaie encore d'utiliser son véritable prénom.
- Elle s'est partie une business de faire-valoir.
- Une business de faire-valoir?
- Oui.

Je la suis. Elle pénètre dans une maison décorée de ballons, on y célèbre la naissance d'un enfant. L'œil collé à la fenêtre, je la regarde entrer, silencieuse, s'asseoir sur une chaise en bois puis remettre tranquillement ses chaussures. D'un côté, les parents heureux entourés de leur famille heureuse et de leurs amis heureux. De l'autre, quelques individus solitaires et grincheux, la famille malheureuse et les amis malheureux dont on ne peut se débarrasser. Entre eux, contre le mur, la fille laide. Le temps s'écoule au fil des croustilles qu'on grignote d'une dent.

Les malheureux regardent la fille laide qui ne dit pas un mot et tient les yeux baissés, se regardent entre eux. Une femme ouvre enfin la bouche, c'est toute une averse que nous avons eue hier ne m'en parlez pas je me suis fait surprendre à deux kilomètres de chez moi ma pauvre vous deviez être trempée oui hihi cette fille là-bas est vraiment horrible certainement elle est aussi terne qu'un vieux chat haha. Et chacun des malheureux de retrouver le sourire devant plus malheureux que soi. La soirée est un succès, les hôtes remettent discrètement à la fille laide une liasse de billets.

Lorsqu'elle sort, je la prends par le bras, gentiment. Mais elle me repousse et sourit : elle les a dupés, elle n'est pas malheureuse du tout. Pas plus que tout le monde, en tout cas, et moins qu'eux. Elle me demande :

- Qu'en penses-tu?
- Tu es forte.
- Je suis riche.
- Tu es intelligente.
- Ils sont trop cons.

Nous rions. Elle a bien raison.

Ils ne connaissent encore de moi que ce que je veux bien leur montrer. La serviabilité, la gentillesse, la confusion. Si seulement c'était là mon véritable portrait.

Je pense souvent aux mains douces de maman, aux mains chaudes de papa. Ils sont des mondes trop vastes que je dois porter en moi. Lourds. J'ai besoin de ces personnes que je ne connais pas, qui ne me connaissent pas. Légers.

Cerise m'entraîne de plus en plus souvent sur le toit lorsque la nuit tombe. Si j'ai d'abord mis ma tête sur ses cuisses comme prévu, je me suis vite retrouvé avec la sienne sur les miennes, sa main dans ma main, ses pensées dans mes pensées et je n'ai plus su où me mettre.

Nous avons fait l'amour un soir, sur le toit, sous les étoiles. Un calme immense est descendu sur nous, si intense que j'étais heureux. La brise soulevait doucement les cordes à linge et le bruissement des palmes faisait un clapotis régulier et rassurant. Je ne pensais à rien d'autre qu'à Cerise dans mes bras, mes jambes, englobante, englobée. J'ai fermé les yeux pour savourer le silence parfait qui régnait dans ma tête. Ce silence parfait qui ressemblait au bonheur.

Dès la deuxième fois, pourtant, il a été brisé, le silence. Je ne pouvais plus penser qu'à ce chuchotement des feuilles, qu'à ce remous des vagues que j'aurais voulu réel et qui ne l'était jamais, malgré l'odeur de sel qui m'étourdissait.

C'est toujours Betie qui me verse mon jus d'orange le matin. Elle me le tend de sa belle main fripée et me sourit, je dois alors sourire à mon tour, reconnaissant. Reconnaisant de leur accueil, de leur maison jaune, de leur jus d'orange tendu gentiment par une magnifique main de vieille. Ce rituel me

rend nerveux, le regard de Betie au-dessus du verre, cette envie de me cacher qui me prend.

Je ne sais pas si ça me soulage de découvrir que Betie joue elle aussi à la cachette dans sa chambre, sa petite chambre submergée par une quantité phénoménale de plantes et de feuilles. J'en viens à tout le moins à entretenir l'espoir d'une discrétion réciproque. Entre les fougères et les amaryllis, les feuilles blanches et les feuilles de cartable, les bégonias et les cordylines, les lettres parfumées et les pages anciennes, les glaïeuls et les hibiscus, et les roses, tellement de roses, que se cache-t-il qui la garde éveillée et qui frémit dans le silence de la nuit?

Le froissement du feuillage m'empêche de dormir, nous empêche de dormir, et une nuit sur deux les coups de poignets de Dave le précipitent en bas de son hamac avant l'orgasme. Je préfère pourtant de loin le bruit sourd de sa chute à celui, discret, de ses paupières qui battent la mesure de nos insomnies.

Je suis assis contre un érable près de la rivière, les pieds dans l'eau. Les yeux fermés, j'essaie d'imaginer ce que ça aurait été d'arriver ailleurs qu'ici et j'accumule les scénarios, quelques-uns tragiques, la plupart magnifiques. Peut-être y a-t-il ailleurs un destin flamboyant pour moi, une fille qui rendrait toutes les autres médiocres et inutiles, et ferait de moi l'homme que je pourrais être si je m'y mettais?

À peine coupable, je songe à Cerise, à la douceur que prendrait la vie si je la passais avec elle, cette douceur qui m'a tant fait défaut par le passé et que j'ai trouvée. Que je perdrai probablement dès que, éveillée à mes côtés pendant mon sommeil et penchée sur moi pour un baiser, elle apercevra les pattes velues et les tentacules visqueux des monstres tentant de s'échapper par ma bouche entrouverte. Elle reculera, horrifiée, et comprendra que je ne suis pas fait pour la douceur. Elle m'abandonnera, ses amies la reconforteront en lui affirmant qu'elle n'avait pas le choix. Je l'abandonnerai moi-même bien avant de subir cela.

Belle Cerise, va-t-elle m'en vouloir de l'avoir quittée? Elle souffrira probablement beaucoup, devra attendre longtemps avant de trouver un garçon à qui accorder ses mains. Ses mains si petites. Je souffrirai, moi aussi, elle est si fraîche et elle m'aime avec tant d'abandon et de pureté, j'en ai les larmes aux yeux.

Une ombre sur mon visage me tire de ma rêverie. J'ouvre les yeux, la voilà devant moi, les lèvres en cœur et la main tendue. J'aperçois Prile qui s'en va. Cerise n'a personne d'autre que moi à présent pour tenir sa main, elle me l'offre avec un plaisir si évident que je l'attrape tendrement et l'attire contre moi, l'éclabousse un peu pour faire éclater son rire, l'embrasse. Elle précipite son regard dans le mien, nous sommes amoureux et nous revenons très lentement à la maison. Ma rêverie s'est presque entièrement dissipée, un dernier baiser et j'ai le cœur gonflé, c'est elle et personne d'autre, je n'en ai jamais douté.

Petite Prile, petite pluie d'avril, s'accroche à mes cils, mille caresses habiles, filent mon bonheur doux, doux comme... Tous les soirs, il fallait trouver un mot rimant avec doux, et qu'est-ce qu'elles riaient, petite Prile et sa maman, quand le bonheur était doux comme genou, loup ou ragoût... Prile a conservé une quantité infinie de ces rires nocturnes dans un coin de sa bouche, les laissant jaillir à chaque instant.

Probablement est-ce celle à qui je parle le moins. Prile. Mais c'est elle que je connais le mieux. Parce qu'elle m'a raconté cette comptine de sa mère, qui la lui chantait dans un minuscule appartement blanc. Prile va maintenant à l'école pour apprendre à dessiner des maisons multicolores où d'autres mamans pourront chanter pour leurs enfants. Ce n'est pas tout, évidemment. Prile ne tient pas tout entière dans l'air de cette chanson, mais plus que dans quoi que ce soit d'autre.

Lorsque je marche avec elles vers l'école, j'observe la façon qu'elle a de tenir Cerise par la main, solidement. Jamais elle ne lâchera prise, Cerise le sait, et j'admire Prile pour cette confiance qu'elle inspire. Et je la déteste tout autant parce qu'elle réussit à être ce que je voudrais, ce que je voudrais tant! Bien vite, sa présence devient insupportable et j'essaie tant bien que mal de l'éviter,

dans une même maison ça n'a rien d'évident. Je ne veux pas la connaître et risquer de découvrir autre chose qui me la ferait haïr davantage, et moi encore plus.

Cerise gémit et supplie. Pourquoi est-ce que je ne veux pas aller avec elle au pique-nique?

Je pourrai discuter avec ses amies, faire guili-guili avec ces filles poisseuses de jalousie. Saluer ses parents qui ont tellement hâte de me rencontrer, échanger des banalités avec deux personnes qui n'ont aucune envie de m'aimer. Lui faire plaisir en acceptant, voilà une raison à laquelle je ne trouve rien à redire sinon oui oui ma chérie.

Ce n'est pas que je ne veux pas lui faire plaisir, mais rencontrer la famille et les amis, c'est un pas de géant sur le chemin de l'engagement. Je ne l'aime pas trop, ce chemin-là. Mais Cerise est ravie et ravissante.

Elle voltige d'un bout à l'autre de la cuisine, confectionne des sandwiches au jambon, attrape quelques biscuits, des fruits. Étourdie d'allégresse, elle virevolte dans sa jolie tunique verte, oubliant presque de prendre ma main en sortant. Elle retient son élan et m'attend, saisit ma manche du bout des doigts. La maladie est encore là, mais je la sens qui faiblit, en équilibre entre la peur et la confiance.

Les longues robes blanches de Madame Rose battent au vent, suspendues en travers de la grande avenue que nous remontons. Alors que nous passons en dessous, l'une d'elles se détache et s'envole, semblable à un ange remontant vers le ciel. Je m'arrête un instant pour observer la danse majestueuse du tissu dans la bourrasque qui l'entraîne toujours plus haut, rêve un peu.

J'imagine un ange voyageur et solitaire qui se penche au-dessus des berceaux et offre la grâce aux bébés les plus joufflus, exauce les prières des jeunes filles les plus blondes, soulage la douleur des vieux les plus repentissants. Peut-être accompagne-t-il un homme dans sa vie, le retenant d'aller là où la mort guette, le poussant dans les bras de l'âme sœur... Dans un sursaut, je songe à

la possibilité que ce soit mon propre ange gardien qui, en s'envolant sur mon passage, m'invite à le suivre et me sauve d'un beau merdier. Peut-être aurais-je dû partir depuis longtemps déjà et que mon ange, lassé d'attendre, m'abandonne? Peut-être qu'en courant...

Cerise resserre son étreinte et me sourit. Je sais bien que ce n'était qu'une robe, je la vois qui gît sur le sol plus loin devant. J'aurais bien aimé courir, pourtant, et croire que c'était le destin.

- Eh bien, nous avons hâte de te rencontrer, n'est-ce pas, Harold?
- Oui, bien évidemment, Maude.
- Et nous sommes fort curieux d'en savoir davantage, n'est-ce pas, Harold?
- Oui, bien évidemment, Maude.

Visiblement très soumis à Madame Mère, qui en profite très assurément, Monsieur Père couine et se dandine. Ce que ce petit bonhomme bedonnant et cette grande dame sèche font ensemble, c'est un mystère. Vite éclairci. Cerise m'explique lors d'un détour vers le kiosque de barbes à papa que sa mère avait un jour écouté un magnifique film d'amour et rencontré son père le soir même. Elle avait cru y déceler un signe du destin, je la trouve déjà plus sympathique. Cerise n'y voit qu'une pathétique erreur de jugement, mais je crois qu'il le fallait pour qu'elle-même voie le jour, presque parfaite, et qu'elle essaie de me sauver.

Le pique-nique est splendide et tous y assistent, Betie, Dave, Prile et la fille laide, de même que tout ce que le village compte d'enfants, de parents, de vieillards et d'animaux de compagnie. Les assiettes et ustensiles de plastique étincellent dans le chaud soleil de l'après-midi, un grand-papa joue de l'accordéon, mais rien ne peut à cet instant me tirer des griffes de Madame Mère, longues et roses. Nous déambulons entre les tables de victuailles, elle me tient par le bras et sourit, je sais à quoi m'en tenir.

Je sens un poids se déposer lentement sur ma poitrine, lentement parce qu'il s'installe et ne s'en ira pas, il s'ajoute à celui de maman et de papa, déjà si lourds à porter. Mais je demeure immobile, presque amoureux de cette

lourdeur qui m'enveloppe tout entier, immobile enfin dans cette ville du bout du monde, du bout du souffle.

- Donc, tu t'apprêtais à nous dire ce que tu es venu faire à Sili.
- Je te l'ai dit, maman, qu'il s'est perdu.
- Oui, disons que je ne savais pas trop où j'allais...
- Mais tu dois maintenant le savoir?
- C'est-à-dire que je prévois probablement rester...
- Je te l'ai dit, maman, qu'il restait.
- Et qu'as-tu l'intention de faire, maintenant que tu restes à Sili?
- Je te l'ai dit, maman, qu'il vient à peine d'arriver.
- Oui, disons que je viens tout juste d'arriver...
- Mais tu dois bien avoir une idée, non?
- C'est-à-dire que oui, je crois avoir une idée.

Cerise, à qui je n'ai jamais parlé d'une idée, ne trouve rien à ajouter. Tous trois me fixent avec des yeux ronds, Cerise parce qu'elle est amoureuse, Madame Mère parce qu'elle est méfiante, Monsieur Père parce qu'il a les yeux naturellement exorbités. Une idée, je dois vite trouver une idée. Mais m'enfuir à toutes jambes est la seule qui se présente.

Je balaie la foule du regard, cherche dans le sourire de Prile, dans la laideur de la fille laide, dans la tristesse de Dave, dans la vieillesse de Betie, je sens un long filet de sueur descendre le long de ma colonne, j'effleure du bout de la pensée chacune des personnes que j'ai croisées, mes yeux fouillent à toute vitesse, le carrousel, les enfants qui crient, les seins de cette fille, la barbe à papa, les cordes à danser qui fouettent l'air, le fouettent sans relâche flap, flap, le cracheur de feu, et je vais bientôt renverser la tête et me mettre à hurler.

Mes yeux rencontrent enfin ceux de Cerise, deux petits lacs noirs dans lesquels me laisser couler, et je repense à toutes ces nuits passées sur le toit à rêver, à écouter le bruissement des feuilles et à m'imaginer que c'était le remous des vagues sur la grève, cette étendue d'eau infinie que j'aurais voulue réelle et qui ne l'était jamais, malgré l'odeur de sel qui m'étourdissait.

Et soudain l'idée surgit, plus forte et plus belle que tout ce que j'ai pu imaginer jusqu'alors.

- La mer... La mer disparue...

Le silence s'abat sur la foule. Tous m'observent, leurs mouvements suspendus et leurs lèvres entrouvertes. Seul le grincement des balançoires qui s'immobilisent lentement est audible. Je sais que ce que je m'apprête à dire est une erreur, la pire de toutes, mais je sais aussi que, pour la première fois de ma vie, la grandeur est accessible. Je ne peux pas décevoir Cerise. Pas tout de suite.

- Je vais retrouver la mer et vous la ramener.

L'hiver m'a rattrapé

Elle y croit vraiment, j'y crois presque moi-même. Nous nous promenons tous les soirs main dans la main, à l'heure de l'apéro, et attendons qu'on nous invite à entrer. On nous invite chaque fois, Cerise a insisté pour renouveler sa garde-robe et parade désormais dans des multitudes de délicats frisons de dentelle et de tulle. Les couples et les familles, les vieux garçons et les vieilles filles, les veufs et les maquerelles, tous poussent la porte devant nous et débouchent une bonne bouteille, nous buvons un coup à ma santé. C'est une routine qui me plaît.

Nous sirotions ce soir un cidre chez Madame Rose. Je jurerais qu'elle porte la robe qui s'est envolée au-dessus de moi, cette journée de pique-nique, mon ange gardien enroulé autour de sa vaste poitrine et de ses hanches pleines. Je cligne des yeux pour me ressaisir, Cerise fronce les sourcils. Une simple grimace vers la femme vieillissante et la robe démodée, la voilà rassurée. C'est si facile. Pour combien de temps encore? Peut-être à cause de sa confiance, peut-être à cause de mon ange gardien imaginé, peut-être les deux, sans compter le cidre que je préférerais de glace, l'envie de parler se fait pressante. Je leur raconte la neige, les hivers de mon enfance.

Elles m'écoutent, fascinées, elles qui n'ont jamais connu que la splendeur verte, que le soleil doré qui filtre à travers le feuillage et crée des ombres douces. J'essaie de leur expliquer la grandeur et la pureté d'une vaste étendue de glace dans le soleil de l'après-midi, la lumière crue et l'éblouissement cruel, la sérénité d'une première neige scintillante dans la nuit opaque, le chatouillement des flocons sur la joue froide. Habitée à la nature luxuriante et tranquille, Cerise ne peut concevoir le sentiment de puissance et d'insignifiance, de parfaite communion que crée cette blancheur infinie. Sentir sa propre force palpiter au sein d'une autre, immense.

Madame Rose, elle, le conçoit. C'est ce qu'elle a ressenti lorsqu'elle s'est tenue, très droite, au bout d'un quai devant la mer. Elle n'avait pas cinq ans à l'époque, mais s'en rappelle toujours. Et c'est ce souvenir encore vivace qui

allume dans ses yeux la flamme que j'y vois. La supplique. Je vide ma coupe d'un trait et me lève. Elle va se mettre à parler de la mer, à me poser des questions. Je n'ai encore aucune réponse, aussi je préfère m'en aller.

Cette nuit-là, je rêve de l'hiver. Je ne m'en inquiète pas, pauvre imbécile.

Ils sont si fiers, tous les cinq. Leur menton a monté de quelques centimètres, celui de Dave s'est enfin détaché de sa poitrine. Je flâne dans la maison comme dans un jardin, les bras ballants et le sourire aux lèvres. Ils sourient aussi. Lorsque je les salue en les laissant devant l'école, Cerise et Prile me serrent le bras en me souhaitant bonne chance, Cerise m'embrasse sur les lèvres par pur plaisir d'être enviée. Je fais mine d'aller à la bibliothèque, je vais m'allonger près de la rivière.

Étendu près du cours d'eau, j'échafaude de magnifiques projets. Je m'imagine poursuivre cette quête impossible pendant des décennies, perpétuellement porté en triomphe par les villageois, hissé au sommet de la gloire pour le seul mérite de leur avoir donné un peu d'espoir. Peut-être deviendrai-je maire de Sili? Je pourrai alors envoyer une lettre à mes parents, leur crachant au visage que je n'avais pas eu besoin d'eux pour en arriver là, que leur destin lisse et morne n'avait pas également été le mien. Mais mes rêveries sont immanquablement interrompues à cet instant précis de leur course par la voix, très claire, de ma mère : qu'est-ce que tu fais ?

Je la connais, ma mère. Lorsque mon esprit fait surgir sa question, je sais qu'elle ne s'apitoie pas sur mon absence, qu'elle ne me demande pas avec un trémolo dans la voix qu'est-ce que tu fais comme elle dirait reviens. Elle demande, les yeux plantés dans les miens, qu'est-ce que tu FAIS. Pour que ça arrive. Elle me connaît, ma mère, et n'attend jamais ma réponse.

Je suis d'une humeur morose lorsque je rentre à la maison, leurs sourires chassent vite ma mauvaise humeur, mais chaque jour un peu moins. C'est tellement décevant de ne pas me sentir à la hauteur de mon imagination, insupportable d'en être l'unique responsable. Toutes les bouteilles de vin du monde ne peuvent me cacher plus longtemps la vérité qui se faufile

lentement entre chacun de mes faux-semblants: ma lâcheté va me mener à ma perte.

Je ne faisais jamais rien, c'est ce qu'elle m'avait crié, maman. J'avais alors fait quelque chose de grandiose, quelque chose qui avait dû la stupéfier. J'étais parti. Je suis ici.

Cerise me demande, ses mains jouant autour de mon nombril, où j'en suis. Je lui réponds quelques mots doux, une taquinerie. Elle ne sourit plus comme avant, lorsqu'elle n'espérait que ma fidélité. Elle soupire et roule sur le côté, fuyant mes cuisses et mes caresses. Pourquoi m'a-t-il fallu lui créer des attentes auxquelles je savais bien ne pas pouvoir répondre? Lorsqu'elle n'attendait rien de moi, le seul fait de rester à ses côtés était suffisant.

J'écoute le frôlement discret du feuillage sur l'extrémité du toit et je n'arrive plus à me laisser apaiser par ce que j'imaginai être la mer. Ça ne l'est pas, je l'ai toujours su, je me torture maintenant à l'idée que c'est par ma faute. Je lis cette même accusation dans les yeux de Cerise, mais c'en est une autre, bien moins grave, qu'elle m'avoue alors.

- Tu n'as jamais mis les pieds à la bibliothèque.

Son ton est dur, ses yeux sont tristes. Je suis tellement soulagé de n'avoir à broder qu'autour de ce seul fait que je souris. Bien qu'irréfléchi, ce geste est sans doute le meilleur que je pouvais poser, je le constate dans l'espoir qui renaît déjà, incommensurable, dans son regard.

- Non, c'est vrai. Je vais réfléchir au bord de la rivière.

- Pourquoi m'as-tu menti?

- Je croyais que la rivière ne te suffirait pas. Mais c'est le meilleur endroit pour commencer à penser, tu sais.

Le soleil sur son visage n'aurait pu l'éclairer davantage que mes paroles. Elle sourit et hoche la tête, enthousiaste.

Quelle vérité lui ai-je donc révélée en ne voulant que camoufler mon mensonge? Ses mains et ses jambes s'enroulent autour de moi et font alors taire toutes mes pensées, m'accordent les quelques instants de silence quotidien que je passe toute la journée à espérer.

Le regard de Dave devient de plus en plus insupportable. Il tourne autour de moi, fébrile, implorant. Ses yeux ont pourtant toujours été ainsi, malheureux, mais il les fixe désormais sur moi et attend. Il espère que je le guérisse de sa douleur, je le sens, cette douleur que je n'arrive d'ailleurs pas à cerner. Et en me rendant ainsi responsable de sa guérison, je deviens également coupable du retard que prend celle-ci.

C'est par une journée ordinaire que tout à coup son regard est de trop. N'en pouvant plus, je lui crie :

- Laisse-moi tranquille!

Il baisse les yeux et s'en va. La fille laide me dévisage, je sors à mon tour et ne rentre qu'une fois la nuit tombée.

Je passe habituellement le vendredi avec Cerise. Mais ce vendredi-là, comme elle rend visite à ses parents, j'invente des nausées, je n'ai pas la force de trouver des réponses aux questions de sa mère. Je cherche Dave pour lui offrir d'aller marcher, d'aller faire la paix. Il n'est pas là. La fille laide m'observe par-dessus la ligne d'horizon de son roman. Je lui demande si elle sait où il est. Elle le sait, bien sûr.

- On est vendredi? Il est allé mourir.

Elle ne dit que ces quelques mots, tout bas, comme si en les chuchotant ils allaient frapper moins fort, mais non. Je reste debout. Assis, je serais obligé de lui parler. Même debout, je dois vite partir, car le silence devient trop lourd et ni l'un ni l'autre n'avons la force de le porter. Ma poitrine ploie déjà sous tant de choses lourdes sans que je m'encombre en plus du silence. Si je lui avais laissé le temps d'ouvrir la bouche une fois de plus, sa voix se serait assombrie, serait devenue noire comme un ciel noir et se serait tue dans une

averse, je n'aurais pas pu le supporter. Elle n'est pas assez mon amie pour que je la console, pas assez jolie pour que je fasse semblant. Je pars à la recherche de Dave.

Il n'est que quelques rues plus loin, assis sur le trottoir, occupé à faire jouer le soleil sur son revolver et son revolver dans ses mains. Je m'assois à côté de lui, bien au chaud dans l'après-midi, et j'attends. J'attends si bien et si silencieusement qu'il finit par abdiquer, par parler.

Il me raconte la nuit et le jour qui se confondent, les étoiles trop brillantes. Il me dit ses mains trop vides et les minutes trop longues. Il parle et c'est comme si je courais dans une forêt avec un vent d'hiver au visage. Il parle et j'ai les pieds froids de tant de neige, le souffle court de tant de course, les larmes aux joues de tant de vent. Il parle et moi aussi je voudrais mourir. Au moins avoir un fusil pour essayer. Je lui tapote le dos.

Je croyais avoir fui suffisamment loin, m'être réfugié dans les bras de l'été infini de Sili. Mais le voilà qui se dresse devant moi, monstrueux, magnifique. L'hiver. Il m'a rattrapé. Il s'est glissé derrière chacune de mes foulées, et dans la douleur de Dave, qui ne croit plus qu'au pouvoir salvateur de la mer. Pourquoi? Je le lui demande à haute voix.

- Une fois, près de la rivière, j'ai mis les pieds dans le sable, juste à la limite du remous. L'eau venait lécher mes orteils, j'enfonçais mes pieds jusqu'à la cheville, jouais avec les cailloux. Je suis resté toute la journée à goûter la fraîcheur de l'eau, la douceur du sable. Jusqu'à ce que le soleil se couche sur mes épaules. Je me suis relevé et suis rentré chez moi au lieu de me tirer une balle, comme c'était prévu. Ce jour-là - c'était un vendredi - j'aurais pu. Mais maintenant, ce n'est plus possible. J'essaie, mais je n'y arrive plus. À cause du sable, peut-être. De l'eau, sûrement. Il n'y a plus qu'elle pour me sauver maintenant, la plus belle de toutes. La mer.

Je me redresse et le contemple un instant, son revolver endormi au creux de ses mains. Ses yeux plantés dans les miens comme des pieux. Je relève la tête, aperçois les ombres qui se collent aux fenêtres et m'observent, avides. J'ai

ramené l'hiver avec moi et la bise leur cingle désormais les côtes, ils croient que se sont les vagues qui se fracassent.

Peut-être devrais-je après tout la retrouver, la mer. Et la garder.

À la maison, la fille laide nous attend avec un pot fumant de café. Rassurée de voir que Dave va bien, comme chaque vendredi, elle range le revolver dans un tiroir. Assise à côté de lui, elle l'écoute attentivement raconter le moineau qu'il a vu, absorbe ses paroles par chacun des pores de sa peau, les paumes tournées vers le ciel. Elle l'écoute comme si... Est-ce possible? Non, ça ne l'est pas.

Dave avale sa dernière gorgée de café, je lui propose d'aller marcher. Nous discutons de la qualité de la crème glacée au chocolat, des vertus de l'oreiller de plumes, de la félicité d'une bière sur une terrasse par grande chaleur, des romans érotiques, des cumulo-nimbus, du jazz, des caniches frisés. Dave m'apprend que, chimiquement, le blanc est l'ensemble de toutes les couleurs. J'essaie de lui expliquer pourquoi les papillons se blessent inlassablement sur la lumière, il dit c'est beau. Mes nausées inventées se matérialisent. Au moins, quand il est avec moi, Dave ne va pas mourir le nez dans le vent.

Soudain, sans un seul nuage d'avertissement, le ciel se couvre, nous déversant sur la tête une pluie démentielle. Nous courons vers la maison dont l'éclat perce l'orage comme un soleil épargné.

Jamais je n'ai vu pareille tempête depuis que je suis à Sili. Alors que la pluie y est toujours chaude et lourde, invitant les arbres comme les gens à tendre les bras pour l'accueillir, celle-là est froide, cinglante. J'ose toutefois m'aventurer sur le porche, protégé par un petit toit incliné, et j'observe la tourmente qui enrage.

Puis je les aperçois. Leurs doigts, pointés vers moi. Ils sont tous à leurs fenêtres, les Gens, sur leurs balcons, ils me pointent en échangeant des paroles que je n'entends pas, que je ne veux pas entendre. J'y vois d'abord une accusation, mais Prile et Cerise galopent vers moi, trempées, rieuses, me pointent à leur tour et c'est de l'enthousiasme qui s'éjecte de leurs index.

- Tu la ramènes donc d'en haut? demande Prile en souriant.
- Qui donc?

Elles rentrent, fâchées.

Combien de temps aura duré le bonheur? Pas plus de quelques mois, c'est si décevant. Je songe une fois de plus aux perspectives alléchantes de la fuite. Me lever tôt le matin, rédiger une courte note énigmatique et courir. Courir jusque n'importe où, courir jusqu'à mourir. Il y a peut-être ailleurs quelque chose de mieux, sûrement quelque chose d'autre.

J'imagine alors Cerise accrochée au cadre de la porte, déchirée entre son désir de me poursuivre et sa crainte d'avoir les mains vides, seules, perdues. Je me figure ses larmes, sa lèvre qui frissonne et je me résigne. Pas tout de suite.

- Non, pas tout de suite, dit Betie.

Elle m'observait sans que je m'en rende compte par l'entrebâillement de la porte de sa chambre, allongée sur son lit. Peut-elle lire dans mes pensées? Sûrement pas toutes, sinon il y a longtemps qu'elle m'aurait chassé.

- Non. Tu me ressembles et j'ai pitié de toi, dit-elle encore.

Je me lève d'un bond et entre dans sa chambre, me fraie un chemin entre les pots qui couvrent le sol, baisse la tête sous les feuilles de papier suspendues à une corde qui traverse la pièce et m'assois au pied du lit. C'est la première fois que j'ose pénétrer dans son sanctuaire, je fais bien attention pour ne pas lire les pages et pour ne pas sentir les fleurs. Peut-être a-t-elle toutes les réponses, toutes les miennes. Qu'ai-je à perdre avec elle que je n'ai pas déjà perdu à mon insu? Je décide de lui demander conseil.

- Pourquoi dis-tu que nous nous ressemblons?
- Parce que nous fuyons, toujours.
- Et toi, que fuis-tu?
- Ça ne te regarde pas.
- Que crains-tu, Betie?

- Sors.

Son ton est égal, mais ses mains tremblent et son regard brûle. Elle est furieuse, je ne suis pas plus avancé. Je lui demande pardon, je sais bien qu'elle ne me l'accordera pas tout de suite. Son visage disparaît dans un bouquet de fougères et de lettres d'amour, je quitte la pièce sur la pointe des pieds.

Ils m'ont surnommé Merman, je déteste ça. Au début, seulement les enfants, dans la rue, qui couraient en criant la mer, *man*, la mer! Le temps a fait le reste, même Dave m'appelle ainsi à la maison, pour m'emmerder. Ça marche.

Depuis notre après-midi ensemble au bord de l'hiver, il a l'air soulagé. Il siffote, c'est tout dire. Il siffote. Je suis déprimé, il m'a tout mis sur les bras, son désespoir, son salut. Il attend, le cœur léger, et chaque journée est pour moi plus pénible que la précédente. Même Cerise, ma petite bouchée sucrée, n'arrive plus à me soulager. Elle ne ferme plus les yeux quand nous faisons l'amour, nous allons moins souvent sur le toit, je lui dis que j'ai froid. Elle me fait du bouillon de poulet et nous regardons la télé.

Je ne vais presque plus à la rivière, ça m'horripile de ne pas comprendre ce que Cerise a si vite compris. Lorsque je m'y résigne, je m'approche à pas prudents, longe la rive herbeuse en ne regardant l'eau que de biais. Quel secret se cache dans ces remous et glouglous dans lesquels mon regard se perd et se retrouve depuis des semaines déjà?

Un après-midi où j'essaie de me convaincre d'y glisser un orteil, Dave émerge de la forêt, souriant. Il se laisse tomber à mes côtés, roule ses jeans et plonge ses jambes dans l'eau froide jusqu'aux genoux, d'un seul coup. Je l'observe, interloqué, puis continue de fixer le courant avec circonspection. Dave se tourne alors vers moi et me fait une accolade bourrue.

- Je n'y avais jamais pensé, Merman! Tu es vraiment génial.

- Mais à quoi donc?

- À la rivière, *man*, à la rivière! Je ne sais pas comment ça se fait que je n'y ai jamais pensé...

Je me lève et m'en vais au plus vite avant de le noyer pour de bon. Ce n'est plus seulement un mirage, cette promesse. Ça devient une obsession.

Les murs du café sont ornés d'une multitude de miroirs dans des cadres dorés qui se renvoient les visages sous tous leurs angles, Cerise trouve cela fascinant et très glamour. Je garde quant à moi les yeux baissés sur mon assiette, essayant d'éviter la multiplication des regards dans chacun des reflets. Ceux que les autres me jettent et les miens qui, lorsque je les rencontre, me terrifient.

J'ose parfois un bref plongeon dans l'eau noire des yeux de Cerise, le temps d'être immergé par son amour, je m'en extirpe bien vite, car son regard tente souvent de me tirer vers le fond, de me noyer dans les profondeurs d'une passion que je n'ai pas envie de partager. Pas tout de suite, et je ne sais pas quand, si jamais.

Le café, malgré tout, demeure une eau sûre, un endroit où échapper aux pièges du quotidien. Nous y allons souvent, et au cinéma. J'essaie d'étourdir Cerise de sorties, je ne supporte plus d'être avec elle à la maison, soirées interminables où je redoute ses questions et n'ai rien à lui dire qui la satisfasse.

Au café, il redevient possible de parler de tout et de rien, de nous raconter des anecdotes qui nous font rire. Et, à défaut de sexe, le cinéma m'apporte les quelques instants de silence que mon esprit réclame avec tant d'acharnement. Cerise n'a pas vraiment l'air de s'être rendu compte de la substitution, se tenir la main semble le seul geste essentiel à son bonheur. Une vraie fille.

Je fuis toujours ses parents comme la peste, elle me le reproche. Je n'ai eu qu'à mentionner, lors d'une bouderie, que mes propres parents devaient s'inquiéter à mon sujet, que je ferais peut-être mieux de leur faire une petite visite pour qu'elle ouvre grands les yeux et se taise, de crainte soudain de m'avoir fourni un prétexte pour partir.

Elle ne me connaît pas vraiment, au fond, c'est une chance. Mais c'est tellement décevant en même temps.

L'obsession fait ce qu'elle doit, s'empare de moi. Il n'y a désormais plus qu'elle, elle me guette dans chacun de leurs regards, tapie le long des paupières et prête à glisser. Je me suis pris à mon propre jeu, emmêlé dans ma propre toile d'araignée, désormais la rivière occupe toutes mes pensées. La mer.

Je m'esquive en douce de la maison peu de temps après le souper et marche lentement vers la seule personne au village qui, je crois, peut m'aider. Ils sont encore plusieurs à m'offrir de venir prendre un verre, je décline chacune de leurs invitations. Celui chez qui je me rends ne m'attend pas, ne m'offre rien. Je dois frapper à sa porte et lui demander de m'inviter, il s'efface pour me laisser passer. Il est très âgé, c'est le bibliothécaire.

Nous discutons un moment de nos livres préférés, j'en ai lu assez pour meubler le silence, le temps de rassembler mes idées. Puis, avec une indifférence qui ne le trompe probablement pas, je lui pose quelques questions sur la rivière. Il sourit légèrement, me répète la phrase qui me hante et me rend fou.

- C'est une excellente idée de commencer tes recherches par la rivière, garçon.

J'essaie de sourire, ne fais que grimacer. Je songe un instant à renoncer, à ne pas lui poser la question, à oublier ma quête, à laisser Dave, Cerise et la ville entière se dépêtrer avec leur problème. Mais moi aussi je dois savoir, à présent, moi aussi.

- Je ne le supporte plus, monsieur, je n'en peux plus. Dites-moi, s'il vous plaît, ce que vous savez de la rivière.

Il me regarde un moment par-dessus ses lunettes pour s'assurer que je ne blague pas, je crains un instant qu'il ne me dénonce. Mais ses pensées sont trop belles et il est trop vieux. Il se penche vers moi, me fait signe

d'approcher. Sa bouche édentée près de mon oreille, sa lèvre retroussée sur un sourire, il me dit tout doucement et avec une jubilation évidente :

- Les rivières, garçon, les rivières se jettent dans la mer.

Aussi facile que rien

La rivière tourne en rond.

Je suis revenu de chez le bibliothécaire en courant, euphorique, j'ai eu de la difficulté à attendre le matin avant de partir à la recherche de l'embouchure mystérieuse qui me guiderait vers la mer. Mais j'ai eu beau marcher et marcher le long de la rive, aucun filet d'eau ne brisait la perfection du rebord herbeux. Désespéré, j'ai marché plus vite, décidé à découvrir la faille qui mettrait fin à ma quête, mais la rivière était intacte, entière. Ce n'est qu'à la brunante, lorsque j'ai abouti au pied de l'arbre auprès duquel je venais chaque jour m'asseoir, que j'ai compris que ce ne serait pas aussi facile... Aussi facile que quoi? Aussi facile que rien, imbécile.

Ce matin, c'est accompagné de Dave que j'ai entrepris d'inspecter la berge. Pliés en deux pour qu'aucune fissure dans la glaise ne nous échappe, nous avons à nouveau suivi le cours d'eau qui entoure Sili, sans succès. J'étais totalement abattu, Dave m'a quitté sur un haussement d'épaules nonchalant en me disant que je finirais bien par trouver. Mais je ne trouve rien et je deviens agressif.

C'est d'autant plus pénible que Cerise et les autres font preuve d'une confiance inébranlable, ils m'accueillent chaque soir comme le héros que je voudrais être, je voudrais tant! Cerise s'amuse à jouer les nymphettes soumises et aguicheuses lorsque nous faisons l'amour, elle m'appelle même son champion, j'en perds mon érection. Auprès d'elle, je ne trouve plus de sérénité, le sexe n'est plus le répit auquel j'aspire jour et nuit.

Sili, c'est comme partout. Ce n'est pas de gaieté de cœur que je décide finalement de délaisser Cerise en secret, d'aller chercher ailleurs un peu de paix, de m'allonger sous une fille qui me le fait payer. N'empêche que c'est apaisant, m'étendre sur le dos, fermer les yeux et laisser Brenda, Glenda ou Marie-Sophie me besogner tranquillement. Je ne suis pas un client difficile, tout ce que je leur demande, c'est de se taire, de ne pas me regarder et de

balancer les hanches comme les rouleaux qui viennent se fracasser sur la grève.

C'est Prile qui, un matin, me suggère d'aller rendre visite aux personnes âgées, lorsque je lui demande pourquoi, elle répond pour leur poser des questions. J'imagine alors toutes les choses au sujet desquelles je pourrais les interroger, la frustration de ne manger que de la purée, les difficultés à manier une télécommande, les affres et les félicités de l'oubli, l'impossibilité de se torcher soi-même, rien qui vaille la peine de se déplacer. Alors elle spécifie, des questions sur la mer. C'est vrai qu'à l'époque où elle s'était enfaïe, ils étaient déjà tous en vie.

Prile a souvent de bonnes idées comme celle-là, je fais de gros efforts pour avoir l'air d'y avoir déjà pensé, mais je ne pense jamais à rien, je suis la pire personne à qui confier un projet. Puis je me rappelle qu'on ne m'a rien confié du tout, je me suis fourré là-dedans tout seul.

Je sais qu'il y a une vaste maison de repos à l'ouest de Sili, immense et blanche, avec quantité de fenêtres et de longs balcons. Je sais aussi que la facilité est mon habitude la plus précieuse et qu'une porte de bois s'ouvre à quelques mètres de moi sur une personne âgée que je connais déjà. J'attends que Prile ait terminé son repas et monte à l'étage avant de me diriger doucement vers la chambre de Betie.

Elle me regarde, assise sur le bord du lit comme si on l'y avait déposée, son corps menu creusant à peine la surface lisse de l'édredon blanc. Je n'ose pas m'y asseoir, je reste gauchement appuyé contre le cadre de la porte. Elle attend. Je prends alors une grande inspiration et lui demande si elle se rappelle la mer. Elle continue de me regarder fixement, puis un léger sourire effleure ses lèvres. Elle tend la main et caresse du bout des doigts une petite note griffonnée sur un bout de papier jauni, suspendue par une épingle à linge juste au-dessus de son oreiller.

Betie n'est pas une personne âgée comme les autres, c'est l'évidence même. Elle ne tricote pas, ne danse pas en ligne, n'a pas de petits-enfants à gâter ou de belle-fille à critiquer. Elle ne s'est jamais mariée, elle est belle, pourtant. Je

me demande souvent ce qu'a été sa vie, elle n'en parle jamais. Mais la mer, la mer... La mer la fera peut-être parler.

- Quand j'étais enfant, mon père m'emmenait jouer sur la grève avec Saucisse, notre chien-saucisse. Papa ramassait des bâtons et les lançait de toutes ses forces dans la mer, Saucisse partait ventre à terre pour les lui ramener. Mais il lui est arrivé de lancer trop loin.

- Et Saucisse...?

- Lorsque j'étais adolescente, nous faisons de gigantesques feux de camp sur la grève, nous fumions des joints en jouant de la guitare. Parfois, je chantais, c'étaient des soirées magnifiques. Loui était le meilleur musicien de Sili, il... C'était bien, nous étions de grands amis. Parfois, lorsque la musique me montait à la tête, je marchais jusqu'à la mer et je respirais très profondément. J'étais jeune, toute cette beauté était pour moi. Loui venait me rejoindre et nous nous tenions la main très fort. Mais un soir...

J'attends en vain qu'elle termine sa phrase. Elle enchaîne.

- Plus tard, comme je ne trouvais pas le sommeil, je suis partie vers la grève, lentement, et c'est alors que j'ai entendu.

Deux secrets sont doucement posés sur le bord des lèvres de Betie et rien ne peut plus m'empêcher de choisir le mauvais.

- Vous vous êtes disputés?

Je voudrais tant m'expliquer sa solitude, éviter la mienne, irrémédiable. Mais je savais avant même de la poser que cette question était une erreur. Je vois la mer se retirer de ses yeux comme la marée et ne laisser que les pierres noires sur lesquelles je ne vais pas manquer de me précipiter. La mer n'est pourtant plus ce qui m'intéresse, je l'ai déjà oubliée et mes paroles courent au devant des rochers pointus pour m'y empaler. J'ai besoin de savoir.

- Que s'est-il passé?

- Tais-toi!

Sa voix coupe ma phrase en deux avec tant de brutalité que j'en perds l'autre moitié, qui éclate sur le plancher sans même lui faire baisser les yeux. Mais la violence de ma peur me pousse à balbutier :

- Betie, il faut que je sache!

Sa main claque sur ma joue, elle me pousse brutalement hors de sa chambre. La porte se referme et je reste un instant immobile, intrigué par le bruit du papier qu'on froisse. C'est seulement lorsque je me ressaisis et me dirige d'un pas de somnambule vers mon lit que je me rends compte de mon oubli, celui de la mer et de sa disparition, dont je ne sais pas davantage. Mais je m'en fous.

Ce qui m'importe vraiment, là, tout de suite, c'est de savoir où Betie a échoué et ne pas échouer à mon tour.

J'ai vraiment les vieillards en horreur. Même lorsque j'étais petit, c'est avec hésitation que j'embrassais la joue de mamie et avec précipitation que je m'emparais du chèque de papi. J'avais peur de toute cette souffrance qui, j'en étais sûr, avait tordu leurs mains, de toutes ces larmes qui avaient creusé de larges crevasses sur leur visage, de toute cette amertume qui leur donnait une odeur rance.

Un temps, à l'adolescence, une subite fascination s'était emparée de moi, me rendant pour la première fois impatient d'aller visiter mes grands-parents. J'avais entrepris de les écouter me raconter leur vie dans les détails, prenant des notes comme un élève attentif, ce que je n'étais certainement pas. Puis j'avais jeté mon dévolu sur les parents de mon père, que nous ne fréquentions pourtant presque jamais, et je les avais à leur tour criblé de questions.

Je cherchais ma voie dans la leur, un chemin creusé pour moi par leurs pas, par ceux de maman et de papa. Je n'avais trouvé que quelques traces hésitantes qui partaient dans toutes les directions, n'aboutissaient que sur une entrée pierreuse, sur la balançoire dans laquelle maman était assise, le porche blanc contre lequel papa était appuyé. Que sur quatre vieux gâteaux auxquels

je refusais de ressembler. Auxquels je ne ressemblerais jamais, oiseaux de malheur. Dès lors j'avais eu les vieillards en horreur.

C'est tout de même vers eux que je me dirige à l'instant, les yeux fixés sur les pignons blancs qui surgissent à l'horizon de Sili, où la vaste demeure des grabataires se dresse fièrement au-dessus de toutes les autres. À croire que ce peuple-là respecte ses vieux.

Je m'attendais à les trouver tous sur la galerie, oscillant à l'unisson de l'avant à l'arrière sur des chaises berçantes parallèles. Il n'y a personne. Je pousse la porte et longe quelques instants les corridors vides avant d'entendre une rumeur sourde s'élever derrière les portes d'une chapelle. Je me glisse lentement à l'intérieur pour ne pas interrompre leur prière. Mais ils ne prient pas. Ils sont simplement rassemblés au pied d'une vaste fresque marine, le dentier à la main et, à grands renforts de gargouillements, de claquements de langue, de chuchotements et de grondements, ils reproduisent le chant de la mer. L'illusion est quasi parfaite. Avec un haut le cœur, je m'enfuis en courant.

Prile ne me laisse aucune chance de me défilier lorsqu'elle me demande, en plein repas et devant eux tous, comment se sont déroulées mes recherches auprès des vieux. Je dois alors affronter leurs regards, leurs espoirs, inventer un prochain rendez-vous pour justifier de n'avoir rien appris du tout. Évidemment, elle demande quand et de ma bouche s'échappe ce petit mot facile et court, demain, qui me rend souvent service, mais pas aujourd'hui. Demain, c'est trop vite, trop tôt pour entendre à nouveau le remous de l'eau dans leur bouche édentée. Demain, c'est maintenant.

À mon grand soulagement, ils sont tous là où je m'attendais à les trouver la première fois, remuant nonchalamment d'avant en arrière sur leurs chaises berçantes usées et grinçantes. Muni d'une carte plutôt sommaire de Sili, je m'approche doucement du premier vieillard, qui m'observe en bavotant légèrement sur sa chemise. Je tente de lui expliquer le but de ma visite. Dès que je mentionne la mer, je vois des dizaines de cous se tordre pour mieux m'observer. Les dames s'agitent et me pointent de leurs aiguilles à tricoter,

les hommes se balancent plus vite, tous veulent regarder ma carte et m'indiquer le dernier endroit où ils l'ont aperçue.

D'un index humide et légèrement tremblotant, Vieillard Numéro Un me pointe prestement un petit promontoire au nord-ouest, que je m'empresse de marquer d'une croix rouge. C'est avec la même assurance que Vieillard Numéro Deux m'indique l'extrémité la plus septentrionale et Vieillard Numéro Trois le haut de la côte Est. Légèrement abasourdi, je trace tout de même des croix tout en les observant de biais, ils ont l'air de prendre la chose tellement au sérieux que je ne songe même pas à douter de leur bonne foi, pas plus que de leur sénilité.

Une fois le témoignage de Vieillard Numéro Vingt-Deux achevé, vingt-deux petites croix rouges s'échelonnent tout autour de Sili. Je m'en vais en les remerciant et déchire consciencieusement la carte avant de la jeter.

Cerise est touchante, souvent agaçante. Je m'isole depuis mon retour de chez les vieux, convaincu que mes tentatives se sont définitivement soldées par un échec. J'ai expliqué la situation à Cerise, mais elle refuse d'abdiquer, chère petite, et entreprend de ressusciter notre passion des premières semaines, espérant peut-être ainsi ranimer du même coup mes ambitions. Ça ne fonctionne évidemment pas, mais le sexe gratuit me fait du bien, surtout qu'il a lieu à l'intérieur, loin du feuillage frissonnant et de l'obsédante odeur d'océan. Longtemps après, Cerise endormie contre ma poitrine, je décide de faire une dernière tentative. Pour elle.

C'est avec crainte que je me dirige vers Betie, le lendemain midi. Occupée à laver et à ranger la vaisselle du déjeuner, elle me tourne le dos et fait comme si elle ignorait que je trépigne derrière elle. Soudainement inspiré, j'attrape l'assiette qu'elle vient de déposer, dégoulinante, et j'entreprends de l'essuyer. Betie hésite, mais continue de laver. Elle lève enfin les yeux vers moi, son regard est encore dur, elle m'avertit du danger que ce serait pour moi de recommencer à la faire chier. Je baisse les yeux, soumis, elle me propose un thé et je sais que c'est presque gagné.

Après un long silence, brisé seulement par le choc léger de nos tasses contre les soucoupes, j'ose enfin lui raconter mon expérience chez les vieux et leur apparente sénilité. Elle reste à nouveau silencieuse, tournant lentement son thé du bout de la cuillère. Elle la dépose finalement au bord de la soucoupe et déclare simplement que je dois parler à Lore, la doyenne de la grande maison blanche, qui est tout sauf sénile.

Elle sourit, je souris, nous faisons la paix.

Lore est une magnifique vieille vêtue d'une robe argentée aussi scintillante que les yeux gris d'une femme amoureuse, aussi douce que ses longs cheveux qui se refusent à la coupe bichon frisé à laquelle aucune des autres vieillards n'a pu résister. Sauf Betie. Peut-être y a-t-il eu un temps où elles étaient amies, je n'ose surtout pas le lui demander, au cas où elles se ressembleraient véritablement.

Elle connaît évidemment la raison de ma visite même si je ne l'ai pas interrogée la veille. Tous les vieillards se pressent autour d'elle, ils lui ont sans doute raconté mes questions avant même que je n'aie eu fini de les leur poser. Lore m'observe, me jauge, essaie de déterminer si je mérite les confidences qu'elle serait en mesure d'offrir.

Je garde le silence, j'essaie d'avoir l'air sérieux et fiable, je sais que je transpire la panique et l'avidité. Peut-être croit-elle que la mer ne peut être recherchée que par un fou, je lui plais et elle va parler.

Mais pas maintenant. Elle me demande de lui donner une semaine afin de réfléchir et de me fournir l'information la plus complète qui soit. Je sais bien qu'elle ment, elle a toute la vérité et rien que la vérité au bord des lèvres, mais depuis si longtemps qu'elle veut étirer le plaisir de la délivrance et tester ma volonté.

L'envie de la frapper me prend si violemment que je la quitte au plus vite,

sans guère plus qu'un hochement de tête. Elle sourit, la vieillesse compte bien peu de jouissances, surtout pas celle de faire languir un homme.

Dave ne tient plus en place. J'ai été obligé de leur raconter ma visite, ils sont désormais au courant de chacune de mes démarches, je vais devoir leur faire perdre cette habitude au plus vite. Les filles sont satisfaites de la progression de mes recherches, elles me voient m'activer et ça leur suffit, pas Dave. Il n'en peut plus d'attendre.

Il a renoncé à la mort comme on laisse de côté ses légumes dans son assiette, regrettant de ne pas les avoir engloutis quand ils étaient encore chauds, car il faudra les manger tôt ou tard, sinon pas question de quitter la table. L'existence de Dave est désormais plongée dans une odeur de brocoli refroidi.

J'ai commencé à faire du jogging, la fatigue qui m'emporte et me vide l'esprit lorsque je reviens est presque aussi salutaire que celle du sexe. Cette fatigue-là, Cerise en est exclue, elle déteste ça plus encore que le silence. Lorsque je passe en trottant et en soufflant devant le petit pont, le seul, qui enjambe la rivière, je songe à mon arrivée à Sili, mais surtout à mon départ. Je sens parfois fourmiller dans mes jambes le désir de le franchir à nouveau en sens inverse et ne pas me retourner.

Cerise verse quelques larmes chaque soir où je m'allonge à ses côtés, épuisé, sans lui adresser la parole ni la serrer dans mes bras. J'aurais envie d'elle, pourtant, de ses cheveux, de ses lèvres, de ses mains si petites, mais je crains trop d'ouvrir la valve de son inquiétude et de ses questions pour même tenter ne serait-ce qu'un léger baiser.

Lorsque le soleil se couche derrière une longue file d'arbres, j'aime courir à toute vitesse et regarder la lumière danser à l'horizontale, jusqu'à l'essoufflement. Mais je ne cours plus et le soleil disparaît verticalement. Les larmes de Cerise remportent la guerre que ses paroles n'ont pu mener, je ne peux plus les supporter.

Elle respire calmement dans son sommeil, se réveille parfois et vérifie si je dors, sinon elle me branle jusqu'à ce que la fatigue vienne. Ce n'est pas une si mauvaise copine.

Le jour de ma visite à la maison blanche arrive enfin, je suis aussi fébrile que si j'allais rencontrer le président, n'importe lequel. Lore m'attend, debout sous le porche, seule, mais je devine maintes et maintes paires d'yeux qui nous guettent à chacune des fenêtres. Elle me fait signe de m'asseoir, elle reste debout et je suis impressionné par sa taille. Elle se tourne vers moi et plante ses yeux dans les miens.

- Que feras-tu de notre histoire si nous te l'offrons? demande-t-elle calmement.

- Je l'utiliserai afin de retrouver la mer.

Mon ton est ferme mais mes mains tremblent.

- Et que feras-tu lorsque tu la retrouveras?

Elle n'a pas dit si tu la retrouves, mais bien lorsque tu la retrouveras. Le tremblement de mes mains s'accroît, je songe furtivement à mes rêves de fuite, à la possibilité, presque absurde, de la retrouver, et à celle, presque inconcevable, de revenir la leur donner alors que j'aurais enfin réussi à m'en aller.

C'est sûrement cette soudaine révélation des possibilités inouïes de fuite qui vont s'offrir à moi lorsque j'aurai assez d'indices pour partir à sa recherche qui calme mes mains et me donne la force de répondre tranquillement :

- Je vous la ramènerai, bien sûr.

Lore n'est pas dupe, j'en suis certain, mais quel autre choix a-t-elle? Tuer leur espoir, à eux tous et à elle-même. C'est avec beaucoup de tristesse qu'elle se met à me raconter cette nuit où la chaleur était si intense que presque tous les

habitants de Sili qui, mystérieusement, s'appelaient déjà Sili à l'époque, suffoquaient dans leurs maisons de bois.

Les vieillards s'agglutinent autour de nous et gardent fixé sur Lore leur regard hypnotisé. Quelques-uns pleurent doucement. Elle poursuit, les yeux dans le vague.

C'est cette même chaleur qui l'avait réveillée, peu avant l'aube, et l'avait empêchée de se rendormir, tout comme la plupart des villageois. Mais c'était autre chose, tout autre chose qui l'avait poussée à quitter son lit et à sortir de la maison, bien vite suivie par son père, sa mère et ses deux jeunes frères.

- Et nous l'avons alors entendu.

Elle chuchote et je dois tendre l'oreille pour ne laisser échapper aucune de ses paroles. Je jette un coup d'œil vers le groupe, m'attendant à les voir froncer les sourcils ou placer la main derrière leur oreille abîmée, mais ils ne bronchent pas. Lentement, pourtant, je devine qu'ils n'ont pas besoin d'entendre pour reconnaître cette histoire, qui est la leur.

- Quoi donc?

Je chuchote aussi, légèrement penché vers l'avant. Et c'est tous ensemble qu'ils se penchent à leur tour vers moi pour répondre :

- Le silence.

Je me tourne vers Lore pour écouter la suite, la gorge étrangement nouée. Elle lève enfin les yeux vers moi et, à cet instant, je suis à deux doigts de partager la répugnance de Cerise pour le silence tant le chagrin et l'effroi que je lis sur le visage de Lore sont insoutenables.

- Oui, le silence. Je n'ai pas compris tout de suite de quoi il s'agissait, puis j'ai vu cette femme courir à toutes jambes vers le rivage, et j'ai su. Je me suis moi aussi mise à courir, mais il n'y avait plus de rivage, plus de mer. Que des cris, des larmes, et une misérable rivière.

- Une rivière, répètent-ils en chœur.

Leurs voix sifflent de colère, et je comprends alors pourquoi personne n'y va jamais, à la rivière.

- Tout autour de Sili, comme si la grande bleue s'était sauvée et ne nous avait laissé qu'un petit anneau mouillé pour nous consoler. Tout autour, le désert.

- Le désert!

Ils gémissent et hurlent maintenant à pleins poumons, les infirmières apparaissent soudain, courant de ci de là, distribuant piqûres et pilules à tout hasard. Lore, elle, reste imperturbable.

- Avec les années, des arbres se sont mis à pousser sur l'autre rive mais, à l'époque, on ne voyait que l'horizon rocailleux. Logiquement, la mer aurait dû laisser un fond vaseux, recouvert d'algues et de coraux, des précipices immenses, des poissons crevés. Mais non. Le sol était sec et plat comme s'il n'y avait pas eu de mer la veille seulement, comme si nous l'avions imaginée pendant toutes ces années. Rien qu'une petite rivière arrogante qui coulait dans son lit douillet, tournant autour de Sili comme s'il en avait toujours été ainsi. C'était peut-être ça, le plus affreux.

Son récit est achevé, elle s'affaisse lentement, son dos se courbe et ses mains s'entrelacent, elle n'est qu'une petite vieille, après tout. Je suis sur le point de m'en aller lorsque je prends soudainement conscience de l'énormité de sa révélation, d'un fait que j'ignorais depuis le début et dont tous possédaient la connaissance depuis si longtemps qu'ils n'avaient jamais pensé me le dire, et pourtant...

- Mais alors, Sili, auparavant, c'était...

- Oui, bien sûr.

La fin de l'été infini

Sili est une île.

J'ai passé des jours à chercher la faille alors qu'il n'y en a aucune. La rivière entière est cette faille par laquelle la mer s'est enfuie, la plaie encore ouverte de l'abandon cruel. Je suis abasourdi. J'avais eu le bref espoir de tenir une piste, de n'avoir qu'à trouver la brèche mystérieuse avant de découvrir le chemin qui me guiderait vers la mer, voilà que j'apprends qu'elle s'est enfuie de toutes parts, je dois repartir à zéro. Elle peut être partout, et partout c'est nulle part.

Je passe de plus en plus de temps allongé dans mon lit, les mains sur le visage, trop occupé à être malheureux pour faire quoi que ce soit d'autre. Je ne prends plus mes repas en même temps qu'eux, je ne supporte ni la confiance aveugle de Cerise, ni l'impatience de Dave, ni la perfection de Prile, ni la méfiance de Betie. La fille laide est la seule que je puisse tolérer, elle se fout majestueusement de ma quête et de moi.

Le pire est peut-être que je continue de rêver à la gloire dont je serais couvert si je la retrouvais, la mer, alors que je ne fais rien pour y arriver. J'ai des visions tout à fait jubilatoires de leurs mains qui me tapent dans le dos, m'étreignent, me caressent les cheveux, de la reconnaissance éternelle et sublime dont je serais l'objet, de la richesse, pourquoi pas.

Prile, tout particulièrement, m'est carrément insupportable. Elle s'agite et bourdonne comme la vaillante petite abeille qu'elle est, travaille fort à l'école, s'investit corps et âme dans de palpitants projets parascolaires, visite sa maman chaque dimanche midi, prend du temps pour ses amis et même pour le chien du voisin, qu'elle promène parfois par pur plaisir. Jolie, gentille et toujours souriante. Quelle emmerdeuse. Chacun de ses regards se fait le miroir de ma médiocrité, sans qu'elle n'ait même besoin d'ouvrir la bouche pour me questionner sur l'avancement de mes recherches, ce qu'elle ne fait

jamais, d'ailleurs, comme si elle savait déjà que je n'aurais absolument rien à dire.

Tout n'est pas perdu. Convaincue des vertus de son amour, Cerise réintègre le sexe à nos habitudes quotidiennes, dieu la bénisse. Et pas du sexe lent et amoureux, les yeux dans les yeux, les pensées ailleurs et la conversation au bord des lèvres, mais du vrai bon sexe de film porno avec de l'amour en boni. De quoi me siphonner le cerveau, me laisser vide vide vide, heureux. La rivière ne me tourmente plus, les rues de Sili ne m'effraient plus, leurs regards avides ne m'atteignent plus. Pendant au moins quinze minutes, trente lorsque je suis en forme.

Cerise croit encore au bonheur, même au mien. J'en viens presque à apprécier les visites forcées chez ses parents, c'est fascinant de l'écouter les convaincre de l'évolution de ma quête, de l'entendre répéter que je m'approche inexorablement de mon objectif. Inexorablement, c'est le mot qu'elle a employé, un peu trop dramatique à mon goût, mais pas à celui de Madame Mère, que seule la dramatisation des événements peut encore apaiser. Mais elle n'est pas la seule qui perd patience. De plus en plus de gens détournent le regard lorsque je les croise dans la rue. Les Gens... Elle est loin, l'époque où ils se ruaient pour m'offrir l'apéro, je m'en enfilerais bien deux ou trois à l'heure qu'il est.

Heureusement pour moi, c'est Madame Mère qui énonce tout haut la vérité qui faisait lentement son chemin dans ma tête, cette vérité à laquelle je n'osais même pas réfléchir tant je craignais de me trahir et d'être découvert par Cerise. Elle ne me lâchait pas d'une semelle depuis quelque temps, c'était génial pour le sexe, moins pour les agréables rêveries. M'enfuir. Peut-être ma fuite faisait-elle également partie des agréables rêveries de Madame Mère, qui aimerait probablement que sa fille chérie trouve quelqu'un avec qui vivre le conte de fées qu'elle-même n'avait pu réaliser, j'avais davantage un karma de crapaud purulent que de prince charmant. Toujours est-il que c'est sur un ton mielleux à souhait qu'elle a annoncé entre deux bouchées de sa tartine de miel :

- Tu sais, Cerise, maintenant que ton ami a rassemblé le maximum d'informations possible, il n'arrivera plus à rien ici.

Cerise lui lance un regard interrogateur, Madame Mère poursuit.

- À moins qu'il ne connaisse une formule magique pour faire revenir la mer, il ne lui reste plus qu'une chose à faire.

Va-t-elle le dire, va-t-elle le dire enfin?

- Partir à sa recherche.

Le regard de Cerise papillonne quelques instants du visage de sa mère au mien. Je reste imperturbable malgré l'envie de sourire qui me chatouille les lèvres, Madame Mère aussi, nous sommes des salopards professionnels, à tout le moins.

Nous rentrons silencieusement à la maison, ce soir-là, et je sais que nous ne sommes pas prêts de revenir rendre visite aux parents. La main de Cerise tremble légèrement dans la mienne, j'entends presque les pensées s'entrechoquer dans sa tête. Je la laisse jongler, pour rien au monde je ne lui dirais ce que j'en pense, j'aime mieux la laisser décider puis jouir de son sacrifice.

Des bourrasques anormalement froides nous font frissonner, je lève les yeux juste à temps pour voir la lune se faire avaler par un immense nuage noir.

Sili me déteste, Cerise est aussi fidèle qu'un bon chien. Alors que tous m'abandonnent et me montrent du doigt, elle s'accroche encore plus fort à ma main et tente inlassablement d'attirer mon regard dans le sien afin que je demeure aveugle au mépris des Gens, me chantonne qu'elle m'aime à toute heure et à tout endroit pour couvrir leurs sifflements moqueurs et même leurs insultes, parfois.

Elle est triste, pourtant, elle aussi a eu l'espoir que je réussirais, désormais cet espoir ne tient plus qu'au fil de mon départ. Elle ne peut pas s'y résoudre, pas

encore, parce que, et c'est le plus bête, elle m'aime. Peut-être que moi aussi, peut-être que non. Peut-être que je la laisse agripper ma main parce que je suis amoureux, peut-être parce que c'est celle qui se tend vers la mienne. Comment savoir, c'est ce que je me suis souvent demandé, les autres ont toujours l'air si convaincu, moi jamais.

Je rêve de plus en plus souvent de l'hiver et me réveille en grelottant, même les érables frissonnent dans le vent devenu froid et sèment leurs feuilles les plus fragiles au fil du courant de la rivière. Le ciel est souvent couvert, les rayons timides qui ne réussissent plus que rarement à percer ne suffisent pas à nous réchauffer. C'est un vrai temps d'automne sans qu'aucun arbre ne sache quoi faire, de plus en plus de feuilles vertes et sèches bordent les allées. L'été infini de Sili est fini.

C'est beau de les voir, les Gens, grimpés sur des échelles et tentant à grand renfort de ficelles de rattacher les feuilles mortes aux arbres dénudés. Toute une semaine durant. Face à l'échec de leur entreprise – ha! – le maire a invité chacun des villageois à réhydrater eux-mêmes le feuillage de leurs arbres. S'alignent désormais le long des fenêtres des verres d'eau où trempent les misérables petites queues, certains poussent même l'idée jusqu'à masser les feuilles encore attachées avec de l'huile et de la crème. Ce que je ris lorsque je me promène maintenant, ils me détestent chaque jour un peu plus, les Gens.

Le village commence à se laisser envahir par la morosité, le temps n'en finit plus d'être gris, la business de la fille laide ne rapporte plus parce qu'il y a moins de fêtes et que, même lorsqu'elle y est invitée, sa laideur ne suffit plus à égayer la soirée. En bonne femme d'affaires, elle a plus d'un tour dans son sac. Elle ajoute alors une nouvelle spécialité au menu de disgrâce qu'elle propose à ses clients : la stupidité.

Désormais, elle ne se contente plus de s'asseoir et de laisser rayonner sa laideur. Elle se mêle aux conversations des groupes, les étourdit de commentaires insipides et d'anecdotes soporifiques, de rires aigus qu'elle termine en renâclant comme un cochon, de fausses confidences hoquetées entre deux gorgées et de lourds sanglots. L'affaire obtient d'abord un succès mitigé tant les fêtards sont subjugués par cette avalanche de stupidité, mais il

se crée bien vite un jeu consistant à fuir la fille laide ou à se l'envoyer d'un groupe à l'autre. La complicité entre les invités s'accroît, le plaisir, le rire, le sexe dans les placards. Aucune soirée n'est complète si la fille laide n'est pas de la fête, son chiffre d'affaires double, elle est complètement épuisée et légèrement abattue lorsqu'elle rentre le soir.

Cerise me raconte qu'à l'école les filles ne parlent que d'elle, la fille laide nous a tous ordonné de ne rien dire d'autre sur elle que sa bêtise et sa laideur, nous avons tous acquiescé docilement, sauf Dave, visiblement furieux. Lorsque des groupes d'adolescentes l'approchent en gloussant et lui demandent comment il fait pour endurer la compagnie de la fille laide chaque jour, il rétorque invariablement que ce n'est jamais aussi pénible que d'endurer la leur quelques secondes. La fille laide a un jour intercepté une de ses remarques, elle sourit parfois, le regard au loin, et j'accepte lentement la possibilité qu'elle puisse... Non, je n'y suis pas encore.

Depuis ma rencontre avec Lore, Betie semble m'avoir complètement pardonné, mais elle se désintéresse magistralement de mes recherches. Allez savoir pourquoi, son indifférence me dérange. Alors que je donnerais cher pour bénéficier de celle des autres, de tous les autres, et de pouvoir ainsi abandonner en paix, j'ai besoin de l'approbation de Betie. Je voudrais qu'elle m'aime davantage, qu'elle m'encourage et qu'elle croie en moi, qu'elle fasse comme Cerise, mais le sexe en moins, j'ai appris le respect des aînés. Même si je les méprise presque tous, bande de vieilles bêtes séniles et puantes.

Je passe des journées entières à me creuser la tête pour trouver quoi faire pour gagner l'amour de Betie, quoi lui dire ou lui offrir. C'est encore Prile – maudite soit-elle! – qui me fournit à son insu une idée de génie. Je l'aperçois qui gambade devant la maison avec le chien du voisin, je cours jusqu'à l'animalerie, je cours pour en revenir avec un petit paquet frétilant dans les bras, que je plante dans ceux de Betie dès que je la trouve, penchée sur un livre de recettes. Je suis presque heureux lorsque je lui annonce fièrement :

- Voici Saucisse junior, ton nouveau chien-saucisse!

Elle regarde la petite saucisse qui se tortille de son mieux, me regarde, regarde à nouveau la saucisse, qui sent que quelque chose ne va pas et se met à gémir, me regarde. Décidément, quelque chose cloche. C'est à mon tour de me tortiller, d'expliquer :

- Tu vois, c'est comme le chien de ton enfance, celui qui... Je me disais que ça te ferait plaisir d'avoir à nouveau un petit compagnon, que ça te rappellerait de bons souvenirs...

- Des souvenirs?

Sa voix est si froide que je me mets à frissonner. Sans un mot de plus, elle empoigne le chiot par la peau du cou et l'allonge sur la table, sa main gauche cherche le hachoir, le trouve, le chiot pousse un gémissement aigu et déjà la petite tête est tranchée. La vue de sa langue pendante me soulève le cœur, si seulement elle en avait fini mais non. Le hachoir s'abat sans relâche sur l'animal, le réduisant en une bouillie sanguinolente, et Betie hurle, elle hurle en me regardant bien droit dans les yeux :

- Jamais plus de souvenirs! Je n'en veux pas, m'entends-tu? Jamais plus!

Shlack! Shlack! Shlack! Le hachoir tranche et découpe, rassemble en un tas la chair éparpillée pour la découper de plus belle. Elle finit par reposer le couteau, elle essuie ses mains rouges sur son tablier blanc et entreprend calmement de trier la viande, les os et le pelage. Je me mets à vomir, à vomir.

Ils complimentent tous le ragoût que Betie leur sert ce soir-là, s'amuse à en deviner les ingrédients et titillent de leur fourchette ces petits morceaux qui surnagent dans la sauce et leur rappellent de petits pincesaux. Je n'en finis plus de vomir dans les toilettes.

Ils ont beau ne pas être au courant, les autres savent bien qu'il s'est passé quelque chose entre Betie et moi, dès que j'entre dans la pièce ses gestes se font violents. Le changement de température n'aide en rien, les filles découvrent la nostalgie automnale et la ramènent chaque soir au souper, parlent de leur enfance, du temps qui passe. La colère semble rajeunir Betie

lorsqu'elle bouscule les casseroles et demande le silence d'une voix cassante, mais elle est bien vieille et courbée lorsqu'elle regagne sa chambre. Ils sont perplexes, seule Prile me tient ouvertement responsable de ce changement, qui d'autre?

C'est en revenant de l'école avec Cerise que j'aperçois un nuage de fumée noire qui s'élève par gros bouquets. J'ai juste le temps d'être inquiet puis avide avant de découvrir Betie et une pile enflammée de papiers, la maison jaune est intacte. Nous nous approchons doucement, nous redoutons désormais sa colère.

De larges boîtes en carton sont encore pleines de papiers à brûler, des lettres, des cartes de souhaits, beaucoup de photos. Ses mains usées fouillent et retirent peu à peu de petites piles, elles inspectent chacune des feuilles, jettent la plupart dans le feu. Des dizaines de visages souriants se contorsionnent dans les flammes, des centaines de mots disparaissent en fumée, des pages et des pages qu'elle a elle-même pris le temps de noircir, qu'on a pris le temps de noircir pour elle. Cela dure longtemps, nous restons debout à regarder le brasier enfler puis s'éteindre lorsqu'elle n'a plus rien à y oublier.

Seule une petite pile a su résister au massacre, rangée dans une boîte en carton qu'elle ne remplit qu'à moitié. Elle la ramasse et rentre préparer le souper. Bien qu'il soit très tard, nous la suivons, dociles. Le repas est anormalement silencieux, je crois que Dave et la fille laide ont eux aussi assisté à l'incendie depuis les fenêtres de la maison. Prile a simplement senti que quelque chose n'allait pas, elle a peut-être vu le petit tas fumant dans la cour, en tout cas elle se tait.

Betie semble très calme et, alors que nous nous empressons tous de manger pour pouvoir déguerpir au plus vite, elle se met à parler. Cela me prend quelques minutes avant de comprendre qu'elle nous raconte son enfance, photos à l'appui.

Elle parle de sa mère et de ses frères, mais pas de son père ni de Saucisse. Elle nous raconte le champ de marguerites derrière sa maison, les dizaines de jupons qui s'alignaient sur les cordes à linge, car c'était alors la mode, mais pas la mer. Elle se rappelle ses vieux amis, les soirées bien arrosées et les études bâclées, mais pas Loui ni la musique autour du feu sur la grève. Je n'ai même pas l'idée de protester.

Betie a décidé de s'inventer un passé, uniquement composé de moments de bonheur qui n'ont débouché que sur davantage de bonheur. Elle a renié tout le reste, l'a brûlé dans la cour quelques heures plus tôt. Betie, au moins, a le courage de ses opinions, et son opinion la plus tenace est que les souvenirs ne sont pas une bonne chose.

Ils l'écoutent, fascinés, toutes ces années à vivre ensemble sans rien savoir de son passé. Je l'écoute moi aussi jusqu'à la fin, tout en sachant que c'est un tissu de vérité cousu seulement avec des retailles. Et je ne trouve pas l'idée bête du tout, la vieillesse serait bien plus douce si on ne s'encombrait pas de tout ce fardeau d'erreurs, de chagrins. Mais je sais aussi, avec un peu de regret pour les possibilités que j'y ai entrevues pour moi-même, que la Betie qui se tient devant moi ne serait en aucune façon la même si ce n'avait été de son père, de Saucisse, de la musique sur la grève, de Loui, de la mer. De la mer.

Sa chambre est étrangement vide sans toutes les feuilles qui y étaient accrochées, malgré celles des plantes qui font leur possible. Même la petite note au-dessus de l'oreiller a disparu.

Je recommence à me rendre à la rivière chaque jour pour apaiser Cerise, pour les apaiser tous. Les érables presque nus tremblent tristement et perdent chaque jour un peu plus de leur majesté, l'eau charrie les feuilles par centaines et je vois les mêmes petites masses brunâtres et pourrissantes passer devant moi. Je suis pourtant moins angoissé qu'avant. Qu'avant notre visite aux parents, qui ont annoncé tout haut mon départ, ne me laissant qu'à attendre le moment que choisira Cerise pour l'accepter. Rien ne me laisse présager ce qui arrivera, la décision qu'elle prendra. Quoique tout, au contraire.

- L'année scolaire se termine dans deux mois. Nous partirons tout de suite après dans la direction que tu auras choisie afin d'entamer les recherches. Je ne dirai rien à mes parents.

Elle ne pourrait pas m'annoncer pire nouvelle ni me replonger dans l'angoisse de façon plus magistrale, chère Cerise. À cet instant, je sais que je

dois l'aimer, car je souffre bel et bien à l'idée de la douleur que je lui causerai lorsque je détruirai ses rêves, lorsque je l'abandonnerai dans sa crainte perpétuelle de rêver.

Je pourrais lui annoncer aussitôt mon intention de partir seul, peut-être en insistant sur le fait que je reviendrai. Peut-être pourrais-je même me décider à être enfin honnête avec elle qui est si pure, qui m'aime si fort, lui dire que je pars et ne reviendrai pas, qu'elle est magnifique et moi pitoyable, que c'est ainsi et ne pourra jamais être autrement. Je pourrais, je devrais sûrement, mais je la serre fort sur mon cœur en embrassant ses cheveux, l'entraînant toujours plus loin dans son rêve.

Pauvre Cerise, comment pourrait-elle savoir que je ne suis qu'un imposteur? Pendant qu'elle me chevauche passionnément comme seule une femme amoureuse peut le faire, je calcule combien de mes économies il me faudra à nouveau sacrifier pour aller visiter les prostituées.

Aucun son ne franchit plus la porte de Betie, la nuit, Dave ne tombe plus en bas de son hamac. Cerise tente encore parfois de m'attirer sur le toit et j'y vais, il fait trop froid pour y rester plus que quelques instants, pourtant. Pas question de la déshabiller, mais elle n'aime pas se faire prendre en levrette, la robe sur les hanches, elle et ses échanges de regard maudits. Comme il y a beaucoup moins de sexe dans la maison jaune, la tension monte...

Il se met un matin à pleuvoir, à pleuvoir, à pleuvoir. Des torrents d'eau glacée qui ne cessent jamais de se déverser sur nos têtes. Je pense d'abord qu'ils seront aussi heureux que la première fois, la première pluie froide, mais ils ne croient plus en moi, et la pluie n'est que la pluie, pas une amorce d'océan.

La peinture bleue et mauve des maisons s'écaille peu à peu sous les assauts du vent et des averses, même la maison jaune est en voie de devenir la maison. Il est presque devenu impossible de sortir, le sol est imbibé et boueux. Les Gens n'ont d'autre choix que de porter de hautes bottes de caoutchouc, l'herbe devient vite une bouillie vaguement verdâtre, flétrie. Les rafales entortillent les vêtements sur les cordes à linge, ils pendouillent par

petits lambeaux de tissus colorés, Sili n'est vraiment plus ce qu'elle était, je ne sais pas pourquoi je traîne encore ici.

La rivière déborde de son lit, envahit tranquillement la ville qui se gorge chaque jour de quelques centimètres d'eau supplémentaires, les bottes ne seront bientôt plus suffisantes. Chaque jour, mes genoux de caoutchouc fendent l'inondation et m'entraînent dans le tourbillon stérile des rues, à la recherche d'une réponse qui ne vient jamais. Pourquoi toute cette eau qui n'est pas la bonne?

La sixième journée de pluie, un peu d'espoir. Découverte fulgurante lorsque des enfants me poussent méchamment, que ma tête plonge sous les quelques pieds d'eau et que mes lèvres puis ma langue rencontrent le goût salé de l'inondation. Envahi d'une exaltation sauvage, je me redresse et me mets à crier à pleins poumons :

- Elle est là, elle est revenue! Vite, sortez, venez l'accueillir! J'AI RETROUVÉ LA MER!

Et ils se précipitent, les Gens. Bientôt, ils m'encerclent et étirent le cou dans toutes les directions, cherchant la grève, la vague, la mer. Ils ne trouvent que moi, trépignant dans l'eau de leur calvaire. Un homme à cravate s'énerve :

- Pourquoi dis-tu que tu as retrouvé la mer? Où est-elle? Est-ce un autre de tes mensonges?

Je m'y attendais. Je plonge alors ma main en coupe dans l'eau et la lui présente.

- Goûte.

Mon ton est impératif, j'y crois tellement. Il goûte, hésite, parle.

- C'est... salé.

- Voilà! C'est SALÉ! L'eau de pluie n'est pas salée! L'eau de rivière n'est pas salée! LA MER EST SALÉE!

Mon excitation gagne la foule et tous plongent la main ou carrément la tête dans l'eau pour en arriver à cette même constatation : cette eau est bel et bien salée. Cela serait un grand moment de gloire si le bibliothécaire ne déclarait pas sournoisement:

- Cette eau a un goût de sel parce qu'elle a absorbé les milliers de cristaux qui collent à notre sol et à nos arbres depuis des décennies. Ce n'est pas la mer.

Déjà ils sont prêts à déverser sur moi la fureur de leur déception, les Gens, mais j'ai l'énergie du désespoir quand je leur crie :

- Impies! La mer ne peut pas revenir à Sili en une grande vague qui dévaste tout sur son passage et qui reprend l'île dans ses bras comme si rien ne s'était passé, comme si des années et des années ne s'étaient pas écoulées! La mer doit revenir doucement pour ne pas effaroucher la terre, elle prend les chemins qu'elle peut. Vous devriez être reconnaissants et l'accueillir avec la gratitude qui lui revient. Sinon elle repartira!

Ils sont subjugués, à présent, et observent silencieusement la pluie venir gonfler le cours de leurs rues.

Trois jours. C'est l'ultime répit que m'a accordé l'espoir. Trois jours à me saouler d'alcool, de poignées de mains, de baisers. Puis la pluie cesse. Aussi subitement qu'elle a commencé. La rivière, qui a si vite enflé et envahi les rues, regagne docilement son lit en quelques heures à peine. Et le soleil, lui qui ne s'est pas montré depuis des semaines, réapparaît en cette journée maudite pour finir d'assécher le sol inondé. Et alors ils se rendent compte.

Ils se rendent compte que, s'il n'y a plus d'eau, il n'y a également plus de sel. L'eau de pluie a nettoyé la base de chaque tronc, de chaque pousse. La mer n'est pas revenue. Pire : la pluie et la rivière ont chassé les dernières traces qui en subsistaient. Les Gens voient leurs espoirs s'évaporer et revivent la perte qui les avait déjà dévastés.

Aujourd'hui, le soleil a disparu de nouveau et de généreuses averses arrosent la ville de plus belle, leur rancune pousse verte et droite.

J'entends le froissement de leurs ailes

Accrochés par les chevilles aux cordes à linge prêtes à se rompre, des dizaines et des dizaines de vieux pendent au-dessus des rues. Le sang jaillissant de leurs gorges tranchées arrose l'herbe déjà saturée, s'étend doucement dans les flaques comme de la peinture dans l'eau. Les vêtements, eux, gisent sur le sol, tapissant les chemins de taches de couleurs bigarrées. Quelques cadavres se sont détachés sous la force des bourrasques.

Les hurlements sporadiques des Gens déchirent l'aube, tous courent frénétiquement d'une rue à l'autre pour tenter de dénicher parmi la masse de vieillards égorgés l'un ou l'autre des membres de leur parenté. Une à une, des échelles se dressent et des hommes s'emploient à décrocher les corps, les cris se taisent peu à peu. C'est Madame Rose qui, la première, réclame justice en gémissant et en jurant, le cadavre de sa sœur aînée entre les bras.

Bientôt, une foule en furie hurle avec elle et marche d'un seul bloc vers l'hôtel de ville. Assis sur le porche, la tête de son père posée sur ses cuisses, le maire en caresse doucement les cheveux blancs tout en pleurant à gros sanglots. De voir cet homme presque honnête réduit au même chagrin qu'eux allait convaincre les Gens de le réélire pour trois nouveaux mandats. Il s'essuie les yeux, se redresse. La foule est redevenue silencieuse, mais la colère se lit encore sur chacun des visages. Après avoir délicatement déposé le corps à ses côtés, le maire lève une main apaisante, prend la parole d'un ton calme et froid:

- Mes amis. Jamais je n'ai été témoin ou n'ai-je même entendu parler d'un acte aussi odieux. S'attaquer à des personnes fragiles et innocentes est absolument barbare. Sili ne tolérera en aucun cas une personne capable de commettre de tels gestes.

Ses lèvres se soulèvent alors en un sourire carnassier, et c'est dans un chuchotement sinistre qu'il déclare :

- Trouvons vite le coupable et égorgeons-le comme un porc.

Les Gens manifestent leur accord d'une même voix, puis s'organisent. Trois d'entre eux entreprennent de compiler les dépositions des villageois qui attendent en ligne pour raconter ce qu'ils ont fait la veille, ce qu'ils ont vu, qui. Quelques-uns se rendent à la maison blanche pour mener enquête auprès des infirmières, d'autres partent à la recherche d'indices. Nul doute que cette vigoureuse chasse à l'homme aboutira rapidement à la découverte du coupable.

La coupable, évidemment, c'est Betie.

Les problèmes ont débuté lorsque Betie a reçu la visite de Lore. Si elle a d'abord paru contente de voir sa vieille amie, Betie s'est vite inquiétée des motifs de cette visite. Je les observais, calé sous mon édredon, de sorte qu'elles ne remarquent pas ma présence. Elles ont d'abord discuté de la pluie, pas du beau temps puisqu'il n'y en a plus. J'ai craint un instant que Lore ne se soit déplacée pour parler de moi, pour encourager Betie à me mettre davantage de pression, moi qui me terrais depuis des jours pour échapper à leur colère. Mais ce n'était pas ça. Lore a marché jusqu'à la maison jaune pour parler de Loui.

J'ai alors compris que Loui s'était probablement trouvé parmi les vieillards que j'avais interrogés sur la galerie, parmi ceux qui avaient assisté au récit de Lore. Et la voilà qui annonçait à Betie, la main sur la sienne et la voix douce, ses longues boucles argentées ondoyant sous les hochements tristes de sa tête, elle lui annonçait que Loui se mourait. Je savais que Betie n'était pas comme les autres, qu'elle n'allait pas se mettre à pleurer et à gémir, la tête entre les mains. Je m'attendais plutôt à ce qu'elle demeure d'une indifférence choquante, peut-être même à ce qu'elle chasse brutalement Lore pour avoir tenté de la replonger dans de douloureux souvenirs. Mais pas à ce qu'elle éclate de rire. Elle riait, riait, riait, s'étouffait dans les larmes qui coulaient sur ses joues. Parfois, entre deux hoquets de plaisir, un mot: enfin.

Lore était furieuse. Mais elle était venue porter un message et elle entendait mener sa tâche à bien. Ce qu'elle a fait en se levant.

- C'est Loui qui m'envoie. Il espérait une visite, une dispute, des larmes, peut-être même un dernier baiser, qui sait, à cet âge... Enfin, il espérait que tu viendrais le voir.

Betie ne riait plus, elle était livide. Elle s'est levée à son tour, ses magnifiques mains de vieille se crispant et se décrispant au fil de son agitation.

- Dis à Loui qu'il n'aura rien du tout, sauf peut-être un peu plus de mépris, si c'est possible. Maintenant va-t'en, vieille peau.

Lore a semblé sur le point de rétorquer, mais elle n'a rien ajouté et s'en est allée, peut-être un peu plus vite qu'elle n'était venue. J'ai alors cru que Betie avait gagné, simplement parce que je ne connaissais pas suffisamment Lore. Elles étaient toutes deux de la même trempe : fières, fortes et chiantes.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, on a sonné à la porte. Prile est allée répondre, c'était le facteur. Il portait une lourde enveloppe adressée à Betie. Lorsque cette dernière l'a ouverte, plusieurs photos ont glissé sur la table. Sur chacune d'elles, deux visages côte à côte parmi les autres. Je n'ai eu aucun mal à reconnaître Betie ni à deviner l'identité du jeune homme qui se trouvait avec elle. Alors que les petites mains de Cerise commençaient à les éplucher et que la menace de ses questions se faisait imminente, Betie l'a giflée, quelques photos sont tombées par terre. Betie les a toutes rassemblées et y a mis le feu dans le fond du lavabo. Personne n'a passé de commentaires, Cerise pleurait silencieusement en mangeant ses céréales.

Quelques jours plus tard, en soirée cette fois, nous avons entendu une étrange chorale se rapprocher de la maison. Écartant les rideaux, nous avons découvert quelques vieillards vêtus à la mode d'antan, l'un d'eux jouait de la guitare et les autres chantaient un air que je ne reconnaissais pas. Betie, elle, le reconnaissait, elle tremblait de rage. Elle a disparu dans la salle de bains et j'ai cru un instant que la chorale avait eu raison de sa détermination. Mais lorsqu'elle a reparu quelques minutes plus tard, un sceau à la main, qu'elle a ouvert la porte et leur a balancé une bonne giclée d'urine chaude au visage, j'ai su qu'elle n'abdiquerait pas aussi facilement.

C'est lors de la troisième tentative de persuasion des vieux que j'ai compris que les choses allaient mal tourner. Tout un régiment encerclait désormais la maison en brandissant des pancartes sur lesquelles on pouvait lire des slogans comme *Respectons le passé, sans lui nous ne pourrions exister, Les souvenirs font grandir, ou Vieillir et crever c'est mieux que mentir et renier*. Celui-là en particulier l'a particulièrement fait suffoquer de colère, d'autant plus que Lore était celle qui le tenait et le scandait sans s'essouffler des heures durant.

Au début, elle leur a bien lancé quelques étrons par la tête, mais elle a vite été à court et comme nous refusions tous de contribuer, elle s'est enfermée dans sa chambre et n'en est plus sortie durant les trois journées pendant lesquelles les manifestants sont venus encercler la maison. La quatrième journée, ils ne revenaient pas. C'est la cinquième journée qu'on les a retrouvés pendus la tête en bas.

Ce matin-là, dans le chaos de la macabre découverte et du début des recherches, je n'ai pas tenté de savoir ce qu'il était advenu de Loui. C'est beaucoup plus tard dans la journée que j'ai appris que lui seul avait échappé à la pendaison. On l'avait plutôt retrouvé agenouillé près de la rivière, la tête plongée dans un grand bol d'eau. Une autopsie allait souligner plus tard que c'était dans de l'eau salée qu'on l'avait noyé.

Je me suis demandé combien d'heures il faudrait encore attendre avant que Betie soit arrêtée, exécutée. Me méfiant de Prile et de sa droiture, je n'aurais pas parié sur plus de trois.

Aujourd'hui, toujours rien. Je suis assis dans la cuisine et j'attends qu'on frappe violemment à la porte pour réclamer justice. Cerise s'est réfugiée au deuxième et pleure, Prile a fui le scandale, Dave et la fille laide ont simplement fui. Je décide d'aller tâter le pouls de Sili et de ses vengeurs. Ils sont là, éparpillés le long des rues, immobiles. Pourquoi ne courent-ils pas, cure-dents à la main, pour offrir à Betie la mort lente par perforation qu'ils rêvent tous de faire subir au meurtrier de leur famille?

En m'approchant, je devine qu'ils se recueillent à l'endroit où on a décroché chacun de leurs vieux. Quelques pas de plus et je découvre que ce sont sur de magnifiques grappes de fleurs rouges qu'ils sont penchés, les yeux fermés et les mains dans le dos, de magnifiques grappes de fleurs rouges qui n'étaient pas là la veille, qui ont éclos durant la nuit, mariage improbable du sang épais des vieillards et de la terre imbibée d'eau de pluie, mais pas de sel. C'est très beau et très doux, je crois un instant que la vengeance s'éteindra dans leur cœur avant d'avoir été consommée.

Cela aurait peut-être été le cas si, le matin suivant, ils n'avaient pas découvert les fleurs terrassées par le gel qui s'était abattu durant la nuit, si on n'avait pas choisi ce moment pour murmurer que l'identité et le repaire du meurtrier avaient été trouvés. Betie. La maison jaune.

Je me retrouve emporté dans la marée humaine qui se rue vers la maison. Je les entends échafauder les plans de la torture qu'ils lui feront subir, je songe à Cerise qu'un rien effraie et que la vision d'un carnage va à coup sûr ébranler. Lorsque j'aperçois un filet de fumée noire s'élever au-dessus de la maison jaune, je m'imagine la horde de Gens déchaînés lançant des torches pour brûler Betie comme une vulgaire sorcière, oubliant Cerise et ses mains si petites qui se tendent vers eux pour les supplier de l'épargner.

Ma course s'accélère, je piétine les imbéciles qui n'ont pas le bon goût de se précipiter et en un instant je suis devant la maison, prêt à constater la tragédie, à m'en attrister.

Mais ce n'est que Betie qui brûle, et non la maison. Betie, debout dans un large bassin de métal dans lequel elle a empilé les lettres, photos et babioles qui ont survécu au premier incendie, les souvenirs heureux qu'elle avait choisi de conserver et avec lesquels elle est en train de s'immoler.

Devant le spectacle de cette vieille femme qui se tient droite et nue tandis que les flammes déchirent sa peau parcheminée, les Gens demeurent immobiles, silencieux. Peut-être croient-ils naïvement que Betie s'impose une telle mort pour exprimer son regret et sa douleur face aux meurtres qu'elle vient de commettre, je sais qu'il n'en est rien. Les souvenirs tristes ont simplement fini par avoir le dessus: elle a revu Loui, s'est fait avoir par le passé, l'a tué.

Lore a gagné et Betie l'a tuée, elle et tous les autres. Elle meurt comme elle a vécu, mystérieuse, imposante, flamboyante. À la regarder se consumer, je suis emplie d'un respect et d'une admiration sans bornes. Oui, voilà quelqu'un qui a le courage de ses opinions.

Avant que le feu n'atteigne son visage et qu'elle ne s'effondre en un grand tas de cendres, comme si, pour la dernière fois, elle avait lu en moi, elle me regarde et crache dans ma direction une petite boule de papier qu'elle a gardée bien à l'abri dans l'eau de sa bouche. Je la ramasse et reconnais la note qui était suspendue au-dessus de son oreiller, la lis.

On se retrouve ce soir à la mer!

Je relève les yeux, elle me sourit. Tous la voient et me dévisagent. Merde, Betie, tu peux bien aller continuer de brûler en enfer.

Betie aurait été heureuse de savoir qu'on a laissé ses cendres s'envoler au vent au lieu de les ramasser et de les enterrer. Je le suis, moi.

Seule la chambre vide, les repas moins élaborés et quelques silences témoignent encore de son passage dans la maison jaune. Prile reste de plus en plus tard à l'école, Cerise de moins en moins. Dave revient plus tôt et plus en colère de ses morts du vendredi, la fille laide travaille plus et le supporte moins. Betie ne nous manque pas, sa présence oui.

Les nuages noirs du changement s'amoncellent au-dessus de ma tête, la mort de Betie n'a été que la première goutte à s'écraser sur le sol avant que le ciel ne se déchire. Et il se déchirera.

- Sais-tu si la fille laide travaille ce soir?
- C'est Emmanuelle, son nom. Oui.

Il se déchire.

La fille laide, assise en indien dans le coin le plus reculé de la chambre du deuxième, la chaleur du séchoir à cheveux au visage, l'a entendu. Elle sait que Dave n'a pas élevé la voix. Elle l'a entendu parce qu'il est l'heure pour elle de se réapproprier son nom. Elle se lève, enfile un imperméable et part pour la fête sous les torrents d'eau de la tempête que Dave vient de déchaîner.

Je reste assis dans l'obscurité naissante, recroquevillé sur ma chaise, trop occupé à m'apitoyer sur mon sort pour bouger. Je n'ai pas besoin de la suivre pour savoir comment sa vie et la nôtre changeront.

Elle arrivera à la fête, qui pourra alors commencer, s'assoira pour grignoter un sandwich sans croûte. Les invités se lanceront dans de formidables joutes de médisances, les femmes mariées les remporteront haut la main. Soudain la fille laide se lèvera, tous croiront que c'est pour déblatérer un tas de stupidités et seront déjà en train de rire et de déguerpir lorsqu'elle prendra calmement la parole et les réduira au silence avec sa belle voix douce.

- Je ne suis pas laide. Je ne suis pas stupide, dira-t-elle.

Quelques-uns s'esclafferont, mais son regard les pétrifiera.

- Vous êtes stupides. Vous êtes laids.

Ceux-là mêmes qui se sont esclaffés protesteront faiblement puis se tairont à nouveau, transpercés par sa toute-puissance. Les autres se contenteront de baisser les yeux, désespérés d'être venus à cette fête, d'avoir à faire face à ces accusations qu'ils sauront à coup sûr être vraies.

Elle les toisera à nouveau et répétera lentement :

- Vous êtes stupides. Vous êtes laids.

Puis elle s'en ira, très droite. Peut-être l'hôtesse la poursuivra-t-elle quelques instants en lui criant qu'elle n'aura pas un sou. Peut-être lui réclamera-t-elle même un dédommagement pour sa fête ratée. Mais la fille laide ne se retournera pas, ne l'entendra même pas. Sa pensée sera déjà toute tournée vers la maison jaune, vers les possibilités qui s'y cachent.

La possibilité d'un amour pour elle, Emmanuelle.

Je dois tranquillement m'habituer à ce nouveau nom, à cette nouvelle personne, à ce nouveau jeu auquel Dave et elle s'adonnent avec leurs yeux. Quant au moment où ce jeu de regards deviendra jeu de mains, je le redoute plus que tout. Leur amour qui éclate en silence m'oblige à prendre de pénibles décisions : accepter d'être invisible auprès d'eux ou endurer d'être indésirable parmi les Gens.

Depuis la mort de Betie, ils me détestent vraiment. Ils ont vu son sourire, ils savent que j'ai pactisé avec le diable. Ils savent que Lore m'a tout raconté, toute la mer qu'ils avaient eue et que j'avais promis de retrouver, que je n'ai pas retrouvée. Betie détestait Lore, elle l'avait assassinée et j'étais son complice, certainement. Je leur avais menti, je n'avais jamais eu l'intention de retrouver la mer, probablement.

Et l'été. J'avais tué l'été et amené l'automne - ils ne se doutaient pas encore de l'hiver - et créé un gigantesque complot pour rayer Sili de la carte. Bref, ils me détestent, les Gens, ce n'est plus très agréable d'aller marcher.

Mais il est tout de même plus facile d'ignorer la multitude et d'aller me réfugier près de la rivière que de passer la journée à briser l'intimité des nouveaux tourtereaux. Et les soirées. Les soirées à être épié par Cerise, à épier Dave qui épie Emmanuelle qui l'épie aussi.

C'est un mois après l'immolation que la colère des Gens éclate pour de bon. Je suis là à marcher la tête consciencieusement baissée quand une salve de cris me projette sur le côté. Ils m'accusent, m'injurient, m'humilient. Je proteste autant que faire se peut sous la pluie de leurs insultes qui me collent à la peau comme la poisse. Je les assure de ma loyauté, je leur promets de m'acharner, de la retrouver, de la leur ramener, la mer. Mais mes mots ont perdu leur magie, sauf peut-être celle d'exciter leur esprit. C'est Madame Rose qui, je crois, me dit :

- Nous te surveillerons désormais.

Je me crispe. Elle en rajoute :

- Tu as un mois pour découvrir dans quelle direction il te faudra partir.

Je m'apprête à détalier mais elle n'en a pas fini avec moi. Elle m'attrape par le bras et me murmure en souriant :

- Et nous ferons en sorte que tu sois obligé de revenir.

Je pleure en me douchant, le soir, désincruste leurs paroles à grands coups de barre de savon, les plus cruelles coinçant le drain que je devrai déboucher avec une fourchette.

Les premiers jours, rien. Je m'attendais à être talonné jour et nuit par un Gens de service, mais non. J'ai même l'impression qu'ils m'ignorent, ce qui n'est pas sans m'inquiéter. Quel sale coup préparent-ils?

Je dois pourtant d'abord faire face à un sale coup provenant de l'intérieur, une fête organisée par Cerise en mon honneur. Lorsque je l'interroge sur le motif de cette célébration, elle m'annonce tendrement que cela fait un an que je suis arrivé à Sili, arrivé dans leur vie.

Si Emmanuelle et Dave ont le cœur à la fête, bien que je sache que mon anniversaire n'y est pour rien, Prile a le rire faux et le regard fuyant. Engourdi par le vin, je lui offre mon plus beau sourire et me ris de sa méfiance, je lui dis:

- Ça aurait pu être toi, tu sais, si tu avais été jolie.

Elle s'enfuit en courant jusqu'à sa chambre, Cerise me demande ce qui se passe, je lui réponds :

- Rien qu'un petit vomi, ma chérie.

Emmanuelle et Dave boivent démesurément pour s'assurer de ne pas flancher quand viendra le moment de se déshabiller, j'entraîne Cerise dans la chambre de Betie, il n'est pas question qu'elle voie ça. Des plans pour que ça

lui donne la nostalgie de nos débuts et qu'elle m'assomme avec des *t'en rappelles-tu?* Je fais semblant de sombrer dans le lourd sommeil de l'alcool, elle y croit. Mais que ne croirait-elle pas?

Prile est déjà partie lorsque nous nous levons le lendemain matin. Cerise nous apprend qu'elle a une importante entrevue auprès d'une des plus grandes firmes d'architectes de la capitale, où paraît-il les mamans n'en peuvent plus de n'avoir que du gris à offrir à leurs nouveau-nés adorés. Emmanuelle et Dave échangent un regard que je ne comprends pas.

Rasséréné par la fête sans questions de Cerise et par l'absence de filature des Gens, je pars me promener. Ce n'est qu'une centaine de pas plus tard que je prends note d'un détail perturbant : lorsqu'ils me croisent, les Gens sourient. Pas à moi, mais comme à eux-mêmes, la tête légèrement levée. Inquiet, je me réfugie près de la rivière.

Ce n'est qu'une fois calmé que je l'entends. Le froissement de leurs ailes. Je me retourne et sursaute en les apercevant, trois immenses oiseaux mauves au long bec étroit et au corps massif. Qui m'observent.

Je décide de rentrer immédiatement à la maison. Je me retourne plusieurs fois en m'éloignant de la rive pour m'assurer que les oiseaux ne me suivent pas, ils restent perchés sur leur branche, immobiles. Ils tournent néanmoins la tête pour me regarder m'enfuir. Je ne recommence à respirer qu'après avoir regagné les rues de Sili, je ralentis le pas et me dirige lentement vers la maison jaune.

S'il n'avait pas remué une aile, je n'aurais jamais remarqué l'oiseau qui, perché sur une corde à linge, se fond à la perfection dans la façade mauve d'une des maisons. Qui m'observe. Et qu'observe en souriant Madame Rose lorsqu'elle me croise. Je me retiens de hurler, mais pas de courir.

Une fois la porte refermée sur moi et le regard angoissant de l'oiseau loin derrière, je commence à me calmer. Je laisse la maison m'envelopper d'un sentiment de sécurité. Que Cerise démolit aussitôt en venant m'enlacer, en

m'annonçant de sa voix rieuse qu'elle sera prochainement fort occupée par ses examens, mais qu'après, nous pourrons partir en paix.

Je décide de ne rien décider. Tant qu'à avoir une nature, aussi bien y rester fidèle. De m'en remettre au hasard ou au destin. Les deux idées sont charmantes et me soulagent du fardeau de la décision, comme c'est absolument merveilleux de fermer les yeux et de se laisser porter par ce qu'on imagine être plus grand que soi!

C'était le destin de la mer de prendre une direction plutôt qu'une autre pour disparaître ou le hasard qui avait fait glisser l'eau vers l'un des points cardinaux. Fort des deux possibilités, je marche d'un pas décidé jusqu'au sommet de la Butte, une petite colline pointue qui seraient parfaite pour glisser en traîneau s'il y avait de la neige, Madame Rose y cueillait ses fraises des champs pour faire de la confiture, mais plus depuis des mois. J'entends le bruissement de leurs ailes, ils ne me lâcheront pas.

Arrivé en haut de la Butte, je m'accroupis et sors la gourde remplie d'eau et la petite branche qui alourdissaient mon sac. Je réfléchis quelques instants à la façon de procéder, les oiseaux tournoient au-dessus de ma tête, il n'y a aucun arbre ici sur lequel se poser. Conscient de les épuiser, j'étire ma réflexion et dresse l'inventaire des possibilités, l'un des oiseaux lâche un cri strident, l'autre une crotte, je me relève.

J'évalue d'un coup d'œil le point central de la colline, y plante ma branche et dévisse le couvercle de la gourde, la renverse brusquement sur la branche où elle s'empale. Mon idée, c'est que l'eau, en dévalant le long de la branche plantée au centre de la colline, s'écoulera instinctivement dans une direction plutôt que dans une autre, et que cette direction est susceptible d'être la même qu'a empruntée la mer. Ce sera donc le hasard qui décidera de ma direction, le destin.

Évidemment, l'eau se fracasse sur le sol tout autour de la branche et ne crée qu'une petite flaque que la terre desséchée de la Butte absorbe lentement. Mais une mince rigole quitte la masse d'eau et s'enfuit tranquillement vers

l'ouest. Il ne m'en faut pas plus. Qu'un signe, aussi futile soit-il, pour que je puisse dire par la suite ce n'est pas de ma faute.

Me redressant fièrement et m'adressant à la fois aux oiseaux et à moi-même, je déclare, l'index solennellement pointé :

- Vers l'ouest!

J'ai presque espéré que les oiseaux s'en iraient une fois ma décision prise et dûment rapportée aux Gens, ils continuent de hanter mes pas et m'étourdissent avec le bruissement obsédant de leurs ailes. Cerise pépie de joie à l'annonce de l'ouest, elle craignait probablement, et bien justement, que je ne me prononce jamais.

Prile lève à peine les yeux de son livre lorsque je lui annonce notre départ, mais couve Cerise d'un regard inquiet chaque fois qu'elle la voit s'égayer autour de sa garde-robe, occupée à choisir les vêtements les plus appropriés pour notre épopée. Emmanuelle et Dave nous félicitent d'un air distrait, Dave semble vouloir ajouter quelque chose, Emmanuelle secoue doucement la tête, ils se taisent et se perdent une fois de plus dans la contemplation béate de leurs mains enlacées. Cerise est trop excitée pour s'en offusquer, moi, trop angoissé.

Une pluie glaciale se met à tomber dru, un mercredi soir. Le vendredi, ça n'a toujours pas cessé. J'en profite néanmoins pour aller me promener, les rues sont désertes et les oiseaux ont les ailes lourdes d'eau, ils alternent leur filature pour se permettre un peu de repos.

Quelques jours plus tard, il n'a toujours pas cessé de pleuvoir de la pluie froide. Je marche dans la rue lorsque ça se produit. L'arrêt de la pluie. Je suis encore à m'ébrouer et à éviter les giclées d'eau des oiseaux qui s'ébrouent lorsque je le sens venir, intense et froid. L'hiver. Eux aussi.

Des dizaines de grands corps mauves s'élèvent de chacun des coins de Sili et offrent à mes yeux ébahis le spectacle de leur gigantesque volée, de la gigantesque méfiance des Gens. Poussant des cris déchirants, ils s'enfuient à

tire d'ailes vers le sud, retrouver l'été. Je devine Madame Rose qui les poursuit au loin en agitant le poing, furieuse de voir son armée l'abandonner.

Et surgissent soudain Cerise et Prile, pimpantes survenantes de retour de l'école. En m'apercevant, Cerise délaisse la main de son amie et court gaiement pour récupérer la mienne, elle m'annonce qu'elle a terminé ses examens et que nous pouvons désormais partir.

Et c'est alors... C'est alors qu'il se met à neiger.

Je guette la cicatrisation de ses plaies

J'ai dit à Cerise que nous ferions mieux d'attendre la fin de la tempête avant de partir, elle a hoché la tête en silence. Il est partout depuis la semaine dernière, le silence. Dans la chute ininterrompue des flocons, dans les maisons qui semblent s'assoupir sous un édredon blanc, dans les arbres dont les feuilles ne frissonnent plus, dans les yeux qui se baissent pour se dérober à cette réalité honnie. L'hiver.

Leurs demeures de bois ne sont pas faites pour résister aux rafales qui les écorchent sans répit, les dernières écailles de peinture bleue et mauve s'envolent et s'effritent avant même d'avoir touché le sol, les volets battent inlassablement contre les murs jusqu'à s'écrouler en de misérables monceaux de bois qui jonchent les rues désertées. Les vêtements pétrifiés par une mince couche de verglas alourdissent les cordes à linge gelées et prêtes à se rompre, les claquements secs de celles qui cèdent retentissent dans la nuit froide, dans le jour blanc.

La maison jaune est officiellement devenue la maison, rien ne différencie maintenant ses planches grisâtres de celles des autres, Sili n'est plus qu'un vaste village monochrome. Perdu dans le blizzard, je trouverais difficilement mon chemin vers ce seul endroit où on m'aime encore un peu, je ne sors pratiquement jamais.

Mes pensées remontent parfois le fil de mon bonheur ici, je me plais à évoquer l'époque où chacun n'avait qu'un seul visage, la mort, la laideur, la perfection, la vieillesse, l'amour, ces visages que je voudrais tant retrouver et dans lesquelles me couler, cette vérité inachevée que je souhaite de toutes mes forces inachevée, imparfaite et à l'abri, mais qui s'achève chaque jour davantage depuis... Depuis que j'ai dit je vais retrouver la mer et vous la ramener.

Jamais je ne saurai le moment précis où l'idée a germé dans leur cerveau, mais je crois que c'est lorsqu'ils ont découvert l'eau figée de la rivière, les

Gens, et que sont morts leurs derniers espoirs de la mer, qu'ils ont décidé qu'il fallait me chasser.

Ignorant cette menace qui couve, j'observe Prile qui peint.

Il y a quelques jours, elle nous a annoncé sa nomination au poste de dessinatrice joyeuse au sein d'une grande firme d'architectes de la capitale et son départ imminent. Cerise lui a sauté au cou en pleurant de chagrin et de joie, Emmanuelle et Dave l'ont chaudement félicitée, j'ai réussi à grimacer un sourire et à dire bravo. C'est alors que Dave a fait la grande demande... à Prile. Il lui demandait une maison, pour lui et sa belle Emmanuelle. Une maison belle peinte à l'aquarelle.

Et la voilà qui peint sans relâche, Prile, depuis la semaine dernière, comme si sa vie en dépendait. N'en dépend pourtant que son départ, pour elle c'est pareil, sûrement. Sans relâche elle trempe son pinceau soyeux dans le grand bol de neige fondue que lui apporte quotidiennement Dave, elle peint avec de l'eau une grande maison bleue de tous les espoirs ressuscités.

Lorsque je lui demande s'ils pensent construire leur maison à Sili, Dave secoue la tête en souriant.

- Alors où?

- Dans le désert.

Je le fixe, incrédule.

- À l'est, à plusieurs jours de route, il y a un magnifique désert tout jaune. Ce sera là.

- Mais... Et la mer?

- La mer, je n'en ai plus besoin. À nous deux, nous inonderons le désert et ferons pousser une oasis.

Il sourit à nouveau et se tourne vers Emmanuelle, fronçant les sourcils de perplexité devant tant de joie imprévue. Elle lui sourit en retour et, sous mon regard interrogateur, replace doucement une mèche de cheveux derrière son

oreille délicate. C'est alors que je la vois soudain : belle. Tellement belle que je ne comprends pas comment j'ai pu être aveugle pendant si longtemps. Puis elle se penche pour attraper sa tasse de café et le moment est brisé, et avec lui sa beauté.

Dave, lui, est resté dans le Moment. Il y baigne jusqu'au cou depuis des jours et y enfoncera la tête dès l'instant où il pénétrera dans sa maison d'aquarelle, peut-être y demeurera-t-il toujours. Tant de bonheur me fait souffrir, je quitte la pièce.

Il y a des moments où c'est presque doux, l'hiver. Assis tous les cinq autour du foyer de fortune construit par Dave, nous nous racontons des histoires. Des histoires douces, inventées, les miennes sont les favorites parce qu'elles vont avec le temps. Des histoires pleines de bêtes aussi blanches que la neige, de grelots tintinnabulants, de lumières scintillantes dans la nuit noire et froide, de fruits rouge sang qu'on suspend pour un baiser.

Brutale comme le verglas, cette phrase de Cerise un soir de veillée:

- Raconte-nous une autre des histoires de chez toi.

Une histoire de chez moi.

Les histoires de chez moi, celles auxquelles j'avais tant voulu échapper, m'avaient rattrapé, l'hiver m'avait rattrapé. Je le savais déjà, pourtant, mais voilà que je me découvrais un rôle dans ce retour exécré. Je leur racontais des histoires de chez moi et dans leurs yeux naissaient comme une envie de rester, comme l'idée que ce pouvait être envisageable, l'hiver. Dès lors je n'ai plus rien raconté.

Ce sont eux maintenant qui, chaque soir, racontent. Des histoires pleines de feux follets qui volent dans les bois, de chants de cigales, de peau dorée par le soleil, de guimauves croustillantes qu'on dévore au bord de l'eau. L'ennui de l'été les prend aussitôt à la gorge, l'envie de fuir leur village dégénéré. N'était-ce pas de toute façon ce qu'ils faisaient déjà, s'en aller?

Je rôde autour d'eux alors qu'ils se livrent aux divers préparatifs de leur départ, je ne prépare quant à moi rien, tourmenté par cette envie que j'ai de les voir rester, par cet espoir fugace d'une vie ici que j'ai, moi-même anéanti. Encore une fois.

Je rêve de m'enfuir depuis mon arrivée, peut-être ai-je tout compris de travers, peut-être que mon rêve véritable, c'est qu'on me convainque de rester.

Aux interminables semaines de tempête succèdent d'éclatantes journées, glaciales et ensoleillées. Cerise erre et grelotte dans la maison mal chauffée, mais ne parle pas de notre départ, ses mains si petites se tordent l'une dans l'autre. Sa minuscule valise repose docilement contre le mur de sa chambre, elle doit finalement la glisser sous son lit pour ne pas qu'elle se confonde avec celles de Prile, d'Emmanuelle et de Dave, dont le jour du départ approche. Il est arrivé.

Je ne sais pas comment dire adieu. Dire au revoir à Prile est facile. Au revoir, bonne chance, ça a été un plaisir de te connaître. Facile. Mais dire adieu à Dave et à Emmanuelle est presque impossible, j'ai envie de dire je vous aime, j'envie votre bonheur, je ne le comprends pas vraiment, s'il vous plaît ne me méprisez pas, même à des kilomètres je le sentirais. Je m'excuse, leur dis plutôt que je n'ai pas été à la hauteur, qu'ils feraient mieux de m'oublier dès la porte franchie. Je ne sais pas si Cerise comprend que je m'adresse à elle aussi.

Ils partent. Emmanuelle me prend dans ses bras, j'ai envie de pleurer, Dave me regarde droit dans les yeux en me serrant la main, j'ai envie de mourir. Prile chuchote quelque chose à l'oreille de Cerise, lui glisse un petit bout de papier dans la main, des larmes brillent sur leurs joues. Prile serre Cerise contre elle avant de se retourner précipitamment et de franchir la porte. Ils partent. Cerise sanglote, je ne la console pas.

Comme elle est grande, la maison, maintenant qu'ils sont tous partis. Cerise et moi dormons désormais sur un matelas que nous avons traîné près du feu,

ce pourrait être romantique si ce n'était pas si triste. L'escalier monte toujours vers la chambre à l'étage, immense et vide, monte jusqu'à une petite lucarne juste assez grande pour qu'on s'y glisse, mais on ne s'y glisse plus, le soir, pour écouter le vent dans les arbres et s'imaginer que c'est le remous des vagues sur la grève. Il n'y a plus que la neige et le vent, l'hiver.

C'est une torture que de passer ensemble de longues journées sans plus personne avec nous pour s'étourdir de paroles, je ne sais pas ce que j'attends pour y mettre fin. Cerise s'essaie parfois à raconter une histoire, le soir, pour briser le silence. Moi qui le chérissais tant, le silence, voilà que je le redoute. Dépouillés de mots, nous ne constatons que davantage l'absence de contact, nos corps côte à côte qui ont oublié comment se toucher.

Allongé pour la nuit, le regard perdu dans les flammes, je tourne et retourne dans ma tête la perspective du départ, le mien. Je tourne et retourne dans ma tête ce petit bout de papier rédigé par Prile, glissé dans la main de Cerise, sa main si petite. Une adresse, sûrement, une adresse où se réfugier dans l'éventualité où notre projet, notre amour, ne fonctionnerait pas. Chère Prile, que je déteste, que je remercie.

Puis la voilà un matin, Cerise, qui entreprend de découper une couverture de laine dénichée dans l'armoire de Betie, de coudre ensemble de grands morceaux, de s'en faire un manteau. Je me mets alors à douter, et si elle restait ici, petite bouchée sucrée, seule dans l'hiver sans merci?

Chaque journée qui passe nous blesse un peu plus, creuse entre nous une tranchée impossible à traverser, je ne sais pas ce que j'attends pour m'en aller.

Quelques semaines à peine et déjà les arbres prennent une allure fantomatique, leurs feuilles depuis longtemps envolées, enterrées. Les troncs sans branches des palmiers se penchent au-dessus des rues comme de tristes sentinelles, il n'y a plus que des départs à guetter.

Chaque jour, nous voyons une famille marcher lentement en direction du pont, tirant sur un traîneau de fortune les quelques objets dont elle ne peut se départir. Chaque jour, des hommes et des femmes, des enfants, certains

encore calés sur la hanche de leur mère, quittent le village, abandonnent Sili, creusent la neige de leurs pieds mal chaussés pour aller n'importe où. Ailleurs.

Mais pas tous. Ils sont une bonne centaine à résister, à rester. Ils entreprennent de solidifier leurs maisons, les Gens, comme ils avaient entrepris de renforcer leurs étables avec verres d'eau et ficelles. Ils retirent une à une les planches des maisons des déserteurs pour consolider les leurs, fabriquent des cheminées qui se mettent à cracher des nuages blancs dans le ciel blanc. Bientôt dans le village alternent les nouvelles demeures et les ruines, toutes uniformément recouvertes d'un épais tapis de neige.

À l'instar de Cerise, les femmes apprennent à coudre de chauds manteaux dans leurs couvertures et leurs rideaux, à confectionner des bottes qui résistent à l'eau. Le maire, juché sur des semblants de raquettes, arpente les rues afin de dispenser ses encouragements aux braves survivants.

Ils s'enorgueillissent d'être fidèles à leur village, d'être l'âme et le bras salvateur de Sili. Et ils se donnent pour mission de le purger des intrus, des malotrus, des petites verrues. De moi.

Mais ils ne prévoient pas le courage de Cerise. Moi non plus.

Lorsqu'ils encerclent la maison un matin où la neige s'est de nouveau interrompue, je crois bel et bien mon heure venue, celle de la délivrance. Celle où ils m'empoigneront par le collet et me donneront quelques coups de poing, quelques coups de pied, celle où ils me pousseront de l'autre côté du petit pont en criant et ne reviens jamais!

Je ne croyais pas que Cerise ferait autre chose que pleurer et supplier, échouer. Mais dès qu'ils se dispersent autour de la maison, les Gens, une étincelle allume son regard puis l'embrase tout entière. Elle me repousse sauvagement dans un coin de la pièce en m'ordonnant de ne pas bouger. Comme ça, l'index péremptoire, ne bouge pas de là.

Elle ouvre la porte à toute volée devant un homme stupéfait qui se raclait pompeusement la gorge, un microphone à la main, prêt à me sommer d'apparaître. Personne ne s'attend à ce que cette douce jeune fille de bonne famille, aux mains si délicates, empoigne le porte-parole et le propulse violemment en bas des escaliers. Le regard flamboyant, elle leur ordonne de me laisser tranquille, de nous laisser tranquilles. Elle crie je l'aime et ils grognent, elle crie je vous tuerai si vous lui faites du mal et ils se tortillent, elle crie allez-vous-en et ils s'en vont.

J'ouvre les bras lorsqu'elle passe près de moi, elle ne tourne même pas la tête, s'effondre dans le lit et pleure amèrement en enfonçant ses ongles dans sa chair. Lorsque vient enfin le sommeil des larmes, je m'approche et contemple avec douleur les traînées de sang qui se coagulent sur ses bras graciles et se solidifient tranquillement en de vaillantes petites croûtes brunes.

Le bruit me réveille. Pas celui du vent qui rugit et fait battre les volets contre le bois de la maison. Pas celui du silence oppressant des grandes pièces désertées par tous. Pas celui de la neige qui tourbillonne ni celui de la grêle qui cogne aux fenêtres. Pas celui des arbres qui grincent et des branches qui se rompent sous la lourdeur du verglas. Le bruit qui me réveille et me laisse tassé au fond du lit, terrifié, est celui des petits ongles de Cerise grattant sa propre chair meurtrie, cherchant avidement à crever la guérison de ses plaies, essuyant au fur et à mesure sur les draps le bout de ses doigts rougis de sang. L'heure approche.

Je savais dès le début que viendrait irrémédiablement le départ, elle devait le savoir aussi. Je vais l'abandonner, je ne pourrai pas supporter son chagrin, sa lourdeur, sa main accrochée à la mienne. Est-ce que je partirais si elle avait résisté à l'envie de gratter? Je me lève et m'habille avant d'affronter son regard, prêt à courir si l'envie lui prend soudain de me retenir. Elle ne bouge pas.

Dans un dernier sursaut de courage, je lui avoue mes aventures avec les putes, leurs poitrines plus voluptueuses que la sienne, leurs roulements de hanches plus aquatiques. Je ne lui fais pas d'excuses, je m'en vais et

l'abandonne, je veux qu'elle puisse me haïr l'âme en paix. Ce sera mieux ainsi, même si elle ne le comprendra pas. Les filles aiment s'arracher les gales.

Elle ne pleure pas, ne crie pas, je crois qu'elle ne me déteste même pas. Elle me tend plutôt un manteau, cousu dans la même laine rouge que le sien et qu'elle gardait dans un paquet près du lit. Peut-être en prévision d'un départ rapide, j'ai mal au coeur d'avoir été aussi limpide dans mes intentions, j'aurais dû mourir dès le début sous les flocons de mon propre pays.

Cerise se lève et m'accompagne jusqu'à la porte, nous mettons nos manteaux et nos bottes, je sais qu'elle n'a pas l'intention de me suivre bien loin, je garde le silence. Nous faisons quelques pas côte à côte sans nous dire quoi que ce soit, je voudrais évoquer avec elle les éclats de rire au café, les silences sur le toit, lui dire combien je l'ai aimée et combien je l'aime encore, essayer de lui expliquer que la quitter est aussi inévitable qu'insoutenable. Mais je vais jusqu'au bout du silence, de l'abandon qui la fera me détester et peut-être, alors, m'oublier plus vite.

Devant le petit pont, le seul qui enjambe la rivière maudite de Sili, elle pose brièvement les yeux sur moi, nos regards s'effleurent, elle s'en va. Elle entrelace ses deux mains et retourne doucement vers la maison, sans l'aide de personne, sans rien me dire ni rien m'offrir d'autre que son dos droit et la masse de ses cheveux projetée vers l'arrière à cause de son visage tendu vers la neige qui continue à tomber.

C'est plié en deux, presque en rampant, que je quitte Sili, ma belle Cerise devenue forte, mon grand amour. Qui sait?

Deuxième partie ~ La mer retrouvée

Tu te tais

Je suis une ogresse.

Tu me l'aurais demandé que je t'aurais répondu sans hésiter. Mais tu ne m'as rien demandé du tout, pas même mon nom. Tu as échoué sur mon île et dans ma vie silencieuse avec ton propre fardeau de silence, tes mains vides et tes yeux baissés.

Je me tenais très droite, j'ose espérer, et je t'observais, tu avançais courbé le long du sentier menant chez moi. Tes vêtements étaient secs, comme si ce n'était pas la mer mais bien la terre qui t'avait recraché à cet endroit. Cet endroit qui, depuis longtemps déjà, n'était que le mien.

Tu as eu l'air tellement effrayé de constater qu'il n'y avait plus aucune maison habitable sinon la mienne que je t'ai laissé entrer. Davantage d'assurance et tu dormais sur le porche. Désormais installé dans la petite chambre à côté de la cuisine, tu ne dis toujours pas un mot, surtout pas merci. Je ne dis rien non plus, pas question de plier devant toi.

Tu es très beau, évidemment, sinon j'aurais d'emblée décidé de te mépriser. Au lieu de quoi j'ai commencé par te détester.

Et par détester, j'entends espérer de toutes mes forces que tu ne me détestes pas.

Spectrale. C'est ainsi que m'est apparue ton île, ce premier matin où j'en ai foulé le sol. Personne cette fois ne m'avait réveillé, si ce n'est la neige qui entrait de plus en plus dans le col de mon chandail et fondait sur ma nuque. Je me suis redressé lentement, les membres engourdis par le froid, et j'ai contemplé les environs. Tout autour de moi, l'hiver.

L'hiver sur la plaine dont je n'apercevais pas la fin, l'hiver le long des falaises qui se précipitaient derrière moi, l'hiver sur la mer qui grondait grise et glacée. La mer... Elle se déployait à perte de vue devant mes yeux fermés, fermés parce que trop tristes de l'avoir retrouvée et de n'avoir plus personne à qui la ramener. Il y avait eu cette fille, pourtant, dont je n'osais plus prononcer le nom. Dans un autre lieu, un autre temps. Une autre vie, peut-être. Une vie jamais bercée par le rythme des vagues, malgré des jours et des jours de bonne volonté et pas grand-chose d'autre. Une vie laissée derrière, la jeunesse, admettons, grâce à des pas, des pas, et des pas.

Et puis il y a eu toi. Silhouette blanche sur fond blanc avec, pour seules touches de couleur, les bouts rougis de tes doigts, tu te dressais comme posée sur la ligne d'horizon. Le seul sentier courait dans ta direction, c'est du moins ce qu'il faut croire, tu ne penses pas? Moi, j'ai cru que le seul sentier courait dans ta direction et même si c'est tout doucement que j'ai marché, mes pensées déjà déboulaient vers toi.

Tu te doutais sûrement que j'arrivais de loin et n'apportais rien de bon. Tu étais là. Depuis quand, je l'ignore et je ne te l'ai pas demandé, tu aurais répondu depuis longtemps et ça n'aurait rien voulu dire. Tu ne m'as pas demandé d'où je venais, je t'aurais répondu Sili et ça n'aurait rien voulu dire.

J'ai dû t'aimer dès le début. Et par aimer, je veux dire souhaiter de toutes mes forces que tu ne me parles jamais.

Ta maison se dressait à l'écart de ce qui restait du village. Le vent et la neige en avaient peu à peu rongé la peinture, et le bois devenu grisâtre se confondait parfois avec les bancs de neige qui s'y appuyaient.

Dès mon arrivée chez toi, je suis sorti marcher, mal à l'aise d'avoir dû m'installer dans ta demeure alors que je voulais tant t'éviter. Les maisons des alentours étaient toutes à moitié ou complètement effondrées, leurs toits éventrés laissant entrer des rafales qui achevaient de les abattre. Les fils des cordes à linge décrochées pendaient le long des rues, quelques lambeaux y étaient toujours suspendus et flottaient au vent. Cette vision était pour le moins sinistre, d'autant plus que d'immenses oiseaux blancs survolaient les ruines, le battement de leurs ailes froissant délicatement le silence.

Un étrange sentiment de paix s'est pourtant emparé de moi alors que je déambulais au cœur de ce village fantôme. Il n'y avait personne ici à qui plaire, à qui mentir. Il n'y avait aucun espoir. Il n'y avait que toi, à qui je ne parlerai jamais.

Jamais, je te le dis.

Tu ne sais pas que, s'il n'y a personne sur cette île, c'est que je les ai tous mangés.

Ça n'a pas été facile, pourtant. Une fois ma décision prise, j'ai d'abord dû apprendre à mordre la chair. Je n'étais pas née ogresse, je le suis devenue. Je le devenais.

Apprendre à dévorer pour être capable une fois le moment venu de les engouffrer tous, savoir aiguïser ma faim pour que la vue d'une cuisse blanche me mette l'eau à la bouche, savoir oublier que cette cuisse était celle d'un ami, savoir oublier que je l'aimais. Cultiver le courage et la force de commettre un geste que je savais inévitable. Que je ne voulais surtout pas éviter.

C'est tous ensemble que je les ai dévorés. En même temps, dans la même pièce. Je les ai réunis dans la salle à manger, les ai attachés, les ai embrassés. J'ai enfoncé dans leur chair blanche mes dents blanches, j'ai déchiré leurs viscères rouges de mes ongles rouges. J'ai pleuré. Des larmes douces, incolores.

Je n'ai toutefois pas pu me résigner à les terminer. Des membres disparates gisaient sur le plancher, leur chair et leur sang emmêlées, mais impossible de m'y méprendre. Ce grain de la peau, ce duvet blond, ces taches de rousseur, tout me révélait leur appartenance. Incapable d'engloutir quoi que ce soit d'autre, tout comme de me débarrasser des restes, j'ai décidé de garder le mollet de celui-ci, le pied de celle-là, la main de cet autre. De bien les envelopper et de les mettre au congélateur, jusqu'à ma prochaine faim. Qui n'est pas survenue. Pas encore.

Depuis, toujours pas. Je fais parfois quelques pas en direction du congélateur puis recule précipitamment, le cœur au bord des lèvres. L'idée de mordre à nouveau la chair m'épouvante, celle de les engloutir à tout jamais et qu'il ne reste plus aucune trace d'Eux, encore plus. Je n'étais peut-être que l'ogresse d'une seule journée.

Je prie parfois pour que tu n'aies jamais l'idée d'ouvrir le congélateur. Parfois pour que tu l'ouvres.

Tu approuves, respectes ou te soumetts à mon silence, je ne saurais dire. Reste que tu ne me parles pas et je commence à croire que je pourrai rester ici, le temps que l'été revienne. Oublier chacun de mes souvenirs, sans faire de tri.

Convaincu, le septième jour, qu'il n'y aura ici aucune erreur à refaire, je m'empare d'un grand sac de poubelle, marche résolument jusqu'aux falaises, le regard tourné vers la mer, vers l'hiver, deux rêves grandioses qu'il me fait un peu de chagrin d'oublier. Ce ne sont que des rêves, pourtant, la mer et l'hiver vont demeurer. Je m'installe à genoux, le sac déployé devant moi.

Les doigts successivement enfoncés dans les oreilles, les yeux, le nez et la gorge, je pleure, rends et recrache tous les souvenirs que je porte en moi, les meilleurs comme les pires, les vomis sans même les regarder. Le sac se remplit lentement, pèse de plus en plus lourd sur mon bras.

Au moment où je commence à me sentir agréablement vide, la tête vacillante, j'ouvre un œil et aperçois qui glisse de mes lèvres encore entrouvertes le souvenir des mains de papa, chaudes, de celles de maman, douces. Je tends spontanément la main et les rattrape avant qu'ils n'aillent s'échouer sur la masse fumante de mes autres souvenirs décimés, puis je change d'idée. Il y a assez longtemps déjà que ces souvenirs-là me tiennent en joue.

Comme hypnotisé, j'écarte les doigts jusqu'à ce que les deux souvenirs coulent et dégouttent dans le sac, que je referme précipitamment. Je me relève. D'un grand geste du bras, je le fais tournoyer et le lance dans la mer.

Il flotte à la dérive, je le contemple longtemps, mais finalement me détourne, regagne lentement la maison. Je te devine qui m'observe au loin et songe distraitement à cette première fois où je t'ai vue, silhouette blanche sur fond blanc avec, pour seules touches de couleur, les bouts rougis de tes doigts, sans me rendre compte que, malgré le grand carnage de mémoire auquel je viens de me livrer, je t'ai épargnée.

Déjà sept jours de souvenirs de toi.

Tu sors chaque matin et ne reviens qu'en après-midi, les joues rougies par le froid. Je te suis, parfois.

Drapé dans une fourrure que tu as prise sur le plancher de ta chambre, sans me le demander, tu ressembles à un chasseur du Nord, mais tu ne chasses pas. Tu te contentes d'explorer mon île et de puiser dans mes réserves de nourriture au sous-sol, de briser de tes pas la perfection de la plaine blanche et de ta présence la perfection de ma solitude.

De ma solitude que j'avais voulue aussi blanche et dure et belle et froide que celle de la plaine, que j'avais voulue à son image mais qui parfois s'effondrait comme s'effondre un pan de glace affaibli par le dégel. Comme s'effondre une plaine enneigée, parfaite, sur laquelle on commet l'erreur de s'avancer. Une soirée de meurtres orchestrée pour atteindre cette perfection, ma solitude.

Ma solitude somme toute bien imparfaite, même avant toi, mais tu n'en sais rien. Ainsi, je peux te blâmer.

Tu t'es rendu au bord des falaises et y es resté longtemps agenouillé, dos à moi, le corps agité de secousses comme si tes mains creusaient la terre dure et depuis longtemps pétrifiée pour y récupérer des objets enfouis. Devant toi, un sac que tu remplissais de pierres multicolores dont j'apercevais l'éclat. J'ai cru que c'étaient tes trésors que tu avais enterrés à cet endroit le jour de ton arrivée et que tu récupérais maintenant.

Pourtant, après avoir placé dans le sac deux pierres qui étincelaient dans la lumière hivernale, tu t'es levé, tu as tout balancé à la mer. Je n'ai pas pu

retenir mon cri de surprise, mais mon envie de courir, de plonger, de tout récupérer, si.

Lorsque tu es revenu, j'ai craint un instant que tu ne sois devenu qu'une coquille vide tant ton regard semblait perdu dans le vague et tes gestes, automatiques. Puis tu as levé les yeux sur moi.

J'avais soudain toute la place dans ton regard, je m'y suis installée.

Tu as de longs bras blancs et délicats recouverts de petites cicatrices en demilunes. C'est comme si tu étais tombée à l'eau, mais en avais été repêchée à temps alors que ta peau commençait déjà à fabriquer de jolies écailles. C'est comme si tu avais tant souhaité voler, mais t'étais résignée alors que tes pores s'écartaient déjà pour laisser pousser de jolies plumes.

C'est comme si tu avais passé plusieurs mois à te mordre jusqu'au sang.

Depuis ma longue méditation au bord des falaises, je t'observe d'un œil neuf. Ou peut-être que je t'observe, tout simplement, alors que je ne faisais auparavant que t'effleurer du regard, de peur de rencontrer tes yeux et d'y trouver deux petits lacs noirs dans lesquels me laisser couler. De repenser à toutes ces nuits passées sur le toit à rêver, à écouter le bruissement des feuilles et à m'imaginer que c'était le remous des vagues sur la grève, cette étendue d'eau infinie que j'aurais voulue réelle et qui ne l'était jamais, malgré l'odeur de sel qui m'étourdissait...

Mais tes yeux à toi sont bleus. Bleus comme la mer lorsque le soleil crève la masse blanche des nuages, comme la neige dans la lumière de fin d'après-midi, comme l'hiver qui n'en finit pas de finir, tant et si bien que j'ai oublié quand il a commencé.

À cette pensée, je me tourne vers toi pour te le demander, une étrange retenue m'incite cependant à ne pas le faire. Je ne dois en aucun cas briser le silence, je ne me rappelle plus pourquoi. Il faut simplement me taire, ne vivre que dans cette succession de moments silencieux qui nous protègent de tout.

De nous. Tes yeux sont si bleus... Bleus comme l'hiver, la plus belle saison d'entre toutes. La seule.

J'avais commencé par croquer mon propre bras pour en éprouver à la fois la douleur et le goût. La souffrance était cruelle, j'avais su que j'allais devoir être à même de manger vite si je voulais tout terminer. Malgré de nombreuses séances de pratique qui avaient marqué mon corps de cicatrices, je n'ai pas été capable de les manger en entier. Eux.

Je les avais guidés par la main, les avais fait asseoir autour de la table comme pour un souper ainsi que nous en faisons souvent, je leur avais servi du vin. Alors qu'Eux parlaient, j'attachais leurs chevilles aux pattes des chaises, ils riaient, je pleurais en silence et cherchais la force de commencer. Je l'ai trouvée, ils ne riaient plus. Leurs cris déchiraient mes tripes, mes dents s'occupaient des leurs.

Je les ai mangés rapidement, douloureusement, en les regardant dans les yeux autant que possible. Je ne crois pas qu'ils aient compris, sauf un. Peut-être Lui avait-il su dès le début que j'étais une ogresse, avant même que j'entreprenne de le devenir.

Je suis devenue immense. L'accumulation de chair dans ma chair m'a faite multiple, plurielle, exponentielle. Je n'arrivais plus à enfiler mes vêtements, les coutures craquaient et les boutons sautaient sous mon nouveau corps et ses débordements. C'est toute nue que je partais donc me promener dans ce qui restait du village. Ma graisse devait me protéger, je ne ressentais pas la morsure du froid. Seulement celle de leur absence, du vide de leurs quelques maisons qui, comme la mienne, avaient courageusement été entretenues afin de résister à l'hiver qui sévissait depuis... Depuis toujours, peut-être.

Certains avaient laissé leurs lumières allumées avant de venir chez moi, la vue de ces petites lueurs était pire que tout. C'était comme s'il y avait encore quelqu'un avec moi sur cette île, comme si je n'avais pas décidé d'être abandonnée de tous. J'étais entrée dans chacune de ces maisons survivantes

pour éteindre et fracasser portes et fenêtres afin que l'hiver engloutisse chacune d'elles au plus vite, j'étais seule ici.

Je me suis armé d'une pelle et j'ai entrepris de déblayer un chemin qui nous permettrait de nous déplacer plus facilement sur l'île, de serpenter entre les maisons et d'aller y chercher les choses qui viendraient à manquer, ne serait-ce que leur bois pour chauffer. J'aime beaucoup me promener entre les maisons, coller mon visage aux fenêtres et imaginer la vie de ceux qui y ont vécu, tu te contentes de marcher jusqu'à la mer et de longer les falaises.

Je me demande souvent ce qui a bien pu arriver pour te laisser ainsi dans la solitude la plus totale, avec pour seule compagnie ces immenses oiseaux blancs. Lorsque le soleil se couche et que le ciel vire au rose, ils prennent de doux reflets mauves et me plongent alors dans une épouvante que je n'arrive pas à m'expliquer, qui me donne envie de courir, courir... De courir jusqu'à la prochaine saison, dont j'ai oublié le nom.

Puis la lumière change et je les reconnais, magnifiques oiseaux tout blancs passant en silence au-dessus de moi. Je m'écroule alors dans l'invitante couche de neige, les bras en croix, et me laisse porter par toutes ces absences qui me bercent. Absence de sons, de couleurs, d'odeurs. Absence de toi et de moi, qui ne nous parlons pas, qui existons à peine.

Nous n'existons pas encore, il n'y a que toi et moi, chacun de notre côté. Le silence entre nous est plus lourd maintenant que le besoin de nous parler se fait plus pressant. Tes absences me pèsent de plus en plus. Je songe à ceux dont l'absence est devenue familière. Je songe à cette solitude que j'ai voulue totale jusqu'à mettre les dents dans chacune de leurs existences. Je songe à la déception de découvrir que ce ne sont pas tous les rêves qui gagnent à être réalisés.

Comprendrais-tu, si je t'expliquais? Je t'expliquerai bien, un jour. Celui où tu auras besoin de comprendre mon isolement, de comprendre ce village

déserté, dévasté. Le jour où tu te décideras finalement à me parler. Parce que moi, je ne le ferai pas la première, je me le répète chaque jour pour ne pas abdiquer.

Tu te tournes parfois vers moi comme pour dire quelque chose, mais tu te tais. Je sens pourtant tes pensées qui s'approchent des miennes, mes pensées qui grelottent, coincées entre l'hiver et le congélateur. J'essaie tant bien que mal de les chauffer, de les frotter vigoureusement de chacun de mes souvenirs ensoleillés, des souvenirs dont je ne me rappelle même plus, des souvenirs que j'invente probablement en fixant l'âtre où le feu rougeoie de toute ma bonne volonté.

Une fine pellicule de glace demeure toutefois couchée sur mes pensées. Ce sont Eux, dans le congélateur, et lui. L'hiver. Tu devras t'y débayer une petite place, si tu veux. Si tu oses.

Je n'arrive pas à décider si je suis heureuse que tu aies échoué ici, brisé ma solitude, réduit mon carnage à l'échec. Te regarder me donne des envies depuis longtemps refroidies de chocolat et de batailles d'oreiller, je te contemple et me dis que toi peut-être tu en vaudras la peine. Avant, pendant et après.

Je m'ennuie du danger des paroles, du danger de leurs tentations, de leurs confessions, de leurs promesses. Je te devine qui hésites, j'ai envie parfois de tendre la main vers toi. De courir le danger de te parler la première, de vivre par la suite avec un doute: m'aurais-tu adressé la parole si je ne l'avais pas fait? Je me tais.

À t'observer ainsi chaque jour qui marches à mes côtés, l'envie d'abdiquer se fait de plus en plus forte, abdiquer devant tes yeux bleus et mon envie de te parler, renoncer à cet interdit de mots qui plane entre nous sans que je sois capable de me rappeler pourquoi. Je n'attends plus que d'avoir quelque chose d'important à te dire, je crois, quelque chose qui surpasserait le silence, en prouverait l'inutilité.

Mes pensées pourtant ne vont jamais bien loin du côté des choses importantes, s'attardent du côté de l'hiver, de l'île, du village qui persistent à s'y dresser, mais n'arrivent pas à formuler autre chose que quelques phrases qui commencent par qu'est-ce qui et se terminent par une multitude de points d'interrogation. Je préfère satisfaire ma curiosité en explorant les environs, poussant l'audace jusqu'à fouiller les vestiges des maisons. Toujours sans toi. Tu désapprouverais, je le sais.

C'est du bout des pieds que j'entre finalement dans une maison, l'une de celles qui sont dans un état de délabrement avancé. Chaque fois que je suis passé devant elle, j'ai ressenti un drôle de fourmillement dans l'estomac, comme s'il y avait quelque chose ici pour moi.

La porte que je pousse prudemment grince sur ses gonds, je pénètre dans la ruine où s'amoncelle la neige. Un bout de tissu comme des mailles émerge d'un renflement blanc, mon cœur palpite étrangement. Devant moi se dresse un escalier, je pose mon pied sur la première marche et lève les yeux, l'escalier monte jusqu'à aboutir sur une petite lucarne juste assez grande pour qu'on s'y glisse, et on s'y glissait...

Effrayé, je recule et sors en courant de cet endroit terrifiant, regagne le havre de ta maison à toi en me disant que les mots peuvent toujours attendre, que le silence entre nous est sans danger.

Une fois tous morts, l'urgence avait disparu et, avec elle, l'appétit. Rien à faire, la chair ne passait plus, même tartinée généreusement d'un glaçage qui ne me trompait pas. Affalée dans une mare de sang, les fesses meurtries par des petits éclats d'os, je contemplais leurs corps et le mien. Devant mon incapacité à continuer de manger, je n'avais su que faire sinon du ménage. J'avais rassemblé les membres réchappés et les avais empilés, jeté de grands draps sur les flaques, passé la vadrouille.

Lorsqu'il n'était plus resté que des bouts d'Eux sur la table, je n'avais eu d'autre choix que de les emballer dans du plastique, les ranger dans le congélateur, j'avais pour Eux un respect trop profond pour même envisager

la poubelle. J'allais devoir patienter jusqu'à ce que l'appétit revienne pour achever ma besogne.

Tout avait échoué parce que je n'avais pas été capable de les terminer, si je l'avais su peut-être aurais-je trouvé la force de continuer.

Leur chair avait gonflé la mienne, leurs peaux avaient distendu ma peau. Puis je m'étais mise à digérer. Rapidement d'abord, lentement ensuite, rapidement à nouveau. D'ogresse gargantuesque j'étais redevenue fille brindille, il ne restait plus de traces d'Eux sur moi que les quelques replis mous de mon corps bouleversé, que les traces de morsures sur mes bras décharnés.

Incapable de me remettre à manger, j'avais continué le processus de digestion qui ne s'attaquait plus qu'à moi-même, jusqu'à me rendre compte que je n'étais toujours pas seule. Pas aussi absolument seule que je l'avais voulu. Leur présence était toujours tangible, leurs pensées dans mes pensées et je ne savais plus où me mettre.

J'étais devenue une ogresse sans faim, maigre et triste. Immensément seule. Mais pas encore assez, pourtant, puisqu'il y avait le congélateur et Eux dedans.

Le froid me saisit parfois avec tant de cruauté, la nuit, que je m'imagine en tremblant la porte du congélateur qui s'ouvre...

Le froid me saisit parfois avec tant de cruauté, la nuit, que je m'imagine en grelottant une porte qui s'ouvre et un vent glacé qui me souffle au visage. Pourtant délicate et translucide, tu ne sembles pas souffrir du froid, à force de t'observer j'en conclus que le secret réside dans les chauds vêtements de fourrure que tu portes. Impossible de lacérer la magnifique peau d'ours que je t'ai empruntée et que je traîne impunément sur mon dos depuis mon arrivée, il me faudra apprendre à chasser puis chasser, apprendre à coudre des peaux puis coudre des peaux.

Galvanisé par mon nouveau projet, je ne pense plus au temps qu'il me faudra passer auprès de toi, je ne pense plus à une prochaine saison qui ne surviendra de toute façon jamais, je ne pense plus à toi, je ne pense plus à rien. Je fais.

Je me vois émerger comme d'une profonde torpeur, d'une langueur incompatible avec cette île balayée par les vents et les rafales de neige, étincelante de nuit comme de jour, brutale peut-être. Je te vois du coin de l'œil qui m'observe à la tâche, qui ne fais rien pour m'aider ni me nuire. D'abord lorsque j'entreprends de fouiller ta cave, qui abonde en pièges et collets de toutes sortes, ensuite lorsque je m'exerce à les utiliser avec l'une de tes vieilles bottes, finalement lorsque je pars les installer à divers endroits de l'île, la tête tournée pour m'assurer que tu prends bien note de leurs emplacements afin de ne pas t'y blesser.

Tu me suis de loin lorsque je les installe, lorsque je les inspecte. Les premiers jours, mes pièges sont tous vides et les appâts, volés. Je m'acharne et recommence, m'acharne et recommence, m'acharne et recommence. La vue de tes propres fourrures commence à me peser, tu ne dis rien.

Un matin, un renard. Splendide bête blanche au pelage parfait. Dans un élan de joie incontrôlable, de fierté absolue, je renverse la tête vers l'arrière et pousse un grand cri de victoire! Un grand cri de victoire qui se répercute dans le silence, un grand cri presque indécent dans le silence, un cri que tu entends, perchée non loin de moi, le sourire aux lèvres.

Un grand cri de victoire se répercute dans le silence, un grand cri presque indécent dans le silence, un cri que j'entends, perchée non loin de toi, le sourire aux lèvres. La parole approche. Te voilà en train de t'installer confortablement dans mon île et dans ma maison, dans mes yeux, ne reste plus que moi dans quoi t'installer. Tu n'auras pas toute la place, mais une place suffisante. Eux occupent le reste.

Quand tu es arrivé, j'ai su qu'il n'y avait ici aucune solitude pour moi, j'ai recommencé à grignoter des céréales, des biscuits, des soupes en boîte. De la viande, jamais.

Peut-être, finalement, que je ne voulais pas être si seule.

Peut-être, finalement, que je ne voulais pas être si seul, que ton sourire après mon cri était le signe que j'attendais, la levée de l'interdit.

La dépouille du renard à la main, je plonge mon regard dans tes yeux bleus, y guette le signe d'une attente, d'une approbation, y cherche des paroles, les bonnes, et puis tant pis! Rien ne saurait être pire que ce silence, que ces semaines passées à vivre l'un à côté de l'autre sans jamais être ensemble. Car ce silence partagé est plus lourd à porter que toutes les solitudes ancestrales, et je ne peux plus le subir, ne peux plus l'infliger, j'entrouvre les lèvres pour dire n'importe quoi, pour dire les mots de ma première pensée, de ma dernière pensée.

- Je t'aime.

Des mots qui ne veulent rien dire, peut-être. Je t'aime, réponds-tu. Qui ne veulent rien dire. Je t'enlace doucement et t'embrasse, le renard mort pend le long de ton dos.

Nous avons tué le silence et pouvons commencer à vivre. Ensemble.

Tu me regardes regarder

Tu me dis que l'île se nomme Nayali et que ça ne veut rien dire. Moi, je crois que ça signifie *la mer retrouvée*, mais peut-être ne l'est-ce que pour moi.

Tu portes un long manteau de fourrure blanche sur lequel tes cheveux blonds luisent comme du pelage d'été, tu ressembles à une belle louve arctique lorsque tu marches dans la plaine. À force d'essayer de nous aimer sans trop nous parler, nous optons souvent pour de longues promenades dans l'air froid qui invitent à garder son nez dans le foulard et ses pensées pour soi.

Le soir, lorsque nous nous installons près du foyer et ne nous racontons pas d'histoires, tu enlèves ton lourd manteau, tes centaines de petites cicatrices scintillent alors à la lueur du feu, blanches sur ta peau blanche. Mes doigts n'en peuvent bientôt plus, quittent les tiens pour grimper le long de ton avant-bras jusqu'à l'épaule, pour glisser sur chacune de ces demi-lunes aussi régulières que des briques sur les murs d'une maison, tu frissonnes. Mes doigts t'interrogent, bientôt mes mots font de même, je te demande ce que c'est, le regrette aussitôt.

Heureusement, tu secoues la tête, ne réponds pas. J'ai eu peur, un instant, d'avoir finalement posé la question qu'il ne fallait pas, d'ouvrir ainsi la voie à toutes les autres. Et il y en a tant.

Après tous ces jours à vivre en silence, c'est délicatement que nous reprenons le chemin des mots. Chacun d'eux est choisi avec précaution, pour ne pas nous effaroucher. Nous ne nous demandons pas nos noms, de toute façon il n'y a personne d'autre que nous ici, je te dis tu et ce n'est que toi. Nous ne nous demandons pas notre histoire, ici le temps se mesure en heures, hier est déjà presque oublié et demain, trop loin.

Ton mot favori: regarde. Regarde, me dis-tu lorsque le soleil étincelle tellement fort sur la plaine gelée que cela blesse les yeux. Regarde, lorsque la glace crée des figures irréelles en glissant le long des rochers. Regarde, la mer

qui tourbillonne et se fracasse sur les falaises. Regarde, les oiseaux blancs qu'on distingue à peine dans la neige qui commence à tomber. Regarder ensemble, c'est peut-être la meilleure façon de s'aimer. Moi pourtant le plus souvent, je te regarde regarder.

Tu regardes avec tes yeux magnifiques, bleus, et je me dis que c'est peut-être la vérité, après tout. Que je t'aime.

Tu penses avoir trouvé quelque chose que tu cherchais. J'en doute. Maintenant que nous nous parlons, je sais que je devrai te l'annoncer. Qu'il n'y a que moi ici, et l'hiver. Que nous avons mangé tout le reste, lui et moi. Te rassurer toutefois en t'affirmant que je n'ai nulle intention de faire de même avec toi.

Taire qu'il n'en est peut-être pas de même pour l'hiver.

Car maintenant que nous avons commencé à nous parler, je pense déjà autant à ce qu'il faut dire qu'à ce qu'il ne faut pas. Il ne faut pas te dire que le congélateur est plein d'Eux. Il ne faut pas te dire que je t'aime à nouveau avant que tu le redises toi-même. Il ne faut pas te dire que l'été ici ne revient jamais. Tant de choses à dissimuler qu'il vaut mieux, la plupart du temps, ne rien dire du tout, je comprends mieux ton silence d'avant et le regrette presque. Je choisis généralement des mots de gestes, courts et simples, qui ne me compromettent pas, me font vivre avec toi. Viens, quand nous partons marcher. Prends, quand je te tends la main. Mange, parce qu'il le faut bien.

Regarde, le plus souvent. En espérant que tu le fasses et voies la même chose que moi, que nos esprits se rencontrent dans un paysage plutôt que dans une phrase. Presque chaque fois pourtant, je sens tes yeux posés sur moi, j'en suis encore à penser que c'est charmant.

Tu continues à installer des pièges un peu partout sur l'île, tu m'expliques que tu veux te confectionner un manteau comme le mien. Je hoche la tête mais ne réponds rien. Pour être comme le mien, ton manteau devrait être taillé dans une seule grande peau, celle d'une jeune ourse polaire d'un blanc immaculé. Une jeune ourse polaire que j'avais appris à aimer.

J'avais appris à l'aimer parce qu'elle apparaissait au bout de la plaine chacun des matins qui ont suivi cette soirée-là... J'errais dans le froid, grosse et nue, le bout des doigts imprégnés de rouge, elle venait d'on ne sait où, échouée peut-être d'un morceau de banquise à la dérive. Elle fouillait la neige de son large museau, plongeait la patte dans l'eau glaciale de la mer, en ressortait parfois un poisson frétilant, je m'amusais du spectacle. Dès lors, chaque matin j'allais à la rencontre de l'ourse, je me postais au sommet d'une haute colline, je l'observais.

Au fil des jours, je maigrissais pourtant à vue d'œil et bien vite mes bras autour de mon corps n'ont plus suffi à me garder au chaud. C'est probablement à l'époque où je commençais à être capable d'enfiler à nouveau mes vieux vêtements que l'ourse a disparu. Elle n'était pourtant pas bien loin, elle avait simplement décidé d'aller chasser un peu plus au nord de l'île. Je l'ai pourtant cherchée pendant quelques heures, au pas de course et les joues trempées de larmes. Je l'ai trouvée, mâchonnant paisiblement la carcasse d'un phoque.

Je me suis exclamée ma Nourse! avec soulagement, et j'ai alors compris qu'elle devait disparaître. Je n'avais pas passé au travers d'Eux, mangé tout ça, pour finir avec une bête à qui j'avais déjà, à mon insu, donné un nom.

J'étais très amère lorsque je suis revenue armée d'une carabine et que j'ai tiré deux coups dans sa tête, bang bang. Je me suis approchée de la dépouille. Je n'avais pas plus d'appétit pour ma Nourse que pour les restants d'Eux, heureusement j'ai pu l'écorcher et partir avec sa peau, m'en faire un manteau blanc que je porte chaque jour au-dehors comme je les porte Eux, chaque instant, au-dedans.

Non, ton manteau ne sera pas comme le mien. Il sera beaucoup moins lourd.

Mon manteau à moi sera composé de plusieurs animaux, sera bigarré. Mais il sera chaud, comme le tien.

J'aime lorsque tu me tends tes mains pour que je souffle dessus, pour que je les frotte entre les miennes. Je me trouve heureux lors de ces journées de

plaisirs simples, marcher dans l'hiver, s'étendre dans la neige, écouter le silence, rentrer au chaud. Si cela voulait dire quelque chose dans un lieu comme celui-ci je t'épouserais. La rareté des mots ne fait que renforcer mon bonheur, enfin se toucher peut être suffisant. Je devine parfois quelque part dans ma chair, souvent par une chaleur qui se répand sur mes cuisses, comme le souvenir d'une époque où ça ne l'était pas.

Il y a des moments pourtant où je sens cette perfection trembler sur son socle. Quand une pensée bien verte traverse mon esprit uniformément blanc, une pensée où le soleil doré filtre à travers le feuillage et crée des ombres douces. Quand tu entrouvres les lèvres et que dans tes yeux se précipite un flot de paroles, quand tu ne dis rien. Quand nous passons par le village.

Nous ne le traversons pas souvent, tu n'aimes pas ça, moi non plus, mais parfois c'est plus fort que nous et nous y allons. Je t'observe approcher à pas de loup de certaines maisons, tu jettes un œil par la fenêtre comme s'il s'y trouvait encore quelqu'un pour surprendre ton regard, parfois tu t'avances jusqu'à toucher le bois des volets et recules alors comme si tu t'étais brûlée. Je me demande si tu as connu les gens qui habitaient ici, à toi je ne demande rien.

Les maisons vers lesquelles je m'avance sont toujours choisies au hasard, à l'exception de cette maison terrifiante dont je ne m'approcherai plus jamais. J'aurais envie de les explorer, d'en fouiller les vestiges pour percer le secret de toutes ces absences, de toute cette solitude. Découvrir qui vivait ici, à part toi.

Avant de faire une découverte, je pense toujours à tes cicatrices, à ces choses que j'aimerais savoir l'espace d'un instant, mais qu'il vaut mieux ignorer pour toute la vie. Et je recule, moi aussi, comme si je m'étais brûlé.

Nous ne faisons que marcher, je savoure chacun de nos pas comme autant de moments partagés. Ne rien dire ensemble, faire de la parole quelque chose que l'on choisit. Pointer du doigt les aurores boréales qui ondulent dans le ciel, en être tellement plus émerveillés que lorsqu'on les a vues seul. Se toucher.

J'avais presque oublié l'euphorie de sentir un corps contre le mien au milieu de la nuit noire, la douceur d'avancer main dans la main en réglant nos foulées. Ton image se superpose parfois à celle de l'un d'Eux. Lui. Ta main devient la sienne, une main apprivoisée, une main complice, une main mangée. Avec Lui, une simple pression indiquait la direction à prendre, un glissement de pouce à l'intérieur de la paume, une invite.

Ta main à toi ne connaît pas encore les signaux de la mienne, plus tu es là et plus Eux le sont aussi. Lui surtout. Ta présence renforce la leur, je m'en fous. Vous cohabitez en moi, tu l'ignores encore et pour longtemps j'espère, peut-être ne le supporterais-tu pas. Rares sont ceux qui aiment partager, moi la première. Notre silence est sûrement la façon la plus honnête de nous convaincre qu'avant nous il n'y a rien eu qui vaille la peine d'en parler.

Alors que c'est le contraire. Des choses sans importance, je pourrais te parler sans problème, des personnes sans importance. Dans ton passé se cachent assurément autant de trésors perdus que dans le mien, nous n'en parlons pas de peur de nous perdre à notre tour. Je n'ai plus envie d'être seule.

Avec toi, je découvre la nécessité de tuer pour survivre. Tu chasses méthodiquement, il y a pourtant des larmes dans tes yeux devant chaque animal que tu abats. Tu tires mieux et plus souvent que moi, tu dis toujours en essuyant tes larmes que survivre est aussi difficile que mourir. Tu m'envoies ramasser le gibier mort, je le dépèce, le prépare, le mange. Seul.

Tu regardes souvent la viande cuite dans mon assiette, je jurerais parfois que le va-et-vient de ma fourchette te dégoûte. Je me nourris presque exclusivement de la viande que nous chassons, tu n'en manges jamais. Des centaines de boîtes de céréales, de biscuits, de soupe, s'empilent dans le sous-sol, réchappées d'une époque où il était encore possible d'en trouver, tu ne manges que ça, avec du lait en poudre.

Les légumes me manquent, le yogourt, les fruits. Il m'arrive de sombrer dans de douces rêveries où j'imagine mes dents enfoncées dans la chair blanche d'une pomme, le jus d'une orange giclant dans ma bouche, la texture sensuelle d'une cerise que je roule sur ma langue avant de la croquer...

Ces rêveries de fruits me rendent toutefois toujours un peu coupable, comme si je te trahissais et qu'ici, avec toi, il ne me fallait penser qu'à la viande qu'on déchire à coups de dents.

À cause de toi, je redécouvre la chasse, l'obligation de tuer pour survivre. Tu chasses avec précipitation, avec enjouement, je dois t'aider pour que tu aies assez à manger, pour que tu restes.

Tu me fais penser à Lui. Je lui disais tu es mon âme sœur, à toi je ne dis rien de semblable. Peu importe que tu ne sois pas mon âme sœur, les esprits qui se rencontrent s'entrechoquent, je n'ai plus envie que de douceur. Un torse large contre lequel me blottir. Aucun de vous n'est mieux ni moins bien que l'autre, ou peut-être est-ce Lui, le pire, simplement parce qu'il est fini parti passé digéré.

Tu es l'instant présent, celui à chérir par-dessus tout, par-dessus tous. Même si en tenant ta main je pense à la sienne, même si dans nos moments à deux il y a des souvenirs de Lui. Et d'Eux. Tu es en sécurité, car je suis plus forte que mon passé, plus forte que les regrets que je pourrais avoir.

Maintenant que tu es là, je réapprivoise leur présence, sans Eux je n'aurais pas su à quel point j'avais besoin de toi, envie. Je pense à Lui, mon âme sœur que j'ai anéantie en pensant que cela ferait de moi un roc, mais je suis toujours aussi friable et j'en ris. J'ai voulu être forte toute seule, à deux la faiblesse n'est pas sans charme.

Les oiseaux blancs planent au-dessus de moi comme une menace, ils planent dans l'air blanc jusqu'à disparaître, blancs sur blanc, réapparaissent dans un battement d'aile nonchalant. Horde de fantômes. Les jours de soleil, l'immense volée tranche magnifiquement sur le bleu cru du ciel et on ne peut que lever les yeux. Ces jours-là, ce ne sont que des oiseaux et ils ne m'effraient pas, ces jours-là je suis heureux et ne pense qu'à toi.

Dans tes yeux bleus parfois je lis des pensées indéchiffrables, je vois ton regard se tourner vers l'intérieur, vers des souvenirs que je ne partage pas, je suis à genoux derrière toi qui avances dans ta mémoire, le pas léger. J'ai peur. Lorsque mon regard à moi se tourne vers l'intérieur, il n'y a que toi, derrière et devant, il n'y a que toi. Avancer dans ma mémoire, ce n'est que marcher vers toi. Je croyais que c'était aussi ce que tu voulais, que sur le bleu toujours ne s'envolaient que des pensées blanches et claires, de grands oiseaux blancs.

Bientôt les oiseaux m'effraient aussi par beau temps.

Je ne cherchais rien de précis, il me semble, lorsque j'ai trouvé une carabine parmi tes affaires au sous-sol. Je n'avais aucun but précis, il me semble, lorsque je l'ai prise avec moi et suis parti marcher en direction du village, là où nichaient les oiseaux. C'était un jour blanc, j'ai dû attendre longtemps allongé dans la neige avant d'en apercevoir un et de pouvoir le mettre en joue.

Ton cri a déchiré le silence avant ma balle, les oiseaux se sont tous envolés, dizaines de grands corps blancs qui obscurcissaient le ciel. Tu m'as dit ne les tue pas, ils sont là depuis toujours. Pendant que tu me racontais l'histoire des oiseaux, celle que tes parents t'avaient jadis racontée, je songeais à toute cette mémoire que tu avais, tout ce passé sans moi qu'il me faudrait accepter, que je détestais déjà.

Maman m'avait raconté qu'à une époque, l'île avait bien changé, des dizaines de familles avaient fui la rigueur de l'hiver pour un hypothétique été. Et alors que tant étaient partis et que la tristesse s'abattait sur ceux qui restaient, le ciel avait été parcouru d'un grand frisson, des vagues blanches ondulaient dans l'air froid, blanches sur fond blanc, et ils les avaient aperçus, les oiseaux. Immenses et blancs, ils étaient descendus sur eux comme une bénédiction et n'étaient plus jamais partis, plusieurs croyaient qu'ils protégeaient le village. Je le crois, moi, et ne te laisserai jamais tirer sur ce beau rêve de salut.

M'écoutes-tu? Dès que je te dis maman m'avait raconté, je vois ton regard aspiré dans le trou noir de ta pupille, un peu de peur et de colère en surface comme des larmes. À ce seul mot pourtant, maman, j'ai envie de te parler

d'elle, de ses gestes d'hirondelle, de ses mains qui voletaient dans mes cheveux pour les tresser, de cette façon qu'elle avait de dire non sans raison. Aujourd'hui c'est toi qui dis non, tu dis non sans rien dire et je me tais moi aussi, il ne faut pas briser le bonheur.

Si ce n'était de la tendresse... Tu me baignes d'un amour iridescent, tu es amoureux de l'image que tu te fais de moi, peut-être est-ce toujours ainsi que l'on est amoureux. Qui serais-je maintenant si je n'étais pas cette image? Je serais seule.

En quelques mots je nous ramène à la surface, viens, nous ramène les yeux dans l'instant présent, allons jouer dans la neige. Heureux à nouveau, ensemble, nous entreprenons de construire un château, nous courons dans la plaine pour trouver de solides morceaux glacés sur lesquels ériger notre forteresse. Un château-fort dans lequel nous abriter, dans lequel nous protéger de tout ce qui n'est pas nous. Nous y passons la journée et, lorsque nous regagnons la maison une fois la nuit tombée, les mitaines mouillées et la goutte au nez, je jurerais que c'est ça le bonheur, et que ça ne peut pas ne pas durer toujours.

En vérité, ce fort-là, je l'ai construit tant de fois, à tant d'époques différentes de ma vie, avec d'autres que toi.

Ton histoire sentimentale d'anges gardiens ne m'a pas ému, je ne tire pas parce que maintenant, ce serait comme abattre notre amour. Puis ce détail que tu m'as appris.

Tu m'as dit qu'ils ne pondent jamais d'œufs. Ces oiseaux-là sont ceux du commencement, ceux d'hier, d'aujourd'hui et de demain, immuables. C'est vrai que je n'ai jamais aperçu de jeune oiseau, plus petit que les autres. Des êtres qui traversent le temps sans bouger ne peuvent que me séduire, dès lors je suis bouleversé à chacune de leurs envolées. Je voudrais tant traverser ma vie avec la même grâce linéaire.

Le château-fort ne résiste pas au passage du temps, bien vite le jeu nous lasse et nous l'abandonnons aux rafales, lui préférant le confort douillet des

fourrures devant l'âtre. Ce n'est que quelques semaines plus tard que nos pas nous ramènent à cet endroit familier, le fort est enseveli sous la neige et nous ne le devinons qu'au monticule irrégulier qui s'élève. Sa disparition te laisse indifférente, tu dis nous en construirons un autre encore plus gros, encore plus beau. Je suis tellement fatigué. J'ai le pressentiment d'une vie passée à reconstruire ce qui est inévitablement détruit, d'une vie sans cesse ensevelie par la neige et qu'on doit déblayer, je suis tellement fatigué.

Je te ramène lentement à la maison, t'allonge doucement sur le tapis du salon, ta peau rougeoyante devant le feu. Je ne veux qu'être ici, des journées entières à nous caresser pendant que la neige recouvre la maison, à oublier qu'il y a déjà eu autre chose que toi, moi, le salon.

Nous faisons l'amour lentement, longtemps, je m'endors dans tes bras balafrés. Lorsque je me réveille, à l'aube, tu es déjà dehors, à courir dans les sentiers.

Ça arrive un matin, l'agacement. Le besoin de parler. La pureté des jours blancs qui se succèdent en vient à me donner des envies de transparence, des envies de me sentir aimée sous chacune de mes coutures. De m'ouvrir les tripes et de te les dévoiler, Eux, et de voir si tu restes.

Nous ne faisons que marcher, toujours pour aller nulle part. J'aurais tant de choses à te dire, de questions à poser, mais parler t'effarouche toujours autant. C'est peut-être comme ça que les débuts s'achèvent, quand on constate que se toucher n'est plus suffisant, quand marcher donne juste envie de courir, quand le silence donne juste envie de crier. Il ne se passe rien d'autre ici qu'un peu d'amour et beaucoup de fatigue.

Ta présence a fait resurgir la leur, je ne me contente plus de tes pas qui s'accordent aux miens, de tes yeux dans mes yeux, si pour une fois tu pouvais regarder où je regarde, peut-être avancerions-nous plus vite. Tu n'as envie que de t'allonger.

Je prends l'habitude de me lever avant toi, de courir jusqu'à la mer pour calmer mon envie de bouger. Je te propose de construire un nouveau fort,

plus grand et plus beau, tu hoches la tête avec incrédulité, tu me regardes comme une enfant, je veux être ton amour ton amante ton ogresse!

Il savait, Lui, que cette façon que j'avais de vivre n'était pas pour mourir, que je l'aimais alors même que je le dévorais. Ces jours-ci, sa maison m'attire comme un aimant, je voudrais pouvoir t'y emmener, t'enseigner le bonheur que c'était de nous aimer comme nous nous aimions. Mais tu t'en irais, je ne veux pas que tu t'en ailles, au contraire, je voudrais tant que tu existes davantage.

Je sens ton agacement, la fureur de bouger et de parler qui t'anime, je la vois qui éclate comme des millions de petites bulles à la surface de ta peau. Tu marches souvent un pas devant moi, je te regarde regarder le village, regarder cette maison, toujours la même, t'en approcher. Tu tends le bras vers la porte, effleures la poignée du bout des doigts comme une caresse. Tu repars en courant et en chantant à tue-tête, arraches quelques glaçons qui pendent au-dessus du chemin et alourdissent les cordes à linge, tu les fais tourner et les fracasses sur les façades pourrissantes, je ne te suis pas.

Sur ma peau à moi, c'est la jalousie qui commence à suinter, qu'est-ce que cette poignée pour mériter tes caresses? Une fois, alors que tu pars en courant, je décide de me lancer, de me venger. De tordre la poignée, de pousser la porte.

Ce n'est qu'une maison abandonnée, avec des chaises sur le sol, des flaques d'eau, un divan défoncé, quelques photos. Quelques photos, et toi dessus. Toi et Lui, les yeux dans les yeux du même bleu, la mer derrière. Je vous regarde longtemps, étudie le visage de ton bonheur avec Lui. Le nôtre n'est pas comme ça, peut-être n'y a-t-il qu'un bonheur véritable et que le tien est passé. Passé avec Lui.

Tu vois bien que quelque chose a changé, ne serait-ce que mon regard, ma peau et mes pensées qui bouillonnent. Tu as vécu ici avec Lui, peut-être avec d'autres, ma tête n'est pleine que de blanc et de toi, une angoisse intolérable me prend la gorge lorsque je pense à la tienne pleine de gens et de choses et de joies que je n'imagine même pas.

Combien de temps aura duré le bonheur? Les questions se bousculent, contentes de se voir enfin offrir l'occasion d'être posées. La première, toutefois, doit être la bonne, doit recevoir une réponse. Je ne peux pas te demander de me parler de Lui, je ne peux pas te demander de me parler de ton bonheur avec Lui, je ne peux pas te demander s'il est encore dans ta tête, Lui. Je n'ai plus envie d'être seul, c'est à ce prix.

Je te demande simplement pourquoi il n'y a personne sur cette île.

Je savais que ça allait arriver, que ta question allait arriver, je voulais qu'elle arrive, pourtant je suis apeurée lorsque tu la poses finalement.

Combien de temps aura duré le bonheur? Ta question ne pourra qu'ouvrir la valve des mots, je déverserai sur toi tous mes aveux, et avec eux toutes mes explications, et avec elles toutes mes pensées. J'ignore si tu le supporteras, j'ignore si je supporterai que tu le supportes ou ne le supportes pas.

Je pourrais choisir de me taire, hocher la tête comme j'ai hoché la tête la fois où tu as voulu savoir pour mes cicatrices. Mais j'ai envie de dire. Le silence a été ton affaire, depuis le début, j'y ai trouvé mon compte un temps, plus maintenant. Je dois te parler d'Eux, arrêter de faire semblant que je suis seule ici, j'ai toujours été pleine de leur présence. Et puis il y a ta volonté de savoir, qui a vaincu ta volonté de ne rien savoir, jamais.

Tu me demandes pourquoi il n'y a personne sur cette île.

Je suis une ogresse, je les ai tous mangés. Voilà ce que je te réponds.

Nous essayons le nous

Tu ne comprends pas pourquoi je les ai mangés. Je t'explique que c'est parce qu'ils n'étaient pas assez, peut-être était-ce moi qui voulais trop, je ne le supportais plus. Assise parmi eux que j'aimais et qui m'aimaient, je me sentais parfois aussi seule que lorsque, à quinze ans, dans ma chambre, j'étais seule.

Je m'étais demandé si tout le monde ressentait tôt ou tard cette douleur qui creusait ma poitrine, mes joues, mon ventre, mon sourire et, si oui, comment il fallait faire pour vivre. Moi, ce que j'avais trouvé de mieux, c'était de m'exiler dans une vie pleine de pureté, pleine de vide. Pleine d'hiver. De m'installer dans la solitude.

Je les ai mangés pour être seule par ma faute, pour affronter le vide et m'y habituer.

C'est tout doucement que je déverse sur toi mes souvenirs, des souvenirs comme de l'eau lourde qui se transforme en neige en tombant sur ta joue, je craignais une débâcle emportant tout sur son passage, tu restes là les pieds plantés dans le sol, les yeux plantés dans les miens.

Dans tes yeux, je lis l'horreur du massacre, mais aussi du soulagement.

Ainsi tu l'avais mangé, Lui, tu les avais mangés. Je m'attendais à bien des drames, des guerres et des famines, pas à une belle fille mince et blonde et bleue qui dévore ses amis, ses amours. Je ne m'attendais pas à toi, finalement, même après des semaines à tes côtés, des mois. Même après avoir dit je t'aime.

Reste que c'est moins pire que je pensais, tu avais décidé de le manger, Lui, de t'en débarrasser, moi j'étais bien en place, bien entier. Je n'ai pas craint une seconde que tu puisses décider de me manger moi aussi, j'ignore pourquoi. J'ai dû penser que j'étais plus important. Si tu avais eu la lucidité, la stupidité d'être honnête envers toi et moi, tu aurais probablement dit moins important.

Je barbote dans tes yeux bleus, hésite, qu'est-ce que cette histoire vient changer à la nôtre?

Tu attends ma décision, tu veux savoir si l'amour peut survivre à la vérité, si le nôtre peut continuer. Tu attends, tes yeux bleus comme les glaciers, l'hiver derrière toi, devant, partout. J'ai envie de rester ici avec toi, avec la neige qui étouffe les sons inutiles, avec le passé si tu insistes, le tien. Je hoche la tête, tu hoches la tienne, je prends ta main.

Tu avances à côté de ma nouvelle honnêteté avec anxiété. Nous sommes deux désormais à te comparer à Lui et il n'y a que moi pour savoir qu'il n'y a pas de gagnant, même si tu l'espères tant. Nous avons envie de continuer à nous aimer, tu as choisi de rester, pourtant tes yeux maintenant ne sont tournés ni vers le paysage ni vers les miens. Tu ne me regardes plus regarder, ton regard erre à la périphérie de nous et le cherche, Lui, monte la garde autour de moi mais jamais dedans.

Je me demande parfois pourquoi tu n'extirpes pas de ta mémoire un souvenir qui viendrait contrebalancer le mien, une belle d'hier qui te rappellerait que toi aussi, tu as un passé, une belle que l'on pourrait envoyer s'amuser avec Lui pendant que nous nous amuserions ici, maintenant.

Un matin, je décide d'ouvrir moi-même la brèche qui me fera probablement souffrir, te dis parle-moi de ton premier amour. Tes yeux se fixent dans les miens, je n'y vois que la neige qui tourbillonne, que mes propres yeux bleus, comme si ta vie ici avait oblitéré tout le reste. Comme je t'envie!

Je dois trouver une façon de te rassurer, de nous solidifier comme des briques auxquelles on doit ajouter le mortier. À grand renfort de moments partagés,

de pensées que l'on accorde comme les notes d'un arpège, de joie maintenant qui ne laisse aucune chance à celle d'antan, nous entreprenons de fusionner.

Nous essayons le nous.

Nous aimons tant marcher main dans la main, nous trouvons quelquefois longues les journées.

Il est moins pénible pour nous de traverser le village maintenant que davantage de vérité règne entre nous, nous ne nous approchons jamais des maisons toutefois, trop de passé ne saurait que saper nos perspectives d'avenir. Un meilleur équilibre régit la parole et le silence, nous ne sommes plus affamés de mots ni d'absence de mots.

Nous ne savons parfois pas trop quoi faire de nous, nous n'essayons que d'être heureux et passons la plupart des journées à contempler nos mains enlacées, à nous dire qu'avant nous il n'y avait que des mains vides.

Nous aimerions avoir une photo de nous accrochée au mur comme le font les couples, il n'y a personne ici pour se charger de la développer. C'est d'une telle importance pour nous que nous entreprenons de la créer nous-mêmes, notre photo, avec pinceaux, peinture et découpures.

Assis par terre devant le feu, nous observons chaque parcelle de nos corps, de nos visages, nos doigts cherchent le détail de la mâchoire, de la lèvre supérieure, du pli de la paupière, de la courbe de la hanche, de l'os saillant de la cheville. Une fois terminé, nous accrochons notre portrait au mur, c'est drôle de voir ce que nous pensons de nous.

Il y a toutefois comme un manque, nous le ressentons tous les deux, jamais en même temps ni ensemble, heureusement. Un épuisement de notre nous romantique et tranquille, trop tranquille. Il nous faut trouver quelque chose qui nous lie, qui occupe nos vies si l'amour venait à ne pas suffire.

Ce que nous trouvons, c'est un petit loup.

Un après-midi alors que nous marchons, quoi d'autre, nous distinguons un gémissement à peine audible, si bas que nous croyons d'abord entendre le vent glisser entre les dunes de neige. C'est lorsqu'il remue doucement que nous l'apercevons enfin, le louveteau blanc qui gît sur le sol gelé. Nous balayons la plaine du regard, aucune louve ne protège le petit, nous nous penchons et observons le bébé qui pleure, perdu dans l'hiver sans sa mère.

Nous décidons ensemble de l'appivoiser, il y a de la place en nous pour une troisième présence.

De retour à la maison, nous rassemblons quelques couvertures en tas, une douce fourrure, y plaçons le petit loup qui se calme peu à peu. Nous faisons cuire de la viande, dans un bol nous la réduisons en bouillie, en bouillon, nous y trempions les doigts et les lui présentons à lécher. Il les tète avidement, nous nous sourions bêtement.

Nous l'appelons Nous.

Les premiers jours, Nous reste couché dans les couvertures, nous le veillons comme des parents inquiets. Lorsqu'il dort, nous partons explorer la lande, espérant ne pas trouver sa mère, cherchant des empreintes de pattes autour du renforcement où nous avons trouvé le petit Nous. Et puis nous la trouvons, maman loup, tuée par l'un de nos pièges, ceux qu'on a laissés pour attraper du gibier, nous ne mangeons pourtant pas de loup. Nous creusons un trou dans la neige, jusque sous la glace, l'enterrons. Nous sommes tristes pour elle, mais contents pour Nous.

La présence de Nous transfigure notre quotidien, la marche prend de nouvelles tournures, des courses dans la plaine, de la neige dans le manteau, des fous rires. Il nous faut désormais nous occuper de Nous, nos doutes et nos malaises sont judicieusement éclipsés par le petit loup, on joue.

Chaque jour, nous allons jusqu'à la mer avec Nous, il gambade et hurle tout le long de la promenade, mais s'immobilise à nos côtés lorsque nous contemplons les vagues qui se fracassent, nous nous extasions de la symbiose qui règne déjà entre nous, de son pelage qui épaisit, de son habilité pour la chasse qui va en s'améliorant. Le soir, nous nous assoyons en indien devant le feu, des soirées passées à sourire en regardant les pattes de Nous s'agiter dans son sommeil. Nous nous rappelons en riant ses meilleures frasques de la journée, nous le soulevons délicatement et le déposons au pied du lit lorsque vient le moment d'aller nous coucher.

Nous nous demandons parfois quand le sommeil ne vient pas si nous avons nous aussi été les petits loups de quelqu'un, les petits Nous, nos regards se rencontrent parfois sur cette impression de leurre, sur nos mains qui ne se caressent presque plus que dans le pelage.

Chaque promenade vers la mer se termine maintenant par une traversée du village, qui exerce une fascination grandissante sur Nous, sa maison à Lui surtout. Nous nous en approchons chaque jour un peu plus, le loup renifle la porte mais n'y urine jamais. Nous ne comprenons pas pourquoi cette maison et pas une autre, nous craignons le pire. Et c'est le Pire qui arrive.

Le Pire, c'est Lui. Devant sa maison un soir, l'une de nous tombe à genoux. Dans un cri, nous apercevons son manteau qui se déchire, son ventre, une tête translucide qui en émerge, suivie d'un torse, de deux bras, de ses deux jambes à Lui. Un corps comme de la neige fondue, blanchâtre et coulant. La chair se referme derrière le dernier pied fantomatique, il se dresse devant nous en souriant, le spectre, le Pire. Lui.

Nous gronde, montre les dents, ce Lui-là n'est pas nous, il n'a pas peur pourtant et nous regarde en souriant, puis se tourne et entre dans la maison, la sienne, referme la porte, nous laisse entre nous. Le petit loup gémit, ne sait que faire, pas plus que nous. Nous regagnons finalement la maison, la nôtre, espérant que ce n'était qu'un cauchemar.

Le lendemain cependant, le Pire revient de bon matin, s'assoit à notre table, Nous gronde toujours, déjà avec moins de conviction. Nous ne disons rien, ni

à Lui, ni entre nous. Lorsque nous partons marcher, le Pire nous suit, ombre opalescente devenant la nôtre. Le soir venu, nous espérons qu'il reparte dans sa maison, il reste avec nous et s'allonge à nos côtés dans le lit. C'en est trop. Nous commençons à crier, à l'insulter, il ne bronche pas, nous ignorons même s'il nous entend. Des deux pieds, nous entreprenons de le faire basculer hors du lit, nos jambes le traversent sans le toucher, il ne reste sur notre peau qu'une sensation frissonnante, qu'une mince pellicule d'eau glacée.

Effrayés, frigorifiés, nous essayons de nous étreindre, en dernier recours de repousser de notre amour cet intrus pire que tout, bien vite pourtant un malaise nous étreint encore plus fort, nous nous endormons dos à dos, l'une de nous face à Lui.

Chaque jour désormais le Pire est là, nous suit sans un mot, parfois jusque dans notre lit mais parfois pas, ces nuits-là sont sans douleur si ce n'est celle de constater qu'il est devenu difficile de s'enlacer, de s'embrasser sans penser. Nous essayons à quelques reprises de le chasser, sans plus de succès que la première fois, la sensation qui découle de tout contact avec Lui est si angoissante que nous abandonnons bien vite nos tentatives. Lui ne parle jamais, ne commet jamais d'autre geste que celui d'être là, avec nous.

Jusqu'à ce qu'il le devienne, nous, qu'il devienne le quatrième d'un pronom qu'on n'aurait finalement voulu que pour nous deux.

Une nouvelle routine s'installe ainsi entre nous, faite essentiellement de promenades à travers la lande, souvent jusqu'à la mer, que nous admirons sans nous lasser, seule capable d'apaiser nos âmes tourbillonnantes et glacées. Au village nous n'allons guère plus, craignant trop que d'une maison surgisse un nouveau souvenir, que d'un ventre jaillisse un autre que Lui. Si nous avions su que c'était cette fois de la mer qu'allait émerger le passé, peut-être aurions-nous évité d'y aller. Mais le Pire était déjà arrivé, alors...

C'est lors d'un matin blanc, où le ciel a la couleur de la neige qui ne brille pas, que nous apercevons un sac, dans l'eau. Un large sac poubelle à moitié immergé, coincé entre deux rochers contre lesquels les vagues se fracassent. Notre curiosité est piquée, Nous dévale la pente, tente d'atteindre le sac du

bout de la patte, c'est trop loin. Nous dénichons une longue branche dénudée et la tendons vers le sac, nous essayons de l'attraper sans trop nous mouiller, même Lui fait mine de nous aider. Le bout de la branche s'agrippe finalement au nœud en haut du sac, nous le tirons délicatement et le ramenons sur la berge. Fébriles, nous l'ouvrons.

Dans le sac, des centaines de souvenirs scintillants comme des perles. Lorsqu'un rayon de soleil perce la masse blanche des nuages et vient atterrir sur nous, nous ne pouvons soutenir cette vision étincelante jaillie tout droit du passé.

L'un de nous le peut, plonge les deux mains dans les profondeurs du sac et se met à engouffrer chacun des souvenirs avec la rage d'un affamé. Pendant de longues minutes, il ressort de pleines poignées de l'amas étincelant, les porte à sa bouche avec des renâclements voraces jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que ses mains vides, que son regard bouleversé.

Le sac repose sur le sol, vidé de son contenu. Pourtant nous le voyons soudain qui remue, s'enfle, s'élève. Une main délicate, si petite, en repousse alors le rebord, glisse en dehors, suivie d'un corps gracile, un corps aquatique et diaphane, petite marée tranquille moulée dans une forme de jeune fille. L'un de nous connaît son nom mais ne le dit pas, peu importe, pour nous Elle n'est plus que le Début de la Fin.

Silencieusement, le Début part s'installer dans la maison terrifiante, celle dont l'escalier monte jusqu'à une petite lucarne, comme Lui la première fois, qui avait regagné la maison qu'il avait déjà occupée. Dans une autre vie, comme on dit.

C'est sans surprise, sans espoir, que nous voyons le Début revenir dès le lendemain matin. Même Nous ne gronde plus, se doute bien que dans peu de temps Elle fera partie de nous comme nous tous.

Nous luttons moins longtemps qu'avec Lui, qui après tout avait été le Pire, lorsque le Début de la Fin vient s'allonger dans le lit avec nous tous, nous l'acceptons sans rien dire et ne faisons que nous enlacer plus étroitement.

Joue contre joue, nous contemplons au-dessus de nos épaules ces apparitions qu'aucun d'entre nous n'a convoquées, nous les dévisageons avec rancune, nous nous étreignons avec rancune. Malgré tous nos efforts il est arrivé, le passé.

Le Pire. Le Début de la Fin.

Nous voilà cinq à marcher dans l'hiver glacé, cinq mais pas comme les cinq doigts de la main, cinq dans notre nous qui ne nous appartient plus. Les premières semaines, nous marchons devant, le petit loup devenu grand trotte à nos côtés, il est encore parfois possible d'imaginer que rien n'a changé, que nous sommes amoureux et intacts. Vient toutefois un jour où le Pire passe devant, bientôt rejoint par le Début, nous voilà alors à leur remorque, dépassés par le passé. Dès lors, il devient encore plus difficile de nous aimer.

Il y a encore pourtant davantage de moments où nous y croyons que de moments où nous n'y croyons pas. Nous faisons maintenant l'amour comme pour en fabriquer, de l'amour, chaque coup de bassin comme une tentative du corps pour envoyer une décharge au cœur. Nous le faisons les yeux dans les yeux, lorsque nous ne pouvons plus supporter le regard des deux autres, nous les fermons, les yeux.

Nous devons réinventer la vie ensemble, apprendre à ne plonger le regard qu'en nous-mêmes et non pas dans le sillage que nous laissons derrière nous, ils sont ce sillage, cette traînée brillante. Peut-être ressentons-nous de moins en moins leur présence, le Pire et le Début de la Fin, ils sont encore là chaque jour pourtant, nous percevons cette lente acceptation comme une capitulation.

Quelquefois, c'est comme s'aimer plus, lutter ensemble contre Elle et Lui, contre leur présence imposée dans notre histoire qui vient à peine de commencer, dans notre nous encore doux. D'autres fois, c'est comme s'aimer moins, accorder notre attention à eux qui l'ont déjà tout eue, plonger dans des souvenirs que nous nous appliquons à ne pas partager.

Lorsque nous traversons le village, sans plus rien craindre que nous-mêmes, nos yeux parfois se posent sur les silencieux oiseaux blancs, nous pensons alors à tout ce passé que nous avons voulu fuir à grandes enjambées jusqu'à ce qu'il disparaisse comme un arbre dans le paysage. À tout ce passé que nous avons voulu manger à grandes bouchées jusqu'à ce qu'il disparaisse comme un biscuit dans l'œsophage. Notre passé se penche au-dessus de nos têtes comme les oiseaux, ce serait presque paisible si ce n'était pas si menaçant.

Quand l'étau de noirceur se referme sur nous, c'est toujours trop tôt. La noirceur arrive et avec elle les heures passées allongés tous les cinq dans cet espace qui semble trop petit pour nous tous mais qui ne l'est finalement pas, le lit, la vie. Dans le noir, lentement la vérité se fait jour: il n'en tient qu'à nous de trouver le sommeil.

Mais le sommeil ne vient pas, ou si tard. Dans l'obscurité, les pensées surgissent, belles comme des sirènes que nous nous efforçons de ne pas écouter. Des souvenirs d'Elle et de Lui que nous aurions envie de nous raconter, que nous ne nous racontons pas de peur que cela leur donne de la force et qu'ils s'imposent encore davantage. Souvent nous nous mettons alors à parler de Nous, à nous rassurer avec ces moments qui ne sont que les nôtres, nous nous endormons enlacés dans la certitude que nous allons résister, durer.

Ironiquement, c'est Nous qui nous détruit, un soir il ne revient pas. Le lendemain non plus. Nous avons beau l'appeler, supplier, aucun loup ne fend l'obscurité pour venir se blottir à nos pieds. Quelques jours passent, chaque matin nous déposons devant la porte un beau quartier de viande, chaque soir nous le retrouvons intact, Nous est parti et nous sommes dévastés.

Le cinquième jour, le voilà qui surgit, magnifique loup blanc comme neige, suivi par une louve au pelage bleuté, notre premier élan de joie s'en trouve freiné. Hésitants, nous nous approchons de Nous, qui se laisse docilement caresser, sa femelle recule en grognant. Après un quart d'heure de câlins pendant lequel la femelle reste à l'écart, elle se lasse et repart en trottant vers la plaine, sans un regard derrière. Nous dresse la tête, la regarde un instant

s'en aller, nous regarde, repart en courant vers la plaine, vers sa femelle, sans un regard derrière.

Nous restons longtemps immobiles à fixer l'endroit où il a disparu, notre petit loup, notre Nous, c'est Lui qui amorce le retour vers la maison, nous le suivons tranquillement. Allongés tous les quatre dans le lit, une fois la nuit tombée, nous grelottons, le fragile équilibre qui régnait entre nous est rompu. Maintenant que Nous n'est plus là pour nous lier, il n'en tient plus qu'à nous de nous aimer, mais nous ne savons plus comment.

Qui sommes-nous donc?

Le Pire n'est pas à nous, il n'est qu'à l'une d'entre nous, le Début de la Fin n'est pas à nous, elle n'est qu'à l'un d'entre nous. Le loup n'est plus petit, n'est plus à nous. Nous ne veut plus rien dire, se fracasse contre le mur qui s'élève entre nos pensées, disparaît dans les rafales de neige soufflant sur lui depuis le début. Il nous faudra recommencer à nous aimer chacun de notre côté, avec chacun son pronom et son passé, ses pensées, c'était sûrement ridicule de nous être imaginé que nous aurions pu vivre ainsi l'un dans l'autre, imbriqués. Comme c'était beau, pourtant.

Je ne suis pas mon portrait

Il est fascinant de constater à quel point ça ne change rien, sauf dans nos têtes. Je dis je et tu, mais nous peut encore se frayer un chemin dans nos vies. Les choses à dire, elles, changent.

Nos pensées qui s'étaient trouvé un point d'ancrage, une baie tranquille où échouer les deux immenses voiliers de nos esprits, peuvent aujourd'hui reprendre leur lente dérive. C'est encore ensemble pourtant qu'on marche dans la plaine, qu'on contemple la mer se fracassant sur les falaises, qu'on ne se raconte pas d'histoires devant le feu une fois la nuit tombée. L'amour résiste.

Repenser à toutes ces semaines passées à essayer de fusionner me rappelle les fois où, dans le secret de mon âme, j'ai voulu dire je parce que nous ne fonctionnait pas. Mes pensées demeuraient les miennes malgré toute ma bonne volonté, malgré toute la tienne.

Comme ce portrait de nous. J'étais resté sans voix devant l'image que tu te faisais de moi. Mes jambes occupaient presque toute la surface du papier, des jambes pour courir, tellement grandes qu'à côté mon corps et mon visage disparaissaient presque. Ensuite mes yeux, dans l'un d'eux tu avais peint des points blancs comme des flocons, dans l'autre des tourbillons bleutés comme une mer glacée. Tu ne m'avais même pas dessiné de mains.

Je ne suis pas ce portrait, que tu me perçoives ainsi me trouble. Chaque fois que je passe devant, j'ai envie de le retourner face au mur. Placés côte à côte sur la toile, nous n'avons l'air de rien qui puisse s'aimer, deux corps étranges et étrangers couchés de force sur l'étendue blanche. Deux personnages barbouillés chacun de leur côté de la feuille, qui ne se touchent pas, ne se regardent pas. J'aurais tant voulu avoir une vraie photo, comme la tienne avec Lui, avec nos vrais visages et notre amour vrai.

Peut-être n'existent-ils tout simplement pas, nos vrais visages, notre amour vrai.

Sur la toile, on remarque d'abord mes yeux, d'immenses yeux bleus qui ont à la fois l'air durs comme des glaciers et doux comme un ciel d'été, selon l'angle où l'on se place pour les observer. Viennent ensuite mes mains, tendues vers l'avant dans un geste qui peut être celui de prendre ou de donner, d'agripper, je ne saurais dire, des mains toutes blanches avec, pour seule touche de couleur, le bout rougi des doigts. Tout le reste a été dessiné au crayon à mine, rehaussé de jaune, mon corps comme cercle des couleurs primaires. Tu n'es pas un artiste particulièrement doué, pourtant dans chacun des traits je sens que tu as voulu de la beauté.

J'adore ce portrait même s'il n'est pas toute moi, peu importe puisque toute moi n'existe nulle part ailleurs que dans ma tête. Je suis ce portrait à tes yeux et cela me suffit.

Elle et Lui poursuivent toujours leur intolérable vigie, au moins pouvons-nous maintenant aborder chacun de nos problèmes de front, je ne peux quant à moi rien faire contre le Début de la Fin, tu ne peux rien faire contre le Pire. À chacun son passé, à chacun de s'en débarrasser.

Mais Lui est là qui me regarde avec ses yeux que je connais par cœur, même si son corps de fantôme, de neige fondue, n'est pas celui que j'avais passé des mois à apprivoiser, et je me demande si je veux vraiment m'en débarrasser. Si ce n'est pas seulement pour toi.

Je n'avais pas voulu que les choses se passent ainsi, te parler d'Eux était une chose, vivre avec Lui en était une autre. Je m'étais sentie atrocement coupable, ces premières semaines où il avait vécu avec nous, où il était devenu nous. Puis Elle était arrivée, le Début de la Fin, me soulageant de l'immense fardeau de ma culpabilité, celle de t'avoir imposé sa présence à Lui, surtout celle d'avoir eu une vie avant toi.

Je la trouve d'ailleurs presque pire que le Pire, de Lui je t'ai déjà parlé tandis que d'Elle je ne sais rien, peut-être t'a-t-Elle abandonné, peut-être la regrettes-tu encore.

Et puis l'hiver. Plonger dans le sac m'avait précipité dans mon passé, dans tout ce dont je m'étais débarrassé. Les souvenirs se bousculaient dans mon esprit, repoussait tes grands yeux bleus par des yeux comme de petits lacs noirs, un porche blanc, de magnifiques mains de vieilles, le bruissement des palmes contre le toit. Et puis l'hiver.

L'hiver qui avait ici un visage éblouissant, émouvant, l'hiver que je me rappelais maintenant avoir fui avec tant d'acharnement. Dans lequel je m'étais installé et avais vécu heureux, autant que possible. L'hiver auquel je comparais à nouveau l'été, la saison oubliée, celle qui ici ne revenait jamais, m'avais-tu dit.

Désormais je ne prends plus que rarement plaisir à respirer profondément dans l'air froid, la température m'exaspère, mes jambes sont parcourues de frissons qui me donnent envie de courir. De courir pour retrouver un peu de chaleur, un endroit où les contours soient moins nets, où la lumière soit moins parfaite.

Vivre avec Elle et Lui demeure difficilement supportable, il y a des journées où je te regarde à peine tant je suis occupé à vérifier que tu ne les regardes pas. Tu les regardes. Tu Le regardes. Je n'arrive pas à me résoudre à accepter ces quelques instants volés, à sacrifier quelques secondes de ton regard bleu.

Lors des promenades dans le soleil de l'après-midi, j'attrape parfois ta main et pars en courant, nous dévalons les pentes sans regarder derrière et courons sans nous arrêter jusqu'à nous écrouler de fatigue, jusqu'à ce que nos jambes ne nous portent plus. Ils courent tous les deux aussi vite que nous et s'assoient toujours paisiblement à nos côtés, il y a même cette fois terrible où Elle s'est laissée tomber dans la neige et a dessiné un ange en battant des jambes et des bras. Toujours silencieuse mais avec un sourire que j'ai ressenti malgré moi jusqu'au bout de mes doigts, le Début de la Fin s'est relevée, a

épousseté son corps avec ses petites mains délicates comme le vent qui souffle les flocons à la surface d'un lac encore dégelé.

Le soir, quand nous sommes assis devant l'âtre, les flammes font miroiter dans mes yeux d'incandescentes idées, leurs maisons qui flambent et eux dedans, un aller simple vers l'été.

La qualité du silence. C'est ce que je te réponds lorsque tu me demandes ce que j'aime le plus de l'hiver. La qualité du silence, lorsque je marche une fois la nuit tombée, que le seul son audible est celui de la neige qui craque sous mes bottes. Et puis la lumière, l'alternance presque brutale de sa présence et de son absence. Éblouissement magistral lorsque le soleil étincelle sur la plaine blanche, obscurité parfaite lorsque la nuit est profonde et que la lune fait doucement briller les flocons en surface. Que l'on admire en silence, en soufflant de jolis nuages avec notre haleine.

Comme c'est étrange, toi et ton besoin de silence semblez taillés sur mesure pour cette saison, tu as été forgé par l'hiver et te voilà à courir sans relâche vers un été qui se dérobe sous tes pas, qui n'est pas fait pour toi. Dans l'hiver aussi il y a de la douceur, tu sais, ne serait-ce que la mienne.

Je sens ton regard qui brûle, si seulement c'était pour moi, mais non. Toi que j'ai connu épuisé, avec toujours cette envie de t'allonger sans parler, maintenant tu te cabres à longueur de journée, tu te rues d'un bout à l'autre de l'île pour tenter d'échapper à l'emprise du Pire et du Début de la Fin. Surtout, tu ne me regardes plus. Tu me regardes regarder sans plus rien voir d'autre que Lui, même lorsque je ne le regarde pas.

À l'angoisse du début, celle d'avoir à apprendre à vivre avec Elle, à réapprendre à vivre avec Lui, succède maintenant une certaine sérénité. Je ne le fuis pas, Il ne dit rien. Un souvenir surgit parfois comme une courbe dans un sentier, je m'y laisse glisser posément et regagne bien vite la ligne droite de notre quotidien. Je sais bien que tu es incapable d'effectuer ce glissement entre le passé et le présent, moi maintenant je dors vite et bien.

J'accepte le Pire et me sens chaque jour un peu mieux. Le regard clair, je te vois aujourd'hui en pleine lumière, celle de l'hiver. Et ce que je vois me désole.

J'ai l'esprit enflammé. Partout où se posent mes idées surgissent des flammes dévorantes, elles le dévorent Lui comme je me plais à imaginer que tu l'as jadis mangé, sans pitié. Toute la journée durant, mes doigts fouillent le fond de ma poche pour trouver le paquet d'allumettes que j'aime à triturer.

Le jour où ça arrive, je te jure que c'est presque par hasard. Par hasard que je m'éloigne de toi pour aller vers le village lors d'une de nos promenades - j'ai cru voir le loup, un mouvement blanc sur blanc, feu petit Nous. Par hasard que je constate que c'est seulement Lui, Il s'est détaché de nous pour regagner sa maison, comme Il le fait parfois lorsque la lune se lève. Par hasard que mes doigts rencontrent les allumettes au fond de ma poche, un choc comme deux pierres frappées l'une contre l'autre, et que jaillit une étincelle, une idée. Un feu.

Je marche comme un somnambule, je t'entends qui m'appelle une fois, deux fois, je ne me retourne pas. Arrivé devant sa maison, j'extirpe le paquet d'allumettes. Par hasard, toujours - je te le jure! - j'ai une liasse de papier dans mon autre poche, celle du manteau, je l'enflamme. Avec mon poing protégé par ma mitaine, je casse le carreau à travers duquel je vois pendouiller des rideaux, j'y mets le feu. Je cours de l'autre côté de la maison, la liasse encore à la main, je fracasse un autre carreau et je lance ce qui reste de ma torche de fortune à l'intérieur. Déjà les flammes lèchent les murs, les pièces rougeoient. Je recule.

Puis te voilà, silhouette silencieuse qui se tient à mes côtés pour contempler le brasier qui s'enfle rapidement, pour admirer le feu magnifiquement orangé qui déchire notre nuit en noir et blanc. À aucun moment la porte ne s'ouvre sur un Lui hurlant, dévoré par les flammes. Pas plus que tu ne protestes, ne pleures ou ne supplies.

Nous restons debout côte à côte, sans nous tenir la main, jusqu'à ce que l'incendie faiblisse et s'éteigne. Bizarrement, je ne me sens pas soulagé. Peut-

être parce que je sais qu'en toute justice, je devrai réserver le même sort au Début de la Fin. Ou peut-être parce que, sans le savoir, j'avais prévu que soudainement, une planche noircie se soulèverait et qu'émergerait le Pire des ruines de la maison, Lui, son corps immaculé et le visage impassible.

Aucun de nous ne dit un mot, nous regagnons lentement notre propre maison et Il s'y installe, allongé avec nous comme au début et cette fois pour de bon. Jamais je ne me suis senti aussi seul.

Je n'ai rien dit quand je t'ai vu incendier sa maison, pourtant j'ai eu envie de crier. C'est bien vrai que la vie à deux était plus douce, je l'avais moi-même déjà mangé, Lui, j'avais déjà voulu qu'Il disparaisse et maintenant tu te chargeais de réessayer. Mais j'ai quand même eu envie de crier pour t'arrêter.

On a beau essayer de reprendre le fil des jours, il y a désormais une succession de nœuds auxquels on se bute. Comme si Elle avait compris ce qui la guettait, le Début de la Fin ne nous quitte plus d'une semelle. Nous sommes à nouveau quatre à partager notre lit, nos promenades, chaque minute de chaque journée, je sais que tu trouves cela insoutenable, je trouve quant à moi que l'on s'y fait.

Nous faisons désormais de grands détours pour éviter le village, éviter de se retrouver face aux ruines du brasier, c'est étrange de se sentir coupable d'avoir essayé d'éliminer quelqu'un de déjà décédé. Lui semble pourtant n'en faire aucun cas, Il te regarde sans te voir, toi qui n'as jamais fait partie de sa vie, la vraie. Ces moments que nous partageons, on ne pourrait même pas les appeler un sursis.

Mais quand Il plonge son regard dans le mien, j'arrive à percevoir tout un pan de ma vie que je croyais disparu à tout jamais, tous ceux que j'avais mangés réunis dans son regard à Lui. Et dans ses yeux de fantôme, la vérité apparaît lentement, balaie tous les mensonges dans lesquels je me suis complu pendant tout ce temps.

Les manger n'avait jamais été le chemin vers la solitude, au contraire, mais un geste possessif et égoïste. Les manger pour ne jamais les perdre, ne jamais être seule, et tant pis pour Eux.

Hier, le vent a hurlé toute la journée durant, aujourd'hui le soleil brille tellement fort sur la neige que c'en est presque intolérable. Pas assez toutefois pour nous empêcher d'aller marcher, j'ose même m'aventurer près du village, avec toute cette neige qui le recouvre, il n'a plus rien d'effrayant.

C'est lors d'une de nos balades quotidiennes que je remarque toutes les planches qui s'amoncellent à côté des maisons, morceaux éparpillés des demeures déchues, et que germe une idée. Le lendemain, tu ne me demandes pas pourquoi je pars en tirant le petit traîneau de bois que j'ai déniché, tu ne dis rien lorsque tu me vois y empiler des planches fatiguées. Nous traversons le village et c'est loin de chez toi, loin de chez Lui, aussi loin que possible de la maison terrifiante que j'entreprends de déverser mon chargement et de nous bâtir une maison.

Une maison rien que pour nous, un endroit où il n'y aura que des souvenirs de toi et moi, où ni le Pire ni le Début de la Fin ne pourra mettre les pieds, une maison sans passé.

Je ne te demande pas de m'aider, pourtant tu le fais, tu n'as pas l'enthousiasme que je désirerais, mais tu le fais, Elle et Lui nous observent en retrait. Pendant des heures, nous charrions des planches sur le petit traîneau, je pelle sans arrêt le site choisi, mais le vent ne cesse de souffler et la neige de s'accumuler.

Lorsque je juge avoir assez de matériaux pour entamer les travaux, je retourne travailler équipé de clous et d'un marteau. Sur ma petite portion de terrain déblayé jusqu'au pergélisol, j'entreprends d'assembler des planches en une esquisse de plancher. Je travaille toute la journée durant, tu m'apportes un chocolat chaud lorsque le soleil lentement redescend.

Le lendemain, j'arrive de peine et de misère à retrouver mon chantier que la neige a recouvert, c'est comme s'il ne voulait pas qu'on s'en sorte, l'hiver.

Je n'ose pas te dire que ton entreprise me paraît vouée à l'échec, les maisons qui ont été érigées dans l'été tiennent difficilement debout, en construire une en hiver ressemble à de la folie. Impossible pourtant de te décourager, de t'arrêter, tu travailles avec tant d'acharnement et de désespoir. Tu détesteras quiconque brisera ton rêve, je refuse que ce soit moi, de toute façon tu détestes déjà l'hiver alors aussi bien le laisser s'en charger.

Nous n'avons qu'un marteau, tu travailles seul. Je t'aide parfois en maintenant une planche en place, le plus souvent je me promène avec Lui, je fais des aller-retour de ma maison au chantier pour t'offrir chocolat chaud et café.

Sa présence ne me pèse plus, lorsque je marche jusqu'aux falaises et contemple la mer pendant de longues minutes, peut-être des heures, je me sens aussi seule que possible. C'est en marchant vers toi, un après-midi, que je l'entends qui trébuche, Lui qui paraît toujours se déplacer sans effort, traverser avec facilité les vastes étendues de neige lourde de ses foulées translucides. Par réflexe, je me retourne pour l'attendre, lorsqu'Il se relève, je remarque que le soleil brille plus fort à travers Lui.

Les jours suivants, chaque fois que mon regard se pose sur Lui, je constate la progression de sa disparition, bientôt il ne reste plus qu'un vague mouvement, un froissement de l'air qui indique sa présence. Puis plus rien.

C'est le pas et le cœur légers que je marche à toi, les souvenirs désormais proprement rangés dans ma mémoire, l'amertume écoulée comme d'un citron pressé. Penché sur ton ouvrage, le front barré par un pli d'inquiétude - et si ça ne tenait pas? -, tu ne m'entends pas arriver. Je te donne un léger baiser sur la nuque, tu sursoutes, tes yeux s'accrochent furtivement aux miens puis se détournent aussitôt vers cet endroit à ma droite, légèrement derrière, où Il s'est tenu depuis des semaines.

Je te dis as-tu vu? Le Pire a disparu. Mais ton regard reste fixé sur Lui. Pour toi, sa présence demeure tangible, pénible. Comme si je blaguais ou que ça ne te concernait pas, tu hausses les épaules et replonges le nez dans le plancher que tu t'évertues à terminer. Déçue, je retourne lentement vers la maison, la mienne.

Je ne l'aperçois jamais plus désormais, Lui, le Pire, le fantôme des amours passées. Sauf sur le sol, parfois, petit mouvement noir qui émerge de mon ombre.

Quand tu m'as dit qu'Il avait disparu, je n'y ai pas cru. Il se tenait toujours à côté de toi, je n'ai pas compris pourquoi tu avais voulu me donner un si grand espoir, mieux valait ne pas y penser et recommencer à travailler. Je terminais le plancher, le lendemain un premier mur commencerait à s'élever, dans deux mois nous allions pouvoir y habiter.

S'il a été difficile de clouer le plancher, il s'avère pratiquement impossible de construire un mur, le vent souffle sans relâche, la neige fondue rend le bois glissant. J'arrive à peine à assembler cinq planches, le lendemain, trois ont déjà été arrachées. Je recommence avec acharnement, en assemble sept de plus, le jour suivant, il n'en reste que quatre.

Malgré la difficulté de reprendre chaque jour un peu du travail de la veille, un mur se dresse lentement au milieu du blizzard, puis un autre. Rompu de fatigue, je m'écroule dans notre lit le soir et m'endors aussitôt, de toute façon, quelle meilleure preuve d'amour que de nous bâtir une maison? Bientôt nous pourrions déménager, recommencer, réapprendre à nous toucher.

Puis arrive cette nuit où la tempête surgit.

Étendu, les yeux ouverts, le cœur battant, je l'écoute qui rugit, je la devine qui détruit. Même ta maison à toi, si solide dans l'hiver depuis des siècles, gémit et supplie, un carreau éclate dans la cuisine, puis un autre. Je sais déjà sans me l'avouer que l'hiver a triomphé.

C'est avec lassitude que je me rends à mon chantier, deux jours plus tard, une fois la tempête calmée. Des dizaines de centimètres de neige recouvrent mon esquisse de maison. Après des heures à déblayer, je ne trouve qu'un tas de planches brisées, écroulées. Malheureux, courbé, je regagne ta maison, la nôtre maintenant, j'imagine. Maintenant que j'ai échoué, que l'hiver, comme toujours, a gagné.

Tu es revenu le cœur brisé, je t'ai pris dans mes bras sans parvenir à t'apaiser. Tu refuses désormais de quitter la maison, tu erres de la chambre au salon, du salon au sous-sol, du sous-sol à la chambre. Le soir, j'allume un feu pour t'attirer dans une parcelle de bonheur retrouvé, tu t'y glisses sans conviction, même la chaleur ne parvient pas à te déridier.

Ce n'est qu'au bout de deux semaines que tu t'arrêtes devant une fenêtre pour admirer la beauté de la journée, tu te tournes vers moi et me demandes d'aller marcher. Il y a presque un peu de joie dans ta manière d'enfiler tes bottes.

Nous avançons lentement, ralentis par l'épaisseur de la neige qui recouvre le sol, alourdit nos pas. Sans nous consulter, nous marchons tout droit vers les falaises. Debout devant la mer, les pieds bien plantés dans l'hiver, nous contemplons le paysage, si magnifique malgré le chagrin. Instinctivement, nos mains se cherchent, se trouvent.

Sans me tourner vers toi mais en serrant ta main plus fort, je te dis je t'aime, tu réponds je t'aime. C'est bien vrai, cette fois, pour toi comme pour moi. Nous sommes beaucoup moins heureux pourtant que lorsqu'il ne s'agissait que de quelques mots lancés en l'air, lancés dans l'hiver.

Nous aimer n'est pas suffisant parce que ce n'est pas ce que tu veux. Ni ce que je veux. Ce n'est que notre ressemblance.

Tu t'en vas ou c'est moi?

Deux semaines déjà que nous cherchons de la passion dans chaque recoin de chaque pièce, dans chaque pas que nous faisons sur la plaine enneigée. Toi qui avais osé embraser toute une maison, maintenant notre amour s'éteint et c'est à peine si tu es capable de t'agenouiller pour en souffler les braises.

Tu t'es résigné. À l'impossibilité d'une autre demeure que celle-ci, au passé qui ne peut être balayé du revers de la main ni lancé à bout de bras dans les profondeurs de la mer. À la présence du Début de la Fin, que je devrai bientôt prénommer la Fin, je le sens.

C'est en pleurant que je m'endors maintenant, le soir, dans notre lit, en me demandant si la douleur qui me serre la poitrine est celle de notre amour déçu ou simplement de l'amour déçu. Allongée ou debout, je me sens désormais avec toi plus seule que lorsque je suis seule. Aussi seule que lorsque, à quinze ans, dans ma chambre, j'étais seule. Combien de temps aura duré le bonheur?

Les mois vécus ensemble ont été ponctués de tant de subterfuges inutiles. Tenter d'échapper au passé, c'est ça, Nous, bien plus qu'un petit loup. C'est l'obsession qui nous a liés, celle à travers laquelle nous nous sommes aimés. Je les ai mangés, tu les as quittés, ce n'était qu'un même espoir de nous affranchir de notre mémoire.

Tu ne me regardes même plus regarder, peut-être as-tu finalement compris qu'Il a bel et bien disparu, Lui. J'ose parfois espérer que tu t'inspires de moi pour arriver à l'accepter, le Début de la Fin, à l'accepter jusqu'à ce qu'Elle ne soit plus qu'une petite parcelle d'ombre dans ton ombre, un subtil contour qui accompagnerait tes pas sans les encombrer. Un rêve éveillé que tu ferais parfois lorsque le temps serait gris, le front appuyé contre la vitre froide.

En t'acharnant comme tu le fais à refuser de me parler d'Elle, tu creuses un fossé chaque jour plus profond entre nous, nous n'avons plus de loup pour

nous lier, pour occuper nos vies si l'amour venait à ne pas suffire. Il ne suffit plus.

Allongé dans notre lit, je songe à Elle. Je n'ose pas encore prononcer son nom, même en pensée, de crainte qu'Elle ne se mette alors à me parler. Pourtant l'inquiétude me ronge, j'aurais tant de questions à lui poser.

C'est arrivé le jour où je me suis trop approché du congélateur, la peur. Parce qu'en voyant ta panique à l'idée que je puisse l'ouvrir et découvrir leurs restants frigorifiés, j'ai pour la première fois pleinement compris la réalité de sa mort à Lui. Et soudain, foudroyante, m'est apparue la possibilité de sa mort à Elle.

Et si Elle était morte? Et s'il s'était agi de véritables fantômes, de légitimes revenants pendant tout ce temps? Si, lorsque je l'avais quittée, Elle et ses mains si petites, toujours froides, Elle s'était laissée mourir dans l'hiver monstrueux auquel Elle n'était pas habituée?

La culpabilité et le doute m'empêchent de trouver le sommeil, je te devine parfois qui pleure et me demande pour qui, moi ou Lui. Et quand l'angoisse devient tellement forte que j'en suffoque, je m'imagine qu'il faudra peut-être un jour t'abandonner et porter un nouveau fardeau de culpabilité.

Je n'ai aucune envie de partir, crois-moi. Ni de rester.

Mon manteau de fourrure pèse de plus en plus lourd, notre amour aussi. Je t'aime, tu sais, mais *pour toujours* sont des mots qu'il ne fait pas bon prononcer, qui n'existent que dans les contes de fées. Et je me demande de plus en plus s'il ne vaut pas mieux terminer ce qui ne peut pas durer.

De toute façon, je la lis déjà dans tes yeux, la résignation. Le pressentiment que notre nous s'étirole dans cet endroit trop froid, que l'hiver aura finalement raison de toute notre bonne volonté. Pourtant je n'ose pas te quitter, m'enfuir ne peut se faire que par la mer et elle m'effraie, tellement immense que je ne saurais jamais dans quelle direction voguer, tellement mouvante que je

n'aurais de toute façon aucun contrôle sur la direction. C'est surtout que je t'aime, j'imagine, et que j'ai assez d'un fantôme à supporter.

Je suis née ici, sur cette île de froid et de neige, aussi suis-je la première à percevoir le changement de l'air, le vent qui caresse ma joue plus qu'il ne la fouette, les glaçons qui dégouttent, la neige qui devient lourde et collante sous nos pieds. Il me faut fouiller ma mémoire, évoquer les légendes d'antan pour trouver les mots qui expliquent ce phénomène. Après quelques jours de réflexion et d'observation, je crois, ma foi... Je crois que c'est le printemps.

Je décide finalement de t'en parler, je redoute ton enthousiasme, car je n'ai quant à moi aucun désir de l'été. Tu restes imperturbable alors que je te parle de chaleur, de fonte, de ruissellement. Même l'hiver a perdu le pouvoir de t'obnubiler, tu n'en as plus que pour Elle, désormais, et j'ai peine à le supporter.

Une nuit, un contact. Ta main contre mon bras. J'ouvre les yeux pour confirmer la caresse, tu es penché sur moi et inspectes attentivement ma peau, à la recherche de quelque chose que tu ne trouves manifestement pas, j'ignore quoi. Dans le noir, tu interceptes mon regard et te détournes, gêné, avant que j'aie l'idée de t'offrir un baiser.

C'est toute seule que je vais maintenant me promener, lorsque je te l'offre tu es toujours trop fatigué, pourtant tu es souvent parti lorsque je reviens en fin d'après-midi. J'observe avec inquiétude les changements qui s'opèrent, il tombe parfois une pluie fine et froide qui ronge les bancs de neige, qui fait resurgir le village dans un vaste éclat de brun, de noir et de gris. Puis apparaissent les bêtes, dont le pelage prend lentement les couleurs du printemps. Seuls les oiseaux demeurent aussi blancs qu'avant, grâce à eux j'ose espérer que l'hiver saura bientôt nous retrouver.

Tu marmottes de plus en plus, les yeux tournés vers Elle qui t'écoute sans broncher, silhouette gracile et douce, j'ignore lequel d'entre vous j'ai davantage envie de gifler. J'ai déjà fait mon choix et Il est disparu, tu es en train de faire le tien, je n'existe déjà presque plus pour toi. Tout ce qu'il reste

à définir, c'est la fin. Sur une île comme la mienne, avec une ogresse comme moi, il ne peut y avoir de simple cohabitation.

Tu t'en vas ou c'est moi?

Je n'ai que faire du printemps, de la chaleur qui revient doucement, il est trop tard pour m'attendrir avec l'espoir de la splendeur verte, du soleil doré qui filtre à travers le feuillage et crée des ombres douces.

Je l'ai vue dans ses yeux, la supplique, ne va pas faire ça à une autre que moi, Elle veut sans doute dire t'aimer, parce que partir n'est en aucun cas la vraie catastrophe. Ce n'est que tenter de réparer les dégâts.

Je m'en suis rendu compte, que tu songeais à la fin, la nôtre. Pour m'en assurer, j'ai un soir attendu que tu t'assoupisses pour observer ton bras, y guetter la présence de petites plaies bien sanguinolentes que tu allais par la suite gratter de tes ongles déjà écarlates. Rien. Que ta peau blanche et tes centaines de petites cicatrices en demi-lunes. Tu étais du genre à croquer, pas à gratter, je suis resté perplexe et ne me suis arraché à ma contemplation que lorsque j'ai senti ton regard posé sur moi.

J'ignore comment abandonner quelqu'un comme toi, je n'ai rien à t'avouer. Nous nous sommes approchés ensemble aussi près que possible du nous, si nous ne sommes pas arrivés à le conserver, personne ne le peut, ils sont pourtant si nombreux à se marier. Je me demande si c'est ton île, si ailleurs qu'ici la vie aurait pris une autre tournure. Mon regard se pose sur Elle et je dois bien avouer que non. Ce n'est que moi.

Je supporte de moins en moins ta présence, comment oser te parler ou te regarder alors que je cherche désespérément un moyen de te quitter? Je m'arrête de plus en plus souvent devant notre portrait, je lui ressemble chaque jour davantage, tu as vu en moi depuis le début. Et cependant tu m'as aimé, j'ai voulu renier la parole et le passé, toi tu as réussi à me guider sur un tout autre sentier.

Maintenant qu'il se meurt, notre amour, je cherche à comprendre comment il a bien pu commencer.

Je m'en vais. Il ne me faut pas énormément de temps pour réaliser qu'attendre ton départ serait comme attendre que les choses aillent mieux, après quelques semaines il y aurait des tas de reproches dans nos yeux. C'est mon île, pourtant, bien plus que la tienne, ma maison, mon village, mon hiver. Mais je m'en vais, je préfère la souffrance en mouvement, j'ai déjà cru que c'était aussi ton cas.

Sans t'en parler, j'entreprends de préparer mon départ. Comme s'il voulait me retenir, ou peut-être simplement me saluer, le voilà qui revient alors, l'hiver. L'eau qui ruisselait des toitures se fige en verglas et brille dans le soleil, la neige se remet à tomber et uniformise toutes les couleurs qui commençaient à se déployer, les bêtes se tapissent dans leur terrier en attendant que leur pelage reprenne les couleurs de la froidure. Je suis heureuse de penser qu'après toi et moi, l'île continuera d'être belle sous la neige qui étincelle.

Avec le retour du froid, je guette ton agitation, ta frustration. J'ai douté un instant que ce pourrait être suffisant pour te chasser, t'avoir fait rêver de l'été pour ensuite te replonger dans le froid et la neige, dans cette saison que tu t'acharnes à détester.

Mais rien. Tu ne bronches pas, tu récupères simplement la tuque et les mitaines que tu as dernièrement délaissées avant d'aller marcher, tu ne prends même pas la peine de me demander si j'ai envie de t'accompagner. Je te dirais peut-être oui.

J'ignore si tu te rends compte à quel point nous étions parfaits l'un pour l'autre, jamais personne ne pourra comprendre comme moi ta douleur de ne pas avoir toujours été ce que tu aurais voulu, tu aurais tant voulu! C'est drôle de penser que tu as su trouver la force de tout balancer dans un grand sac et que maintenant tu es incapable de te libérer d'Elle, juste d'Elle, d'un souvenir qui doit être immense pour que tu n'en trouves pas l'issue.

Il me fait plaisir d'imaginer, malgré la tristesse, que de mon souvenir aussi tu auras de la difficulté à te départir. J'ai beau avoir maigri, une ogresse comme moi, ça reste pénible à digérer. Grâce à cette pensée, j'arrive à trouver le sommeil le soir où c'est décidé. Mon départ. Il n'y a rien de pire que de s'attendre à être vite oubliée.

C'est toujours sans toi que je sors marcher, à quoi bon nous faire mal avec nos océans de silence. De jour en jour, l'hiver regagne du terrain, je me prends parfois à penser qu'il espère me chasser, désire que je m'en aille, avoir tenté de me séduire avec un aperçu d'été pour ensuite me le retirer. Je ne m'en vais pas.

Je t'entends parfois farfouiller dans diverses pièces de la maison, je ne te pose aucune question. Le village redevient fantomatique, plus sympathique, la crudité des maisons dans le dégel a été pénible à regarder, maintenant je peux reprendre le fil de mes promenades sans me gêner.

Ça a été si doux de se promener avec toi, nos mains enlacées en dépit des mitaines, si doux de se promener avec Elle, sa main dans la mienne comme un petit oiseau palpitant. Maintenant j'enfonce mes mains dans mes poches, j'essaie encore une fois de m'expliquer pourquoi, irrémédiablement, je me retrouve les mains vides.

Puis cette journée de soleil. Je marche légèrement devant Elle lorsque ça me prend, le courage. Je m'arrête et me retourne pour la regarder, Elle attend. Je me décide enfin à lui parler, pourtant je ne sais pas par où commencer, quoi lui demander. Je voudrais savoir comment et pourquoi Elle est là, m'excuser, évoquer le passé, la serrer dans mes bras. Ma bouche s'ouvre et se ferme sans qu'aucune parole ne franchisse mes lèvres, des larmes roulent sur mes joues, très chaudes dans l'air froid.

Elle sourit tranquillement, tend sa main, sa main si petite, pour effleurer mon visage. Elle ne me fait aucun reproche, ne me donne aucune explication, ne m'accorde pas le pardon.

Elle me dit simplement, tout bas, elle s'en va. Tout de suite je sais qu'Elle parle de toi.

Je m'assois en pleurant à la table de la cuisine. Depuis deux jours qu'ils dégèlent sur le comptoir, aujourd'hui c'est le moment de les terminer puis de m'en aller.

Déjà vêtue de mon manteau de fourrure, ma petite valise à mes côtés, je me dépêche d'engouffrer ces restants d'Eux que j'ai si longtemps conservés. Le goût du sel dont je les ai saupoudrés supplante heureusement celui de la chair, j'arrive à tout avaler malgré mon estomac, malgré mes mains et mon manteau tachés de sang. Tu es encore parti te promener sans moi cet après-midi, tu n'es témoin de rien.

Personne ne me retient plus sur cette île, je suis triste toutefois de devoir quitter l'endroit où je suis née. Lentement, je marche vers le rivage, ralentie par le poids du radeau que j'ai fabriqué dans le secret de la cave et que je tire maintenant sur mon traîneau. Je me suis dit que je ne me retournerais pas, mais je me retourne, contemple longuement ma maison si fidèle, mon village anéanti, mon île. Ce qu'il y a de bien dans mon plan, c'est de ne pas avoir à te dire au revoir.

Arrivée à la mer, je mets mon radeau à l'eau, y entasse mes sacs de provision et ma petite valise. Elle ne contient presque rien sinon une robe de maman, un toutou, des mitaines de papa, des bas, ma photo avec Lui, mon livre favori. Notre portrait.

Assise sur le fond plat, armée d'une pagaie de fortune, je pousse mon radeau vers le large, le raclement de ma rame contre le fond rocailleux est macabre comme un adieu. La mer est lisse et belle dans l'air redevenu froid, mes coups de pagaie m'amènent vite loin de la rive, de mon île que j'aperçois pour la première fois dans toute sa totalité, sa splendeur blanche et immaculée.

Puis toi. Tu te profiles nettement sur la plaine, noir sur fond blanc. Je n'agite pas la main, pas plus que toi, quel geste absurde ce serait que de prétendre se saluer en toute amitié. Je te tourne plutôt le dos, contemplant les centaines de

petits points lumineux étincelant à la surface de l'eau, confiante, malgré le chagrin, de dénicher quelque chose d'autre, ailleurs.

Peut-être un au revoir, finalement, dans ce geste que je fais pour me lever, face au soleil couchant. Derrière moi, mon ombre s'étire, s'étire. Elle s'étire jusqu'à t'atteindre et t'englober, jusqu'à faire de toi un petit mouvement noir qui, à l'avenir, émergera parfois sous mes pas.

Lorsque je t'aperçois sur ton radeau de fortune, je perds la voix pour crier reviens. Je te contemple qui t'éloignes, silhouette blanche sur fond bleu, cheveux blonds et yeux de feu, des taches de rouge sur tes mains, ton manteau, les coins de ta bouche. Mon bel amour aussi chaud et coloré que l'été.

Sans penser, je m'élançe vers la mer, je me jette à l'eau pour tenter de te rattraper, pour réessayer, si ça se fait, de t'aimer.

J'ai beau nager et nager, nager pour te reconquérir, comme j'ai jadis marché pour fuir, bien vite ton radeau devient un point inaccessible, une ombre qui bascule de l'autre côté de la terre. À bout de souffle, je tourne la tête vers le rivage mais ton île s'enfonce dans les profondeurs mouillées, ce n'est peut-être que l'horizon. Je suis seul dans la dernière lumière du jour dansant sur les vagues apaisées, sans personne vers qui nager.

L'étendue d'eau se fait tranquillement aussi lisse qu'une feuille de papier, bleue contre le ciel bleu jusqu'à s'y confondre. Épuisé, je flotte sur le dos et observe les nuages blancs qui avalent le soleil, toute la chaleur s'est enfuie avec toi, maintenant la mer est grise et argentée comme la tristesse. De minute en minute, le froid se fait plus intense, bientôt j'ai peine à agiter les bras et les jambes pour me garder à la surface.

C'est ma main qui, la première, ressent le délicat craquement d'une minuscule couche de glace. Pataugeant de plus belle, je devine la mer qui, depuis le rivage, se couvre de blanc, emprisonnée par le gel. J'ai beau me débattre, la glace gagne du terrain, de l'épaisseur. Dans ma panique, je fouille l'horizon

des yeux, peut-être ton embarcation est-elle encore visible, peut-être reviendras-tu me sauver. Mais il y a longtemps que tu as disparu.

Elle avance rapidement vers moi, la mer qui se fige, l'étendue de glace qui file toujours plus loin, file jusqu'à rejoindre le ciel et à s'y coller comme une langue sur du métal. Tout autour de moi, l'hiver, encore une fois. Il approche.

Il est là.

Les écartèlements inévitables

LES POUPÉES GIGOGNES

Il faut bien l'avouer: il m'a été pénible de commencer. D'entamer une réflexion, de presser mon roman comme un citron pour en extirper toutes les clés, de tirer sur les petits bouts qui dépassent en souhaitant dénicher la pierre angulaire de mon écriture. J'ai tâtonné autour du fragmentaire et de la postmodernité, espérant y trouver des éléments qui pourraient me guider dans l'observation de cette tension que je voyais partout à l'œuvre, dans l'exploration de cette pratique énigmatique, la mienne.

Puis cette phrase, lancée sur le papier presque par hasard lors de l'écriture de la seconde partie de mon roman: « De toute façon, toute moi n'existe nulle part ailleurs que dans ma tête. »

Cette simple phrase allait s'avérer fondamentale. En la mettant dans la bouche de mon personnage d'ogresse, j'ai compris que la tension que j'avais voulue centrale dans ce roman venait de me happer à mon tour. M'avait probablement happée alors même que s'esquissaient mon récit, mes personnages. *Toute moi*, qu'il s'agisse d'un personnage, de l'auteur ou de qui que ce soit, se retrouvait soudain éparpillée, écartelée de tous bords et de tous côtés. Cette tension initialement liée un peu naïvement au fragmentaire et à la postmodernité trouvait désormais des résonances dans tant d'aspects de mon écriture que c'en était étourdissant. L'écriture de cette phrase m'a ni plus ni moins révélé que ce que j'avais pressenti sans pouvoir l'expliquer, c'était l'écartèlement de la subjectivité auquel nous sommes tous confrontés.

Si j'ai d'abord voulu observer les tentatives éprouvantes d'un individu - mon narrateur - qui cherche à rassembler les morceaux épars de sa personnalité, aujourd'hui, j'en viens à me demander si chacune de nos vies, la Vie en général, n'est pas, depuis toujours et pour toujours, une tentative sans cesse renouvelée de rassembler des morceaux qui se multiplient à l'infini...

J'ai abordé cet essai sur ma pratique d'écriture comme une succession de poupées gigognes. Que se trouve-t-il au bout de cette longue enfilade d'écartèlements? À quel moment aboutit-on finalement à la plus petite des poupées, celle que renfermaient toutes les autres? Y aboutit-on jamais?

J'ai écrit mon roman comme on grimpe un sommet, le plus souvent avec exaltation, avec parfois de pénibles journées où j'aurais tant voulu être de retour à la maison, extirpée de cette montagne de mots si difficile à gravir. L'écriture de cet essai tient quant à elle davantage du séjour forcé en camp de vacances. On ne veut pas y aller, on ne veut pas y aller, on jure qu'on ne veut pas y aller. Puis on y est et ce n'est pas si mal que ça. On se surprend même à s'amuser.

Une drôle d'épopée, cette réflexion sur ma pratique d'écrivaine. Une épopée qui débute au commencement du monde, le mien, et qui n'aboutit pas encore, sûrement pas après quelque quarante pages. Dont je pressens néanmoins l'achèvement. Mourir sera sans doute la fin du monde. Mais écrire me permettra peut-être d'y échapper.

Si seulement.

AU COMMENCEMENT

Devenir soi, c'est mettre à nu l'objet même du mystère: l'identité réelle du divin et de l'humain; se brancher directement sur la source du verbe dont, au Nom du Père, l'accès nous fut interdit.

Claire Lejeune, *L'atelier*¹

Au commencement était le Verbe. Un début du monde touché par la grâce où Dieu et sa parole ne faisaient qu'un. Où les mots, dans leur pureté d'avant le péché, étaient étroitement enlacés avec leur objet. Situation que l'homme et la femme, dans leur bête humanité, n'ont pu que précipiter vers une déchirure irrémédiable de la parole et du corps, la première d'une longue série d'écartèlements inévitables.

Ne sommes-nous d'ailleurs pas nous-mêmes soumis à l'écartèlement dès le début de notre vie, lorsque le monde nous arrache à notre mère, avec qui on croyait ne faire qu'un? Julia Kristeva affirme que, « [p]our l'homme et la femme, la perte de la mère est une nécessité biologique et psychique, le jalon premier de l'autonomisation² ». En psychanalyse, on considère effectivement que l'infans accède à sa propre subjectivité lorsqu'il cesse de constituer un espace fusionnel avec le corps de la mère et se rend compte qu'ils ne font plus un. Si cette coupure est fondamentale, elle n'en demeure pas moins tragique pour certains, qui ressentent un vide et l'impossibilité d'accepter ce détachement. D'autre part, ce serait cette même incapacité à tolérer la séparation, et toutes les autres qui s'en suivront, qui serait à l'origine de la mélancolie, sentiment douloureux qui s'empare de l'être humain lorsque le manque se fait sentir avec trop d'acuité.

¹ Claire Lejeune, *L'atelier*, coll. «Typo», Montréal, l'Hexagone, 1992 (1979), p. 140.

² Julia Kristeva, *Soleil noir: Dépression et mélancolie*, coll. «Folio essais», Paris, Gallimard, 1987, p. 38.

De cette douleur peut néanmoins surgir de magnifiques pulsions créatrices: tout rêve et toute création ne sont-ils justement pas issus d'une insuffisance, d'un manque à combler? L'imagination, même dans la plus banale des rêveries, ne nous projette-t-elle pas inmanquablement dans des fantasmes qui transcendent notre réalité? Ne suggère-t-elle donc pas que, à petite ou à grande échelle, il existe en nous des aspirations à compenser? Ce serait donc dire que l'artiste est fondamentalement mélancolique.

Bien qu'il ne faille pas être malheureux ou tourmenté pour jouir d'une inspiration brillante et jaillissante, il n'en demeure pas moins que l'écriture (ou toute autre forme de création) semble venir pallier une souffrance, celle d'un monde ne correspondant pas à nos propres utopies, d'amours qui ne durent pas toujours, d'une vie qui doit inévitablement s'achever. La création vient ouvrir une nouvelle voie à la vie, peut-être proposer un salut. C'est ce que suggère Monique Deland en affirmant que « la démarche créatrice constitue en elle-même une expérience - et une espérance - qui sauve du néant. Comme si l'essentiel était de ne pas abdiquer. Comme si, après avoir d'abord pâti, il convenait dorénavant de considérer que le seul désir de guérir du manque (en faisant œuvre de création) participait déjà de la guérison ³ ».

On présume que l'acte créateur sera à recommencer tant et aussi longtemps que l'artiste ressentira un vide, tentera par sa démarche d'élever des tours qui se dresseront dans la vacuité du monde comme autant de châteaux en Espagne. Et il ne serait probablement pas trop fataliste d'affirmer que l'artiste, toute sa vie durant, aura quelque manque à combler.

³ Monique Deland, «Du vide à la forme», dans *L'Atelier de l'écrivain 1*, sous la dir. du Groupe Interligne, coll. «Figura», no 11, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2004, p. 15.

Au commencement de moi étaient maman et papa. Mes parents, un *nous* béni par le saint sacrement du mariage et cimenté par la naissance d'un enfant, moi, alors intégrée à cette fabuleuse cellule familiale, celle que l'on recrée malgré cette perte de la mère que l'on s'efforce, avec ou sans succès, d'oublier. Un *nous* qui a éclaté une douzaine d'années plus tard, m'écartelant entre les fragments d'une famille à réinventer sans jamais pouvoir la réparer. Peut-être est-ce parce que j'ai été si tôt et avec tant d'acuité marquée par l'écartèlement qu'il me semble aujourd'hui en subir les tourments avec plus de sensibilité. Qu'il m'est fondamental et pourtant impossible de découvrir et de dévoiler ce *toute moi* dont je ne fais que commencer à entrevoir toutes les facettes.

En mettant cet événement en lumière grâce au concept psychanalytique de l'Objet perdu évoqué plus haut (i.e. la perte de la mère), il peut certes être troublant d'imaginer l'impact qu'un tel écartèlement peut engendrer sur l'individu. S'il s'est d'abord avéré difficile, sinon pénible, pour l'enfant d'établir une coupure avec la mère afin d'accéder à la subjectivité, la coupure additionnelle avec l'entité de la famille et avec le père qui, immanquablement, quitte la maison, ne vient-elle pas ajouter un degré de difficulté quant à l'acceptation de la séparation? Mais surtout, cette nouvelle coupure ne vient-elle pas fragiliser une subjectivité qui l'est déjà?

Il m'apparaît que la difficulté de l'entreprise de « devenir soi » se trouve alors décuplée. Non seulement l'enfant doit-il tenter de défricher cette personnalité qui est la sienne, mais il doit aussi à présent choisir son camp, choix toujours à recommencer, et mettre à nu les failles de ses géniteurs avant

même d'avoir su apprécier leurs qualités. Quelles affres que d'être portée si jeune à affirmer « je ne veux pas être » plutôt que « je suis »! Peut-être ne sont-ce là que les tourments d'une petite fille vouée à l'écriture, qui savait – avant les autres? – qu'il lui faudrait toujours le secours d'une histoire pour pouvoir libérer tous ces mondes qu'elle portait en elle, tous ces visages – certains diraient des masques – qui se superposaient.

Il ne s'agit pas ici d'étudier les effets du divorce sur les enfants, mais bien de remonter à la source d'une série d'écartèlements fondamentaux à ma pratique d'écriture. Ce besoin d'écrire que je ressens si puissamment depuis longtemps déjà est sans doute grandement tributaire de la mélancolie qui m'accable parfois en pensant à ma famille qui m'a filé entre les doigts, à l'instar de l'enfance. Écrire pour fixer le temps, pour tenter de réparer le fait d'avoir trop vite dû devenir grande, pour entretenir cette nostalgie de l'enfance en famille et, ultimement, tenter d'éloigner la mort.

André Major écrit que l'artiste « n'a que faire du présent, puisant dans le passé sa puissance nostalgique et n'investissant son énergie que dans l'avenir⁴ ». Pourtant, comment envisager avec sérénité le fait d'être irrémédiablement écartelé entre deux temps qui ne nous appartiennent plus ou pas encore? J'y reconnais cette tristesse de l'enfant propulsée trop tôt dans le monde des adultes et qui y gagne néanmoins une maturité et une sagesse qui lui seront bénéfiques, malgré une perte d'innocence qui laisse son lot de regrets.

⁴ André Major, *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2001, p. 110.

Comment serait ma vie si les choses avaient tourné autrement? Écrire n'est peut-être que la meilleure façon d'explorer ces avenues. L'« autrement » que j'envisage avec le plus d'assiduité, c'est encore papa et maman, ensemble. Mon écriture me permet de replonger dans une réalité depuis longtemps disparue, de touiller mon esprit pour ramener le passé à la surface. Quels artifices l'écriture ne permet-elle pas? Grâce à elle, je peux non seulement apaiser ma mélancolie ou devenir autre mais aussi, paradoxalement, en m'ouvrant à cet « autrement », avoir l'impression d'accéder à un moment limpide de l'enfance où tout n'était qu'authenticité, peut-être parce que c'était l'époque où l'identité n'était pas encore figée. Où tous les jeux et tous les masques étaient encore possibles, avant que l'on ait dû choisir. Où *nous* était encore une entité immuable, où *toute moi* était encore perceptible.

J'ai pourtant dû apprendre le dédoublement bien avant de l'explorer sur le papier, me plier aux jeux de rôle du divorce, papa qui devient tour à tour ami et ennemi, maman qui montre successivement les larmes et les dents, l'enfant qui essaie de ne plus être une enfant, qui essaie de demeurer une enfant. Elle est là, l'impression de déchirure fondamentale. Le sentiment que cet écartèlement de la famille force l'enfant à devenir quelqu'un d'autre, déjà. Un ami, un complice, un adulte.

Voilà la tragédie, la mienne en tout cas. Avoir été brutalement rejetée hors d'un conte de fées, le *nous*, l'enfance, et devoir prendre position. Sur eux, sur moi, sur les contes de fées. Au bout du compte, il ne faut cependant pas être trop dramatique: j'ai été et je suis encore heureuse, malgré maman et

papa chacun de leur côté. Seulement stigmatisée par les écartèlements, ce qui n'empêche pas de vivre. Mais non, pas du tout.

Écrire, donc, pour combler un manque, remettre cent fois sur le métier son ouvrage, car jamais le monde ne sera à la hauteur de nos rêves les plus grandioses, jamais le soi ne sera lisse et plein. Il y aura toujours une anfractuosité à partir de laquelle travailler, créer. Et l'écriture est salvatrice en ce qu'elle nous donne un pouvoir, celui de nous élever vers ce que dans la vie nous ne pouvons atteindre. C'est sans doute là toute la magie de la création, quelle qu'elle soit, comme le suggère Jean-François Beauchemin:

Sans doute la photographie fut-elle aussi pour lui une façon de transformer un monde par ailleurs trop incertain. La nuit solitaire des chambres noires lui permit de se mêler des affaires du réel, de fixer enfin sur le papier ce que son regard avait rectifié, réparé ou simplement magnifié. On ne s'étonnera guère du rapprochement que j'effectue entre cela et le métier d'écrivain: chez nous aussi le papier sert de vase à cette fleur vivace qu'est l'insatisfaction, la déception que procure presque inmanquablement la splendeur des jours.⁵

Armée de mon crayon, je peux agir sur le monde, enfin, ne serait-ce que le mien. L'écriture permet de placer un filtre sur la réalité, telle une gélatine qui en change la couleur comme celles que l'on place sur les projecteurs. Et, comme lorsque l'on regarde un film, une toile ou une photographie, la vie devient soudain autre. Plus belle, plus poétique, plus acceptable. Envisageable. Impossible toutefois de garder les yeux rivés à cette version réinventée de la réalité. L'écriture peut-elle donc être réparation ou doit-elle se contenter d'être compensatoire? Peut-être la réponse se trouve-t-

⁵ Jean-François Beauchemin, *La fabrication de l'aube*, Montréal, Québec Amérique, 2006, p. 90.

elle dans l'inversion des éléments de cette question: en compensant un manque, en offrant la possibilité d'un univers transformé, l'écriture vient appliquer un baume qui, s'il ne peut à lui seul réparer le monde, vient à tout le moins apaiser la douleur. À moi, cela suffit.

Ainsi, au commencement de ma pratique d'écriture, il y a moi. À la fois *dans* le monde et pourtant plus grande encore que le monde lorsqu'il filtre à travers mon regard et s'étale docilement sur la page. Je suis la plus grande des poupées gigognes. Immense au point de pouvoir engloutir la totalité de ce qui m'entoure - une véritable ogresse! -, c'est encore moi qui pleure en imaginant le tour qu'aurait pris mon existence si le *nous* de maman et papa existait toujours. C'est sur moi, sans doute, que je pleure, que j'écris. Sur un moi qui, peut-être, aurait alors été plus unifié et, par conséquent, meilleur.

LE POSTMODERNE ET LA RAISON BAROQUE

L'écartèlement, semble-t-il, est bien de mon temps. Pourtant, je persiste à croire qu'il a été et sera de toutes les époques, bien qu'il ait été tout particulièrement mis au goût du jour avec ce que l'on a appelé le postmoderne. Courant qui a pris son essor au vingtième siècle et qui a été marqué de façon générale par un déclin de l'hégémonie des grands récits, le postmoderne a été le théâtre de la « mort de Dieu » : « En simplifiant à l'extrême, on tient pour "postmoderne" l'incrédulité à l'égard des métarécits. [...] La fonction narrative perd ses foncteurs, le grand héros, les grands périls, les grands périple et le grand but. Elle se disperse en nuages d'éléments langagiers narratifs, mais aussi dénotatifs, prescriptifs, descriptifs, etc. ⁶ »

Ce désenchantement face aux métarécits a des conséquences aussi bien dans le domaine des sciences humaines que dans celui des arts et de la littérature. L'instabilité du monde permet ainsi une nouvelle appréhension du réel, où tout se meut, se dédouble et se réinvente: le postmoderne morcelle le monde et la vision que l'on en a. L'homme, debout dans sa vie comme tout seul au milieu d'un long boulevard, cherche désormais son identité par-delà les acquis et les certitudes qui ont été ceux de sa culture. Il marche le long de cette route vivement éclairée, où des enseignes lumineuses proclament que *Dieu est mort*, à la recherche d'une vérité qu'il pourrait s'approprier.

Dans la foulée de la postmodernité, de nombreux penseurs interrogent le monde et cherchent une nouvelle façon de l'appréhender. C'est ce que fait Christine Buci-Glucksmann dans *La Raison baroque*, où elle avance que, depuis

⁶ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, coll. «Critique», Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 7-8.

Baudelaire, les écrivains et les philosophes ont commencé à reconnaître l'impossibilité d'en arriver à une synthèse du réel: « Le réel ne se donne plus comme un fait, un sens, une forme pleine, un horizon d'objets: il est creusé d'absence, tel un hiéroglyphe, à interpréter dans son retrait⁷ ». La logique dialectique, qui tend vers une synthèse, se voit remplacée par une logique de l'aporie, qui place ensemble les oppositions sans possibilité de résolution, ce que Buci-Glucksmann appelle *la raison baroque*. L'esthétique qu'explore cette vision, selon la théoricienne, en serait une où l'altérité instaure une discontinuité dans la continuité même, gruge celle-ci, la troue.

À ce morcellement du monde correspond celui de la subjectivité, qu'on reconnaît désormais comme fractionnée et contradictoire. Porteuse de la même multiplicité, des mêmes écartèlements, elle ne peut qu'être le miroir de l'univers dans lequel elle est amenée à évoluer. Cette vision de la subjectivité marque le récit, le soumet à la tension dont elle est elle-même tributaire et inscrit dans sa forme les manifestations du contradictoire qui y sont intimement liées. Les textes portent alors l'empreinte de cette impossibilité de la synthèse, de cette logique soumise à l'ordre de l'inconscient, qui fait échec à toute tentative d'unité.

Peut-être est-ce parce qu'il s'agit de l'événement vers lequel ma pensée est toute tournée, n'empêche que je suis parfois tentée de comparer, de penser que le postmoderne déchire le monde comme le divorce déchire une famille. Dieu est mort, et qu'est-ce que c'est pour un enfant, Dieu, sinon l'idée d'un amour plus fort que tout, la possibilité d'un bonheur immuable? Mais voilà

⁷ Christine Buci-Glucksmann, *La raison baroque*, coll. «Débats», Paris, Éditions Galilée, 1984, p. 205.

que la famille éclate et, avec elle, le monde. Le réel tremble sur une faille qui le déchire en deux, il se dédouble, se réinvente.

Quant à l'impossibilité de la synthèse, n'évoque-t-elle pas celle du couple fusionnel, leur potentielle déchirure comme un écartèlement à partir d'une faille qui était déjà là? La prise de conscience du morcellement de la subjectivité mène effectivement à constater que la fusion avec l'autre est plus qu'improbable. Comment espérer l'unification absolue de deux êtres alors qu'eux-mêmes peinent à rassembler les facettes de leur propre identité? J'avais pris maman et papa pour un pays alors qu'ils n'étaient que deux îles entre lesquelles ils avaient tendu un beau grand pont de corde.

Le postmoderne, dont témoigne la raison baroque, permet une prise de conscience: celle de l'impossibilité d'une seule vision, d'un seul grand Dieu et d'une seule réalité. L'homme et le monde sont des kaléidoscopes aux centaines de facettes, changeantes selon l'angle, la lumière et les regards. On reconnaît maintenant la multiplicité de chacun, bien que cela ne veuille pas pour autant dire qu'on l'assume.

Ce savoir du morcellement, des contradictions qui travaillent la subjectivité, apporté par la pensée postmoderne, conduit l'écrivain à une lucidité certaine; l'écriture devient la forme artistique par excellence pour explorer les multiples visages de l'homme. L'écrivain peut alors se permettre d'incarner sur la page chacune de ses vérités: ses contradictions se font richesse plutôt que faiblesse. Inutile de s'appliquer à transcender cet état puisqu'il s'agit d'une condition fondamentale. L'idée de rédemption, selon

Buci-Glucksman, est d'ailleurs en dehors de la pensée de l'aporie. En effet, comment pouvoir désirer « ramener au bien » ce qui, finalement, ne s'en était jamais éloigné? La rédemption semble impliquer un salut apporté par le passage à une réalité unique et toute-puissante, alors qu'en vérité, les oppositions se partagent le règne, celui de l'âme de l'homme et celui de l'œuvre qui en émane. La seule rédemption possible, c'est peut-être l'acceptation de cet écartèlement de nous-mêmes.

À l'époque où j'ai formulé mon projet de mémoire, j'ai étroitement associé la pensée de la contradiction à l'esthétique du fragmentaire. Manifestation par excellence de la discontinuité et de la tension, le fragmentaire s'est effectivement avéré la porte d'entrée de ma réflexion sur la postmodernité, puis sur les écartèlements. Pourtant, si les fractures dans les chapitres de mon roman et les trous dans la narration manifestent les déchirements du narrateur ainsi que les chocs répétés de sa personnalité marquée par les pulsions de vie et de mort, il m'est impossible d'associer ma pratique d'écriture à celle du fragmentaire, simplement parce que la linéarité du récit et ma volonté de lier les diverses facettes de mon personnage transcendent les multiples failles qui traversent *L'Hiver retrouvé*.

Est-il possible de frayer avec le fragmentaire sans pour autant se réclamer du fragment? Probablement, puisque ce rapport ambigu au fragmentaire demeure riche de significations, justement en raison de cette incertitude, de cette proximité avec le « genre » malgré des écarts notoires. « Je verrais la nature à partir du paysage comme le monde à partir du

fragment⁸ », écrit Anne Cauquelin dans *Court traité sur le fragment*. Ce qui lie mon roman au fragmentaire, c'est sûrement cette volonté de dévoiler la multiplicité du monde, de révéler l'impossibilité d'embrasser toute la vérité d'une forêt par le seul aperçu de quelques-uns de ses arbres, d'un individu par l'expérience de quelques-unes de ses qualités. Ce qui l'en éloigne, c'est cette volonté encore plus forte de rassembler ces multiples facettes, de les lier et de me ficeler un monde qui tienne la route, malgré tout.

Ce réflexe que j'ai initialement eu de lier la tension dans mon écriture à la postmodernité et au fragmentaire n'était peut-être finalement que partiellement naïf. Avant de trouver les mots justes, j'avais pressenti les écartèlements, ceux de ma vie mais surtout ceux du roman, où la subjectivité et le monde se morcellent, où la narration se troue. Puis s'est dessiné le motif, ma véritable intention: cette volonté de tisser mon roman comme le reste, sans nier les contradictions, mais en réussissant à en faire un tout. D'assembler toutes ces vérités comme les pièces d'une courtepointe, de m'abrier sous cette couverture qui, même si elle est faite de retailles et de morceaux disparates, est magnifique et me tient au chaud. De pouvoir envisager le monde avec plus de confiance et de sérénité.

⁸ Anne Cauquelin, *Court traité du fragment*, coll. «L'invention philosophique», Paris, Éditions Aubier-Montaigne, 1986, p. 164.

VOULOIR ÊTRE QUELQU'UN

[On] n'est peut-être pas fait pour un seul moi. On a tort de s'y tenir.
 Préjugé de l'unité. [...] On veut trop être quelqu'un. Il n'est pas un moi.
 Il n'est pas dix moi. Il n'est pas de moi. Moi n'est qu'une position d'équilibre.
 Marie-Hélène Poitras, *Soudain le minotaure*⁹

Vouloir être quelqu'un, de quoi s'agit-il, sinon d'entreprendre de façonner une image limpide de soi que l'on présentera à son entourage? Car l'homme est toujours irrévocablement multiple: peut-être s'agit-il là de la prise de conscience majeure que j'ai faite pendant l'écriture de ce roman. Selon Monique LaRue, « [u]ne identité n'est jamais simple, jamais homogène, puisque l'identité est une donnée de la conscience et qu'une conscience c'est du temps et que le temps est mobile. Une mémoire et une anticipation se chevauchent, se disputent et s'arrachent toujours le présent¹⁰ ».

L'écrivain, peut-être plus que tout autre, incarne à mon sens l'impossibilité de cette idée d'unité que sous-tend la notion d' « être quelqu'un ». Ne fabrique-t-il pas constamment des personnages de la même manière qu'il s'est lui-même fabriqué intérieurement, insistant sur certains souvenirs fondamentaux afin de justifier une façon d'être, révélant les écarts entre l'être et le paraître, le vouloir être et le vouloir paraître? L'écrivain possède toutes les clés afin de démystifier cette volonté d' « être quelqu'un », mais cela ne l'empêche pas d'espérer le mieux pour lui-même.

⁹ Marie-Hélène Poitras, *Soudain le minotaure*, Montréal, Éditions Triptyque, 2002, p. 131.

¹⁰ Monique LaRue, *L'arpenteur et le navigateur*, coll. «Les grandes conférences», Montréal, Centre d'études québécoises/Éditions Fides, 1996, p. 23.

Probablement est-ce cette intuition du morcellement de ma propre subjectivité qui a fait en sorte qu'écrire avec un narrateur masculin ne m'a jamais semblé faire problème. C'est spontanément que mon personnage m'est apparu et s'est lentement insinué sur le papier. Il a fallu une remarque, presque un reproche, d'un ami à qui j'avais donné mes premières pages à lire pour que le doute apparaisse: pouvais-je écrire avec un *je* masculin? La question était digne d'être posée.

Au fil du temps, plusieurs théoriciens et artistes ont interrogé la possibilité et les raisons pour une femme d'écrire au masculin: « Avant la remise en question des rôles sociaux attribués aux hommes et aux femmes, la perspective masculine avait le pouvoir de doter le texte fictif d'un caractère universel, tandis que la perspective féminine le cantonnait dans la catégorie de la littérature personnelle avec une faible portée sociale¹¹ », explique d'emblée Katri Suhonen dans sa thèse de doctorat. C'est donc pour acquérir l'objectivité de cette prétendue universalité que les femmes ont initialement voulu mettre en scène un narrateur masculin, ce qui leur a ensuite permis de dénoncer les défauts de la société patriarcale.

On a pensé à une époque qu'il était subversif et inquiétant de voir les femmes dépasser les limites de leur sexe, ne serait-ce que par le biais de la fiction. Non seulement celles qui se prêtaient à cet exercice étaient-elles considérées comme présomptueuses, mais en plus on taxait leurs récits d'invraisemblance: « Une femme qui crée des héros sur le papier, et non par sa chair, usurpe le masculin. On en conclut qu'elle doit avoir "un problème" »

¹¹ Katri Suhonen, « Prêter la voix : le discours masculin chez les romancières québécoises à la fin du 20^{ème} siècle », thèse de doctorat en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2003, p.6.

[...] On épluche le héros sous toutes ses coutures : il n'est sûrement pas crédible¹² ». Avec le temps, le féminisme a néanmoins fait son œuvre et les écrivaines ont acquis le droit à la parole et à l'écriture, ce qui allait leur ouvrir de nouvelles voies pour se faire entendre. La masculinité et la féminité ont dès lors été considérées comme des concepts à réviser.

Les notions de masculin et de féminin ne sont-elles d'ailleurs pas en grande partie des fabrications, au même titre que « quelqu'un », en ce sens où elles ne sont pas innées, mais sont plutôt basées sur un apprentissage des normes sociales? Judith Butler va jusqu'à affirmer que « ce que nous considérons comme la masculinité ou la féminité n'est en réalité qu'une performance, un déguisement et une composition¹³ ». Certes, l'être humain est façonné à partir de son bagage génétique, mais aussi à partir d'une famille et d'un milieu culturel qui, sans aller jusqu'à affirmer qu'ils imposent un « déguisement », ont une influence déterminante sur le développement des individus. Ce savoir a une incidence sur la vision qu'on a aujourd'hui de la masculinité et de la féminité, notions déterminées par l'éducation: on admet que, à l'instar de plusieurs autres facettes de notre identité, les frontières de la sexuation sont mouvantes.

Reste que le mystère perdure, celui du choix d'un narrateur, choix qui, bien souvent, n'est pas conscient. Dans le processus d'écriture, le *je* de l'énonciation est maintenu en tension entre ses multiples vérités: celle de l'écrivain, celle du narrateur et celle des personnages. Cette prolifération

¹² Mara Negrón, *Lectures de la différence sexuelle*, Paris, Des femmes, 1994, p. 198.

¹³ Judith Butler citée dans Katri Suhonen, « Avancer à reculons: une nouvelle trajectoire pour l'identité masculine dans *La démarche du crabe* de Monique LaRue », *Voix et Images*, vol. XXVIII, no 2 (hiver 2003), p. 78.

d'identités dans ce seul pronom n'est-elle pas également significative quant aux complexes ramifications de notre propre identité? « Le Je n'est ni réalité ni fiction mais il est ce qui s'éprouve, au sein de la réalité elle-même perçue comme pure fiction (au sein de la fiction perçue comme seule réalité), en une expérience de vérité conduite aux abords impensables de l'impossible réel¹⁴ », écrit Philippe Forest dans son essai *Le roman, le je*, où il explore les jeux de dédoublement à l'œuvre dans le travail d'écriture. Dans un monde qui se morcelle à l'infini, l'homme, le *je*, ne peuvent que faire une « expérience de vérité », expérience sans cesse à recommencer, à réinventer.

Quand j'ai débuté mon roman, j'ai probablement pressenti que j'étais tant de personnes à la fois qu'il se trouvait assurément en moi une part masculine prête à parler par ma bouche. J'ai finalement décidé de me fier à mon intuition, qui m'avait initialement guidée vers un narrateur masculin sans envisager que je ne puisse lui donner vie avec sensibilité et crédibilité.

Mon roman n'est-il d'ailleurs pas marqué par un morcellement de la subjectivité? N'ai-je pas éparpillé la mienne dans chacun de mes personnages à l'instar, il me semble, de la plupart des écrivains qui, sans verser dans l'autofiction, puisent à même leur propre matériel brut pour construire une œuvre qui témoigne de leur multiplicité? L'œuvre puise sa matière et sa vraisemblance dans le réel, qu'il s'agisse de s'inspirer de soi-même ou de personnes de notre entourage, dont on cueille quelques traits au passage: un souvenir, une façon d'être, de parler, que l'on module ensuite avec notre

¹⁴ Philippe Forest, *Le roman, le je*, coll. «Auteurs en questions», Nantes, Éditions Pleins Feux, 2001, p. 20.

propre sensibilité. Comme l'écrit Noël Audet, c'est le propre des écrivains de s'inspirer de leur réalité:

Que Flaubert dise "Madame Bovary, c'est moi" n'a rien d'étonnant, puisque c'est toujours le cas, mais il aurait pu aussi bien dire: Madame Bovary, c'est elle, c'est-à-dire n'importe laquelle qui rêve sa vie, parce que lui aussi, Flaubert, rêvait d'être ailleurs et pouvait donc construire ce portrait fictif avec la certitude de rejoindre l'âme de son temps.¹⁵

En alliant identité et altérité, souvenirs et fantasmes, chaque écrivain livre ainsi une œuvre qui ne lui ressemble qu'en partie. Je prends la mesure de l'ampleur de ce qui me lie à mon écriture, dans laquelle je reconnais encore tous les visages, surtout les miens. Mais à me chercher dans *L'Hiver retrouvé*, on ne me trouvera ni derrière le narrateur, ni l'ogresse, ni Cerise, ni qui que ce soit. On pourra toutefois y reconnaître certaines facettes de moi: cette obsession des mains, cette possessivité gourmande, cette volonté de s'affranchir de certains pans du passé et de quelques hérédités, ce sont les miennes, disséminées dans mes personnages jusqu'à ne tracer que quelques esquisses de moi, de *toute moi*.

Il n'en demeure pas moins que j'entretiens le fantasme que l'on me connaisse ou me reconnaisse dans ces quelques pistes, que quelqu'un soit capable de cueillir chacun de ces détails comme des miettes de pain lancées sur le sentier et débouche enfin chez MOI, devant ma formidable maison de sucre et de chocolat (s'y trouve bien sûr une méchante sorcière prête à dévorer les enfants imprudents, mais chez qui n'est-ce pas le cas?). Un vœu absurde, je le reconnais, car je commence à peine à entrevoir moi-même

¹⁵ Noël Audet, *Écrire de la fiction au Québec*, coll. «Documents», Montréal, XYZ, 2005, p. 118.

chacune de ces facettes. J'écris comme j'enfoncerais la main dans ma poche, y trouvant sans cesse de nouvelles miettes à lancer.

« Si l'identité, c'est les Indes (ce que cherche l'écriture), la différence est toujours ses Amériques (ce qu'elle découvre) ¹⁶ », écrit Claire Lejeune dans son essai *L'atelier*. En plongeant au cœur de mon être afin de le dévoiler, ce sont non seulement les facettes connues de ma subjectivité que je mets à jour, mais aussi les inconnues. La part d'ombre, la face cachée. Cette exploration de ma subjectivité que j'effectue par le biais de l'écriture, c'est autant celle de l'altérité que de l'identité, car j'y découvre non seulement ce que je suis mais ce que je ne suis pas, ce que je pourrai et ne pourrai jamais être.

Il n'en demeure pas moins que l'on écrit probablement en rêvant de recréer l'unité. Lejeune avoue encore: « (...) j'écris *pour joindre les deux bouts*, pour ne pas être le lieu de rupture entre mes vérités contraires, l'une tout aussi irréductible que l'autre¹⁷ ». En se faisant le terrain de la réunion de ces multiples vérités, de ces facettes de *moi*, l'écriture est certainement un acte qui nous rapproche du fantasme d'« être quelqu'un », dans ce que le concept a de multiple: les personnages et leur histoire tiennent dans le roman, tout comme « quelqu'un », aussi complexe et mouvant soit-il, tient dans un corps.

¹⁶ Claire Lejeune, *L'atelier*, p. 49.

¹⁷ *Ibid*, p. 35-36.

L'ILLUSION DU NOUS

Le pathétique de l'amour consiste dans une dualité insurmontable des êtres.
 C'est une relation avec ce qui se dérobe à jamais.
 Emmanuel Levinas, *Le temps et l'autre*¹⁸

Il n'y aura jamais que moi pour être ce *quelqu'un*, un *quelqu'un* qui s'avère une construction trop souvent bancal, une charpente faite de perceptions, de souvenirs variant selon le moment où on les évoque, de comportements tributaires de chaque situation, un *quelqu'un* qui n'existe que difficilement. Les écartèlements se multiplient au sein même de ce qu'on croirait être l'ultime unité. Si on rêve d'arriver à « être quelqu'un », de rassembler les multiples facettes de soi pour s'offrir au regard des autres en un tout cohérent, de laisser entrevoir ce *toute moi* qui couve et leur demeurera à jamais inaccessible, le rêve du *nous* en est un autre qui obsède à ses heures. Alors que ne faire qu'un avec soi-même est une aspiration qui en effleure peut-être certains, l'idée de ne faire qu'un avec l'être aimé en allèche plusieurs. Il s'agit pourtant d'une idée promise à un autre écartèlement inévitable puisque cette fusion est impossible.

Bien que le fantasme d'un *nous* fusionnel soit puissant, il ne faut pas pour autant laisser dans l'ombre les plus réalistes d'entre nous qui, dans ce pronom très doux, voient plutôt un casse-tête réussi. Quelques morceaux de *soi* pigés dans les grandes boîtes de nos *toute moi* et qui s'imbriquent parfaitement. Les pièces restantes, on pourra les accoler à celles d'un ami ou les laisser au fond de la boîte.

¹⁸ Emmanuel Levinas, *Le temps et l'autre*, coll. «Quadriges», Paris, Presses Universitaires de France, 1983, p. 78.

Le *nous* n'est que l'alliance de quelques-unes des facettes de deux *quelqu'un* assez idéalistes pour y croire. Et ce *nous*, aussi valorisé soit-il dans la sphère sociale, demeure irrémédiablement écartelé entre ces facettes qu'il partage et ne partage pas, bien qu'assez d'amour puisse le maintenir en place. Peut-être même pour toute une vie.

Écrire *nous* est un acte peut-être encore plus violent que de le penser; un pronom sur la feuille qui semble proclamer que l'on présume connaître suffisamment l'autre pour parler en son nom alors que cette connaissance ne peut qu'être imparfaite. Ce que reconnaît André Major: « J'ai déjà parlé au nom de tous, usant du *nous* comme d'un droit naturel, jusqu'à ce que je comprenne que c'était une forme d'imposture. On est seul devant le langage comme devant tout le reste, même si c'est à la rencontre des autres qu'on ne cesse d'aller¹⁹ ».

Pourtant, sans se targuer de parler « pour » les autres, mon écriture est imprégnée de mes contacts avec eux. Malgré cette apparente solitude de chaque être devant la vie, impossible de nier ou de renier ce qui nous lie aux autres, tout comme il serait absurde de vouloir rejeter toute allégeance au passé, qu'il s'agisse du sien ou de celui de la collectivité. Notre histoire, avec un petit et un grand *H*, constitue les fondations sur lesquelles toutes nos structures s'élèveront, qu'on le veuille ou pas. L'écriture n'est-elle pas d'ailleurs affaire de mémoire? C'est par elle que l'on laisse des traces de ce que l'on est, à petite comme à grande échelle, comme l'affirme Monique LaRue:

¹⁹ André Major, *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman*, p. 15.

Chaque fois que j'écris "je", il y a dans ce "je" la cohorte des "je" qui m'ont précédée, la voix et l'expérience des morts qui, de génération en génération, m'ont transmis leur manière d'aimer, de sentir, de craindre ou d'embrasser la vie, ce qu'on appelle la sensibilité. La littérature ne peut qu'être la mémoire ou l'inscription de ce "nous" immémorial dispersé et transformé à travers la parole individuelle du présent, et la nôtre a certainement fait de cette filiation un déterminant majeur.²⁰

Mon écriture, ma parole ne peut qu'être multiple, tout comme je le suis moi-même. Elle est faite des mêmes matériaux: souvenirs, aspirations, rêveries, gestes... Et au fil des lignes, tout est possible: l'exploration de moi, de nous, et même des autres.

« [L]a relation avec l'autre est une relation avec un Mystère. C'est son extériorité, ou plutôt son altérité, [...] qui constitue tout son être²¹ ». L'autre, comme le temps, nous échappe. Peut-on pour autant considérer que c'est parce qu'il est notre antithèse, un être qui nous est extérieur et donc nécessairement différent? Que l'on envisage la relation avec l'autre comme un face-à-face ou une communion, reste que dans ma boîte se trouvent quelques pièces de casse-tête s'imbriquant à la perfection avec celles d'amis très chers. Sans parler de papa et maman. Par ailleurs, l'altérité que l'on attribue à l'autre n'est-elle pas également celle que l'on ressent face à soi-même? Pour moi, il serait plus juste de dire que l'autre est à la fois ce que je suis et ne suis pas. Créer une petite bulle de *nous*, le temps d'une conversation, d'un voyage ou d'une vie, c'est évoluer dans le bonheur rare de la proximité d'esprit, à l'instar du lecteur qui, en posant les yeux sur une phrase, se dit « j'aurais pu écrire

²⁰ Monique LaRue, *L'arpenteur et le navigateur*, p. 14.

²¹ Emmanuel Lévinas, *Le temps et l'autre*, p. 63-64.

cela ». L'écriture comme la lecture nous permettent de croire en une parenté de pensées, ne serait-ce que brièvement.

Je fais parfois l'expérience de l'autre comme je fais parfois l'expérience de la mort lorsque, perchée en haut d'une falaise, je ressens avec tellement d'acuité le vent sur mon visage et l'euphorie de la chute si je venais à tomber que je dois vite reculer. Prétendre à l'impossibilité d'une connaissance de l'autre, c'est sous-estimer l'imagination et la sensibilité de l'artiste, comme de tout homme. Cette connaissance demeurera bien sûr irrémédiablement imparfaite. Mais ne suis-je pas déjà convaincue de l'imperfection de notre propre connaissance de nous-mêmes?

Faire l'expérience de l'autre, c'est assurément ce à quoi tend l'écrivain. Dans son ouvrage *Le corps de l'œuvre*²², Didier Anzieu observe d'ailleurs les phases du travail créateur, la première étant le saisissement créateur. Cet état passager de dépersonnalisation, de dédoublement, permet de se saisir de l'étrange, de l'Autre. En acceptant cette schize, le créateur élargit ses propres frontières, il accepte d'ouvrir sa personnalité et d'être confronté à l'altérité. L'artiste serait donc fondamentalement ouvert à l'altérité, aux contradictions qui surgissent dans son être. Il s'approprie la différence, la digère puis la réinvente à sa façon.

L'écriture bénéficie précisément de cette schize: le trajet vers l'autre en soi permet d'établir des liens avec l'autre à l'extérieur de soi. On pourrait par ailleurs penser que le *nous* du créateur, celui qu'il explore par le biais de son

²² Didier Anzieu, *Le corps de l'œuvre: Essais psychanalytiques sur le travail créateur*, Paris, Gallimard, 1981, 377 p.

art, est différent de celui que l'on forme dans la réalité avec nos semblables. Je crois pourtant que, dans les deux cas, on se saisit de quelques parcelles de la vérité de l'autre et on colmate les brèches avec notre propre sensibilité, notre imagination, afin de créer une rencontre entre le fantasme et la réalité. Une œuvre, une amitié, un grand amour. En fait, il me semble juste de prétendre que tout ce qui implique l'homme engage cette rencontre, car chacun porte ses propres rêves et ne peut qu'espérer que la confrontation de certains d'entre eux aboutisse à une communion, comme le suggère Romain Gary dans ce très beau passage de son roman *Europa*:

Un très grand amour, ce sont deux rêves qui se rencontrent et, complices, échappent jusqu'au bout à la réalité. Vous avez ainsi des couples merveilleux qui vieillissent ensemble, un homme et une femme qui vivent côte à côte sans cesser de s'inventer et qui restent fidèles à cette œuvre d'art, malgré tous les pièges du tel quel... Rien n'est humain qui n'aspire à l'imaginaire.²³

Une illusion, donc, le *nous*? Non, dans la mesure où il ne s'agit pas de la poursuite d'une inaccessible fusion. C'est ce que j'ai voulu explorer dans mon roman et qui précipitera la fin de la relation entre le narrateur et son ogresse, essayer le *nous* avec la volonté de s'imbriquer, d'abolir le passé et les pensées qui divisent. La différence, pourtant, fait son chemin et, malgré la contagion du langage qui s'effectue dans cette deuxième partie, l'entreprise du *nous* échouera: impossible en effet de fusionner jusqu'à nier ce qui nous caractérise tous par rapport à autrui. La seule solution demeure l'acceptation de la ressemblance comme de la différence. Alors peut-être le *nous* pourra-t-il ne plus être illusion. Plutôt un rêve doux-amer par lequel s'incarnent en chair

²³ Romain Gary, *Europa*, Paris, Gallimard, 1972, p. 332-333.

et en os les écartèlements inévitables. Malgré le bonheur des moments de communion, il existe une forme de solitude à laquelle on ne pourra jamais échapper: celle d'être le seul à être soi.

Malgré tout, «[l]e *soi* est peu, mais il n'est pas isolé, il est pris dans une texture de relations plus complexe et plus mobile que jamais. Il est toujours, jeune ou vieux, homme ou femme, riche ou pauvre, placé sur des "nœuds" de circuits de communication, seraient-ils infimes²⁴ ». Comme tout individu, je suis écartelée entre mon unicité et mon uniformité, entre ce qui me lie à ceux que j'appelle mes semblables, *nous*, et qui me différencie de ceux que je nomme les autres. Il m'apparaît pourtant que c'est précisément cet écartèlement qui me permet d'atteindre à ce que la vie a de plus vrai, de puiser à même cette expérience de la ressemblance et la dissemblance pour toucher à une vérité qui, bien qu'irréremédiablement imparfaite, s'approche au plus près de la vie. La mienne, la tienne, la nôtre. C'est cet écartèlement, sûrement, qui me fait écrire.

L'autre se dévoile par petites touches impressionnistes: cette peur des chats, ce chagrin d'enfance, cette loyauté, ce goût pour les plats épicés... On ne peut certes pas aspirer avec lui à une communion totale, car nos vies ne sont pas taillées dans le même roc, mais avec un peu de chance, à une enfilade de petites eucharisties qui glissent dans nos vies comme les perles d'un collier. Et cela vaut son pesant d'or, sans nul doute. Le *nous* comme une île au milieu de notre océan de *je*.

²⁴ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, p. 31.

ÉCRIRE QUOI?

L'écriture m'a sans doute permis de voir un peu plus clair et d'aspirer à autre chose qu'au territoire trop familier de mes hantises, mais pas encore de m'ouvrir la voie d'une réconciliation.

André Major, *Le Sourire d'Anton*²⁵

À bien y penser, même mon écriture voudrait « être quelqu'un ».

Ce n'est qu'après avoir tenté d'échapper à l'écartèlement que mon ogresse s'y soumet, l'écartèlement entre la présence et l'absence, l'amour et la solitude. Quel beau rêve, manger tout le monde et ne faire qu'un, ne jamais les perdre, ne plus jamais être éparpillée dans le regard des autres! Un rêve voué à l'échec, évidemment. Tout comme celui de se fondre dans un *nous* qui oblitère l'individualité, et comme celui du narrateur, qui tente quant à lui d'esquiver l'écartèlement par la fuite, essayant de le nier en anesthésiant ses sentiments.

N'est-il pas fascinant de constater que j'ai ainsi mis en scène l'impossibilité d'échapper à l'écartèlement alors que, parallèlement, je tentais moi-même de m'y soustraire en écrivant? Écrire pour rassembler mes multiples morceaux et découvrir qu'ils sont encore plus nombreux que je le croyais, écrire pour parler d'hier en espérant le mieux pour demain...

Mon écriture voudrait « être quelqu'un », mais elle a plusieurs visages. J'écris comme j'arrache un plaster, comme je retire une écharde, comme j'asperge un bobo de peroxyde, comme je gratte une gale. J'écris comme je

²⁵ André Major, *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman*, p. 167.

mets un plaster, comme je souffle sur une brûlure, comme j'applique de l'onguent sur un bobo, comme je regarde la télé pour oublier cette gale que je me meurs d'arracher. J'écris pour pouvoir dévoiler mon visage à plusieurs faces, pour me regarder les yeux dans les yeux, dans les yeux, dans les yeux.

Alors écrire quoi, comment? Adolescente, j'ai tant voulu écrire une grande saga fantastique dans le style du *Seigneur des Anneaux*. J'ai essayé, essayé et essayé, mais si je prenais beaucoup de plaisir à dessiner les cartes et à trouver des noms, jamais je n'ai eu le souffle nécessaire à une telle entreprise, jamais mon style ne s'est accordé à ce genre d'histoire. J'ai fini par accepter ce constat: je ne savais pas écrire de grande saga. Le souffle de Tolkien, la volubilité de Proust et l'acuité de Houellebecq ne seront jamais les miens. L'exploration de la page m'a menée à bien des deuils: je n'écrirai jamais que comme je le peux.

Raymond Carver avance: « Si j'en suis venu à écrire le genre de nouvelles que j'écris, et à les écrire de cette manière, ça n'a peut-être été, en fin de compte, que parce qu'il fallait bien que je m'accommode de mes limitations.²⁶» Viendront bien des influences, mais jamais elles ne pourront me faire écrire ce que je n'étais déjà pas en mesure d'écrire. Mes limitations me ramèneront sur le chemin sinueux de ma propre écriture. Les romans que je lis, comme les gens que je rencontre, sont des semences lancées à toute volée sur mon sol. Quelques-unes pourront s'enfoncer dans ma terre, y prendre racine, mais cette terre demeurera la mienne, marquée par les

²⁶ Carver, Raymond, *Les Feux*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 41-42.

sécheresses qui tuent ou les pluies qui abreuvent. Peut-être est-ce finalement tout ce que je peux écrire parce que c'est tout ce que je suis.

Qui est-elle donc, cette écriture unique ou limitée - selon le point de vue - qui est la mienne? J'ai voulu l'asseoir dans le bel arbre généalogique du réalisme magique parce que c'est avec cette famille que je lui ai reconnu la plus grande hérédité. Ce courant littéraire, caractérisé par l'apparition d'éléments merveilleux dans une narration réaliste, permet une nouvelle appréhension du réel. Ponctués de faits *extra-ordinaires*, au sens littéral du terme, qui transfigurent le familier, les œuvres réalistes magiques invitent à une nouvelle façon de voir le monde. En effet, ce courant propose une appréhension particulière du réel et fissure les assurances d'un monde organisé où tout a sa place et où tout trouve réponse. En instaurant une vision plus fantaisiste du monde, le réalisme magique invite le lecteur à freiner ses raisonnements lorsqu'il est confronté à quelque chose d'inhabituel et à l'accepter.

N'est-il pas étonnant d'associer ma pratique d'écriture, qui reste très proche de moi, à un courant qui projette les histoires dans un univers revisité, truffé d'éléments merveilleux? C'est en me penchant sur l'œuvre de Gabriel Garcia Marquez, un de mes auteurs de prédilection incarnant le réalisme magique, que j'ai découvert que tous ses récits sont profondément ancrés dans le réel; il semblerait par ailleurs qu'il en va de même pour les autres écrivains associés à ce courant, tels que Julio Cortázar et Alejo Carpentier, mais aussi William Faulkner, Günter Grass et plusieurs autres. Ce que le réalisme magique se propose de faire, c'est de raconter une histoire qui

s'enracine dans la réalité, et de l'embraser, de l'illuminer par un éclairage magique qui brise les barrières, qui refuse de se limiter à la perception du réel et à la logique généralement admises. Car selon le réalisme magique, la question du réel est toujours susceptible de se poser ou de se reposer.

Parallèlement à l'émergence du postmodernisme, marqué par la raison baroque, ce courant littéraire d'abord américain cherche donc lui aussi une façon d'exprimer l'intangibilité du réel. Véhiculant une conception du monde dont la perception demeure multiple, ambiguë et mouvante, le réalisme magique est certes le genre tout indiqué pour mes histoires et mes personnages empreints de ces irrémédiables contradictions, déchirements, écartèlements. Grâce à lui, les façons d'appréhender le réel se multiplient, et avec elles mes poupées gigognes, que j'imagine à l'infini.

Tout près de l'arbre du réalisme magique se dressent néanmoins ceux du conte et du fantastique, leurs racines chatouillant mon écriture jusqu'à semer le doute dans mon esprit quant à sa paternité. Si j'ai été enchantée par Garcia Marquez, je l'ai également été par Boris Vian, Tolkien et tant d'autres écrivains dont l'imaginaire transcende la réalité... Comment se réclamer d'un courant plutôt que d'un autre, alors qu'ils empiètent bien souvent les uns sur les autres et que persistent les débats au sujet de leur définition? D'ailleurs, « il subsiste encore de la confusion en ce qui concerne les distinctions théoriques entre le réalisme magique et d'autres termes analogues, tel le fantastique, la métafiction, le baroque, et le merveilleux²⁷ », rapporte

²⁷ Marie Vautier, «La Révision postcoloniale de l'histoire et l'exemple réaliste magique de François Barcelo», *Études en littérature canadienne*, vol. 16, no 2 (1991), www.lib.unb.ca/Texts/SCL.

justement Marie Vautier dans son article « La Révision postcoloniale de l'histoire et l'exemple réaliste magique de François Barcelo ».

Si j'ai été attirée plus précisément par le réalisme magique, c'est peut-être en raison de son américanité. Apparu lors d'une forte recrudescence de la littérature latino-américaine lors des années 1950 et 1960, le *realismo mágico* - ou *real maravilloso*, selon les auteurs - a permis de revisiter l'Histoire tout en participant à l'affirmation d'une identité littéraire autre. En effet, les écrivains ont eu recours au réalisme magique pour poser un nouveau regard sur l'Histoire, souvent issue des colonisateurs, et pour redire le passé en en défiant la version traditionnelle. L'écrivain cubain Alejo Carpentier affirme également que c'est grâce à ce genre que la littérature hispano-américaine s'est distinguée des courants européens du réalisme et de la fantaisie, et que « [l]e réel merveilleux se rencontre à chaque pas de la vie des hommes qui inscrivent des faits dans l'histoire du Continent. Mais quelle est l'histoire de l'Amérique sinon une chronique du réel merveilleux²⁸ » ?

Alors qu'on remarque que le merveilleux européen s'articule de façon plus littéraire, plus artificielle, le réalisme magique est marqué par le folklore, les superstitions et l'imaginaire collectif des Américains. Ces deux tendances indiquent d'ailleurs certaines caractéristiques qui différencient les littératures européenne et américaine: la première est plus intellectuelle et cérébrale, tandis que la seconde allie le mythe au vécu et laisse le champ libre à l'imaginaire. Car si le réalisme magique a d'une part été une des solutions

²⁸ Alejo Carpentier, *El reino de este mundo*, Buenos Aires, Librería del Colegio, 1975 [1949], p. 51-57. Cité et traduit dans Marie Vautier, « La Révision postcoloniale de l'histoire et l'exemple réaliste magique de François Barcelo », www.lib.unb.ca/Texts/SCL.

américaines pour s'affranchir du réalisme et du naturalisme, il traduit également cette conviction selon laquelle ouvrir la porte de l'imagination, c'est ouvrir celle de la réalité.

Mais si, pour plusieurs raisons, je considère que ma pratique s'inscrit davantage dans la tradition américaine que dans celle de l'Europe, c'est surtout la dualité inhérente au réalisme magique qui lie mon écriture à ce courant. Unissant par définition l'imaginaire au quotidien, il maintient en place un paradoxe auquel je ne peux qu'associer la logique de contradiction et d'écartèlement qui anime ma propre écriture.

Les influences se multiplient, et peut-être est-ce mieux ainsi. Parce qu'en puisant dans une pluralité d'ouvrages et de courants, en plus de puiser à même mes propres matériaux, je peux en arriver à créer une œuvre où ont lieu des rencontres inédites, des combinaisons aussi stimulantes qu'insolites (Bobin + Werber + mon affection pour le lilas, par exemple). Une œuvre qui se crée à partir des contradictions et de la diversité. Une œuvre dont l'unicité n'a d'égale que celle de nos âmes, de nos *toute moi*.

LE DÉSIR DU ROMAN

[L]e roman est art de vérité (c'est-à-dire de complexité)
Daniel Pennac, *Comme un roman*²⁹

Ça n'aurait pas pu être autre chose qu'un roman. D'emblée, j'ai difficilement su dire pourquoi, sinon que c'est tout ce que je pouvais écrire. Mais aussi parce qu'avec lui tout est permis. Major écrit à ce propos: « Je l'ai toujours considéré moins comme un genre en soi que comme le fourre-tout idéal, le détour par quoi atteindre à l'expression la plus complète de l'expérience humaine³⁰ ». Noël Audet renchérit: « [...] le roman peut être considéré comme une forme ogresse qui intègre à sa substance à peu près n'importe quoi, de la poésie à la musique, du tableau à la scène dramatique³¹ ». Je souris à l'évocation de cette forme *ogresse* qui, comme mon personnage, cherche à rassembler divers éléments pour ne faire qu'un, dévore ce qui sert ses fins pour engendrer un tout.

Il s'agit également à mon sens d'un genre qui, de par sa nature de fourre-tout, permet de renvoyer l'image de notre propre multiplicité. Le roman, libre d'utiliser toutes les formes de langage, de personnifier monstres, fées, animaux ou rochers, d'allier l'intime à l'universel, permet à l'écrivain d'explorer chacune des poupées gigognes de sa subjectivité par le biais des personnages, d'offrir autant de portraits qu'il y a d'hommes et ainsi de toucher à l'expérience humaine.

²⁹ Daniel Pennac, *Comme un roman*, coll. «Folio», Paris, Gallimard, 1992, p. 181.

³⁰ André Major, *Le sourire d'Anton ou l'adieu au roman*, p. 184.

³¹ Noël Audet, *Écrire de la fiction au Québec*, p. 72.

Selon Milan Kundera, c'est à Cervantes que l'on attribue traditionnellement la paternité du premier roman, bien que l'on sache que d'autres sont venus avant lui. C'est pourtant son *Don Quichotte* qui, plus que tout autre, a ouvert la voie à une nouvelle façon d'écrire jouant sur plusieurs registres, ceux de la philosophie, du récit et du rêve, et qui met de l'avant la relativité de cet univers de plus en plus déserté par Dieu. Aux certitudes de la religion succèdent les doutes et les interrogations de l'homme face à cette vie, cette âme et ce monde qui sont les siens, ce qui conduira à la fin des grands métarécits, comme le théoriserait Lyotard dans *La condition postmoderne*. La mise en scène de la complexité humaine et la quête de compréhension de la vie constituent donc toute la raison d'être du roman:

Quand Dieu quittait lentement la place d'où il avait dirigé l'univers et son ordre de valeurs, séparé le bien du mal et donné sens à chaque chose, don Quichotte sortit de sa maison et il ne fut plus en mesure de reconnaître le monde. Celui-ci, en l'absence du Juge suprême, apparut subitement dans une redoutable ambiguïté; l'unique Vérité divine se décomposa en centaines de vérités relatives que les hommes se partagèrent. Ainsi, le monde des Temps modernes naquit et le roman, son image et modèle, avec lui.³²

Dans son essai *L'art du roman*, Kundera écrit par ailleurs que « [l]e roman n'examine pas la réalité, mais l'existence. Et l'existence n'est pas ce qui s'est passé, l'existence est le champ des possibilités humaines, tout ce que l'homme peut devenir, tout ce dont il est capable³³ ». Je choisis le roman parce qu'avec lui je peux découvrir ou révéler ces multiples possibles, montrer la part d'ombre et les hasards, lever les voiles pour tenter d'accéder à ce *toute*

³² Milan Kundera, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p. 20-21.

³³ *Ibid.*, p. 61.

moi, l'ensemble de ce que j'ai été, suis et pourrai être et qui ne sera jamais visible dans sa totalité ailleurs que dans ma tête, bien que la page puisse devenir fenêtre. Grâce au large éventail de ses registres, le roman permet précisément l'exploration de chacune des couches de la subjectivité plutôt que de se contenter de celles qui flottent à la surface.

Le roman, genre par excellence de la multiplicité et du mouvement, permet une vision subjective et malléable du monde. *L'Hiver retrouvé* traite donc autant de moi que des autres, de choses vécues que d'autres imaginées. Peu importe si Sili n'existe pas, s'il est impossible que la mer disparaisse sans laisser de trace et s'il ne m'est jamais arrivé de manger mes proches, au sens littéral du terme, ce roman n'en est pas moins empreint d'une vérité qui transparaît dans chacun des personnages, chacune des métaphores. Il me donne accès à une vérité subjective, et ce, beaucoup plus efficacement que si j'avais décidé de rédiger un récit autobiographique.

Je vois le roman comme un accès privilégié à l'authenticité, et à tout ce que ce mot sous-tend de foisonnement puisque pour moi, la vérité est nécessairement multiple. Mais je choisis aussi le roman parce que c'est tout ce que je *veux* écrire. Il est vrai qu'aujourd'hui, tout nous pousse vers le roman. Encensé par les médias, prisé par les lecteurs, il s'agit sans contredit du genre qui a la cote. Est-ce là la raison simpliste et peu glorieuse qui m'a initialement engagée dans la voie du roman? Je ne saurais dire, sinon que depuis l'époque où j'ai appris à tenir le crayon, je rêve d'un roman portant mon nom.

L'Hiver retrouvé a néanmoins soulevé la question de la pertinence de conserver coûte que coûte le terme de roman. Divisé en deux parties et évoluant de boucle en boucle, s'agissait-il plutôt de deux novellas? Je me suis posé la question, mais j'y ai vite répondu. C'est un roman! Je le sais, je le sens! Qu'est-ce que cette conviction sinon celle de la possibilité de former un tout avec différents morceaux - parties, chapitres ou fragments, pêle-mêle - et le refus d'un écartèlement supplémentaire? Faire de cette œuvre un roman, c'est l'espoir et l'acharnement de pouvoir former un tout avec deux parties, de l'espoir pour moi-même, probablement. Qui suis « quelqu'un » comme mon livre est un roman, malgré nos morcellements. À cette différence que le roman a justement le pouvoir d'incarner la vie en en faisant un tout, d'attribuer un début et une fin à ce qui, par ailleurs, n'en aurait pas, comme le suggère Alessandro Baricco dans ce très beau passage de son roman *Cette histoire-là*: « Elle pensa alors au chaos infini que sont toutes les vies, et à l'art incomparable de ce qui est capable de l'exprimer en une figure unique, achevée. Et elle comprit ce qui nous émeut dans les livres, dans le regard des enfants et dans les arbres solitaires, au milieu de la campagne³⁴ ».

Le roman possède le pouvoir enviable de ressembler à une vie, telle qu'on la voudrait: entière, unique et belle. Et c'est sans doute cette volonté insatiable de faire un tout qui a influencé mon processus créateur et a guidé ma plume vers le roman. Non pas pour nier le chaos, mais plutôt pour en extirper un sens et une unité qui, dans la vraie vie, nous font trop souvent défaut. Arriver à exprimer le morcellement, le nôtre et celui du monde, dans une œuvre qui, malgré ses propres écartèlements, réussit à être totale.

³⁴ Alessandro Baricco, *Cette histoire-là*, Paris, Gallimard, 2007, p. 315.

Un peu de chagrin, toutefois. Cette douleur de l'écartèlement me poursuivra-t-elle jusque dans chacun de mes retranchements? Si on ne peut qu'abdiquer devant notre propre morcellement, il me semble pourtant plus difficile d'accepter celui de l'œuvre, le regret de constater que le processus créateur est profondément ancré et étroitement enlacé à notre subjectivité. Pourtant, n'est-ce pas également là toute la beauté de la création, celle d'arriver à incarner la vie? Et c'est précisément grâce à ses multiples possibles que le roman peut aspirer à l'incarner en toute fidélité.

ÉCHAPPER À LA FIN

J'avais une quinzaine d'années lorsque j'ai lu *Cent ans de solitude* pour la première fois. Lectrice habituellement stoïque, j'ai pourtant bondi de ma chaise à la lecture des dernières pages du roman, littéralement transportée par le vent apocalyptique qui balayait le village de Macondo. Je me rappelle m'être dit par la suite: je voudrais pouvoir écrire une fin qui ait la puissance de celle-là. Dès le début, l'idée de la fin a donc été profondément ancrée dans mon roman, dont j'ai d'ailleurs écrit la dernière page en premier. À l'époque, je suivais avec enthousiasme un séminaire sur l'Imaginaire de la fin. C'est dire combien j'étais déjà immergée dans la pensée de la fin, sans me douter à quel point.

Car aujourd'hui je constate que mon écriture me sourit en face et me poignarde dans le dos. Grâce à elle, à cause d'elle, je dois réévaluer ma vision du passé, de l'avenir et de l'éternité. Faire taire mon orgueil qui se cabre à l'idée que je puisse disparaître à tout jamais et que le monde ne s'en porte pas plus mal, à l'idée que je ne puisse jamais échapper aux écartèlements. Mon crayon me permet de cheminer dans mon deuil, celui de la réconciliation. Celle qui ne pourra jamais véritablement avoir lieu avec les multiples facettes de moi-même, avec l'autre, avec le *nous*.

Ma volonté tenace de durer, peut-être grâce à un roman, est profondément ancrée dans l'anticipation pénible, presque intolérable, de la fin. « Rien n'est plus difficile à concevoir que cette idée que la réalité nous

survivra³⁵ », écrit Jean-François Beauchemin dans *La fabrication de l'aube*. Je ne peux qu'acquiescer à cet énoncé douloureux, tout en entretenant le maigre espoir de pouvoir le renverser et de survivre à la réalité.

Aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, avant que n'advienne véritablement la postmodernité, de nouvelles idéologies sont venues bousculer les pensées. Le règne de Dieu a décliné, soit, mais il a bien fallu quelque chose pour le remplacer. Ce fut la science, qui permit d'appréhender le monde selon une multitude d'angles plutôt que de se cantonner à une seule vérité, celle de l'Église. En passant du religieux au scientifique, l'homme s'est entre autres approprié la fin de son monde plutôt que d'en subir la menace divine avec impuissance. À l'Apocalypse annoncée par Jean succéderont plusieurs anticipations de la fin, l'imagination de l'homme étant toujours des plus fertile lorsqu'il s'agit de penser sa propre disparition.

Néanmoins, quelle qu'en soit l'origine, la fin hante depuis toujours les songes de l'homme et habite les récits qu'il enfante, à un point tel que l'on en est venu à théoriser cette pensée qui traverse les œuvres et qui traduit cette crainte immémoriale. Dans son article « Les Phasmes de la fin », Bertrand Gervais explique que « [l]'imaginaire de la fin se déploie comme une pensée sur le temps, sur un temps essentiellement en crise. Le monde est secoué à même ses assises, il s'apprête à s'écrouler, et le présent se transforme en un temps infernal, fait de répétitions et de fuites, d'un passé devenu fondateur et d'un avenir irrémédiable³⁶ ».

³⁵ Jean-François Beauchemin, *La fabrication de l'aube*, Montréal, Québec Amérique, 2006, p. 62.

³⁶ Bertrand Gervais, « Les phasmes de la fin » in *Des fins et des temps*, sous la dir. de Jean-François Chassay, Anne Éléonore Cliche et Bertrand Gervais, coll. «Figura», no 12, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2005, p. 55.

Placé dès les premières pages sous le sceau de la fin, marqué par les répétitions et les fuites, *L'Hiver retrouvé* est certes demeuré fidèle à l'inspiration qui l'a initialement engendré. Le narrateur est effectivement introduit d'emblée dans une succession de boucles, celles qui le lient et le déchirent d'une amoureuse à l'autre. La réapparition de l'appellation « Elle » dans l'incipit et dans la deuxième partie, en plus de la phrase « songeant à Elle, à toutes celles chez qui je m'étais réveillé avec cette fatigue immense », indique d'ailleurs que le cycle de répétitions est depuis longtemps entamé. Dès son amorce, cette histoire révèle donc que fin et commencement y sont inextricablement liés.

La deuxième partie du roman viendra toutefois offrir au narrateur l'occasion de briser cette succession de boucles. Son arrivée sur l'île de l'ogresse, une île qui pourrait être Sili, bien des années plus tard, est en fait une chance ultime d'échapper à la fin. Confronté à l'ogresse, son double en bien des façons, le narrateur se voit offrir la possibilité de s'affranchir du cercle vicieux dans lequel il est coincé, de mettre un terme aux boucles qui se multiplient. Son refus d'accepter son passé et de l'intégrer à son présent précipitera cependant sa mort, contrairement à l'ogresse qui, en reconnaissant son passé et les erreurs qui y ont été commises, parviendra à s'extirper de ce monde de la fin. « Chaque fois que la pensée se heurte à un cercle, c'est qu'elle touche à quelque chose d'originel dont elle part et qu'elle ne peut dépasser que pour y revenir³⁷», affirme Maurice Blanchot. La négation des origines et du passé à laquelle se livre inlassablement le narrateur sera ce qui l'empêchera de se libérer des boucles dans lesquelles sa vie n'a cessé de

³⁷ Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, coll. «Folio Essais», Paris, Gallimard, 1955, p. 114.

tourner. *L'Hiver retrouvé* se construit d'ailleurs simultanément sur l'idée de la fin et sur celle du fondement, autre exemple de cette tension à l'œuvre dans plusieurs aspects du roman.

« La fin implique, en ce sens, un déploiement de la mémoire, qui tente de réunir en un portrait cohérent tous ses temps et les événements qu'ils hébergent. C'est par la mémoire, par le rappel du sens attribué aux gestes et aux événements, qu'une libération, qu'une transcendance peuvent avoir lieu³⁸ », poursuit Bertrand Gervais. À l'instar de la logique de l'aporie, qui stipulait que les oppositions devaient en arriver à vivre ensemble plutôt que de tendre vers une impossible synthèse, l'imaginaire de la fin invite à une cohabitation du passé, du présent et du futur, à un déploiement de la mémoire qui ne peut impliquer que des écartèlements inévitables.

Quant à moi, lorsque j'imagine la fin, il s'agit rarement de celle du monde. Il ne s'agit que de la mienne. Je passe mon temps à me projeter dans l'avenir, à imaginer la fin sous tous ses angles. La fin de ce roman, la fin de ma vie. Et de cette anticipation surgit l'écriture, « [c]ar d'où vient le désir ou le besoin de créer le monde, de nous insérer dans une histoire qui nous confère une sorte d'immortalité humaine, sinon de l'expérience même de l'origine, de l'éternité [...] qui menace de nous détruire, de nous reprendre³⁹ »?

Pourtant, en imaginant la fin, ce n'est pas vers elle que ma pensée est tournée. J'écris pour durer. C'est elle, la prière que je chuchote en prenant le crayon: ne pas disparaître. Au contraire, être lue, et donc être vue, et

³⁸ Bertrand Gervais, «Les phasmes de la fin», p. 55.

³⁹ Yvon Rivard, *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, 2006, p. 70.

m'imprégner dans le monde. Écrire pour que le bruit de ma vie ne s'éteigne pas dans le néant, pas si vite. Durer par-delà la vieillesse, peut-être même par-delà la mort, connaître le sentiment réconfortant de l'accomplissement, d'une vie où tous les rêves ne seront pas irréalisables ni irréalisés. «L'homme construit des maisons parce qu'il est vivant, mais il écrit des livres parce qu'il se sait mortel⁴⁰», écrit Daniel Pennac.

Il y a quelques années, j'ai fait un rêve qui me hante encore. Des extraterrestres envahissaient le centre-ville de Montréal du haut de leurs soucoupes volantes (eh oui, mon subconscient paressait cette nuit-là!). Juchée sur le toit de mon appartement, je leur criais des imprécations. Une phrase, en particulier, hurlée à répétition: « Il n'est pas question que je meure »! Les extraterrestres, impressionnés par ma détermination, me laissaient la vie sauve. J'écris sans doute comme je hurlais dans ce rêve: refus absolu de disparaître. Tentative soutenue et enthousiaste de prolonger la vie.

Alors qu'arrivera-t-il si je n'écris pas? Car il est là, mon besoin d'écrire, mais aussi le fait que, trop souvent, je n'écris pas. Cette frénésie, cette nécessité d'écrire, j'ai peur qu'elle ne se dilue dans le quotidien, et il ne m'est jamais possible d'envisager l'écriture sans regret. Avant même de m'y lancer, j'ai déjà la crainte de ne pouvoir m'y consacrer. Car le commun des mortels a-t-il désormais le loisir de se vouer entièrement à l'écriture? Je m'amuse presque de constater que l'on illustre dans le dictionnaire le terme *consacrer* par l'exemple *consacrer sa vie à l'écriture*. Serait-ce si facile, si accessible? « Le temps de lire est toujours du temps volé. (Tout comme le temps d'écrire,

⁴⁰ Daniel Pennac, *Comme un roman*, p. 197.

d'ailleurs, ou le temps d'aimer.) Volé à quoi? Disons, au devoir de vivre⁴¹ » écrit Daniel Pennac. Il faut bien vivre un peu pour écrire. Peut-être bien vivre beaucoup pour écrire un peu.

J'ai la tête remplie des livres que je rêve d'écrire, que j'écrirai peut-être. L'écriture m'habite. Chaque fibre de mon être écrit, chaque jour, et se tend vers la forme tant espérée de la page. Oui, je suis entièrement vouée à l'écriture. J'y consacrerai ma vie. Et forcément, tôt ou tard, vais-je pouvoir me mettre à écrire. Vraiment.

Vraiment? Je suis terrifiée, il faut bien l'avouer, à l'idée de ne jamais le faire. De ne jamais le faire vraiment. Et c'est là que se dévoile mon ultime poupée gigogne, la dernière, la toute petite qui se cachait sous toutes les autres. Celle de mon idéalisme. J'ai vite pris parti quand on m'a brutalement poussée en-dehors du conte de fées, celui du *nous*, de l'enfance. J'ai pris le parti des contes de fées.

C'est donc ainsi que j'échappe au monde de la fin, non pas que je sois protégée de la mort ni même que je puisse assurément trouver une place dans la durée, mais simplement parce que des ponts de corde ont été lancés entre mon passé, mon présent et mon futur, parce que je tiens entre mes mains toutes ces poupées gigognes qui, bien qu'elles ne soient pas *toute moi*, n'en demeurent pas moins autant de clés pour en venir à une compréhension - peut-être même à une acceptation - des écartèlements inévitables.

⁴¹ Ibid, p. 137.

La mélancolie qui porte ma pratique d'écriture, cette posture lucide me permettant d'envisager le manque et la poursuite insatiable des rêves, s'allie ainsi à une volonté assidue de pallier les souffrances, à un espoir tenace quant à ma capacité de dresser mon œuvre entre moi et les déceptions du monde. Mélancolie et idéalisme se rejoignent donc en moi: la première me remettant cent fois sur mon ouvrage, celui de panser mes plaies, et le second me maintenant dans la conviction de la valeur de cet acte de guérison. La fin, assurément, continuera de hanter mes pensées et à me houspiller pour que je tente d'accéder à la durée. Mais, grâce à mon idéalisme, tous les contes de fées sont envisageables.

J'aime, malgré les écartèlements inévitables. Je rêve d'une vie qui se prolonge sur les pages, malgré la mort. J'attends avec confiance le jour où on me passera la bague au doigt, malgré la possibilité du divorce. Et j'écris.

BIBLIOGRAPHIE

Sur l'écriture

Audet, Noël. *Écrire de la fiction au Québec*. Coll. «Documents». Montréal: XYZ, 2005, 158 p.

Badinter, Elisabeth. *XY. De l'identité masculine*. Paris: Éditions Odile Jacob, 1992, 313 p.

Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique de la création verbale*. Coll. «Bibliothèque des idées». Paris: Gallimard, 1984, 400 p.

Barthes, Roland. *Le plaisir d'écrire*, précédé de *Variations sur l'écriture*. Paris: Éditions du Seuil, 2000, 129 p.

Blanchot, Maurice. *L'écriture du désastre*. Paris: Éditions Gallimard, 1980, 220 p.

Blanchot, Maurice. *L'espace littéraire*. Coll. «NRF». Paris: Éditions Gallimard, 1962 [1955], 294 p.

Borges, Jorge Luis. *L'art de poésie*. Coll. «Arcades». Paris: Gallimard, 2002 [2000], 127 p.

Le Groupe Interligne (dir. publ.). *L'Atelier de l'écrivain 1*. Coll. «Figura», no11. Montréal: Université du Québec à Montréal, 2004, 196 p.

Calvino, Italo. *Leçons américaines*. Coll. «Du monde entier». Paris: Gallimard, 1989, 197 p.

Carver, Raymond. *Les Feux*. Paris: Éditions du Seuil, 1993, 288 p.

Cauquelin, Anne. *Court traité du fragment*. Coll. «L'invention philosophique». Paris : Éditions Aubier-Montaigne, 1986, 190 p.

Dillard, Annie. *En vivant, en écrivant*. Coll. «10/18». Paris: Christian Bourgois éditeur, 1996, 142 p.

Duras, Marguerite. *Écrire*. Paris: Gallimard, 1993, 146 p.

Huston, Nancy. *Journal de la création*. Paris: Seuil, 1990, 276 p.

Jacob, Suzanne. *Écrire, comment, pourquoi*. Coll. «Écrire». Trois-Pistoles: Éditions Trois-Pistoles, 2002, 84 p.

Jacob, Suzanne. *La Bulle d'encre*. Coll. «Boréal Compact». Montréal: Boréal, 2001, 147 p.

LaRue, Monique. *L'arpenteur et le navigateur*. Coll. «Les grandes conférences». Montréal : Centre d'Études québécoises/Éditions Fidès, 1996, 30 p.

Michaud, Ginette. *Lire le fragment*. LaSalle : éditions Hurtubise HMH, 1989, 320 p.

Negrón, Mara. *Lectures de la différence sexuelle*. Paris : Des femmes, 1994, 317 p.

Poupart, Jean-Marie. *J'écris tout le temps*. Coll. «L'écritoire». Montréal: Leméac, 2003, 153 p.

Suhonen, Katri. «Avancer à reculons: une nouvelle trajectoire pour l'identité masculine dans *La démarche du crabe* de Monique LaRue», *Voix et Images*, vol. XXVIII, no 2 (hiver 2003), p. 73-85.

Suhonen, Katri. « Prêter la voix : le discours masculin chez les romancières québécoises à la fin du 20^{ème} siècle ». Thèse de doctorat en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2003.

Tracy, Michelle Carolyn. «Énonciation et subjectivité au féminin dans *Comme une enfant de la terre/ 1. Le crachat solaire* de Jovette Marchessault». Mémoire de maîtrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2001.

Sur le roman

Bakhtine, Mikhail. *Esthétique et théorie du roman*. Paris: Gallimard, 1986, 488 p.

Carpentier, Alejo. *El reino de este mundo*. Buenos Aires: Libreria del Colegio, 1975 [1949], p. 51-57. Cité et traduit dans Marie Vautier. «La Révision postcoloniale de l'histoire et l'exemple réaliste magique de François Barcelo», *Études en littérature canadienne*, vol. 16.2 (1991), www.lib.unb.ca/Texts/SCL.

Chassay, Jean-François, Anne Éline Cliche et Bertrand Gervais (dir. publ.). *Des fins et des temps: Les limites de l'imaginaire*. Coll. «Figura», no 12. Montréal: Université du Québec à Montréal, 2005, 248 p.

Cliche, Anne Éline, Bertrand Gervais (dir. publ.). *Figures de la fin: Approches de l'irreprésentable*. Coll. «Figura», no 2. Montréal: Université du Québec à Montréal, 2001, 194 p.

Corriveau, Hugues. *Écrire un roman*. Montréal: Les Herbes rouges, 1988, 74 p.

Forest, Philippe. *Le Roman, le je*. Coll. «Auteurs en questions». Nantes: Éditions Pleins Feux, 2001, 90 p.

Kundera, Milan. *L'Art du Roman*. Paris: Gallimard, 1986, 199 p.

Kundera, Milan. *Le Rideau*. Paris: Gallimard, 2005, 196 p.

Levinas, Emmanuel. *Le temps et l'autre*. Coll. «Quadrages». Paris: Presses Universitaires de France, 1983, 91 p.

Major, André. *Le Sourire d'Anton ou l'adieu au roman*. Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 2001, 207 p.

Pennac, Daniel. *Comme un roman*. Coll. «Folio». Paris: Gallimard, 1992, 198 p.

Weisgerber, Jean. *Le réalisme magique*. Coll. «Cahiers des avant-gardes». Bruxelles: Éditions L'Âge d'Homme, 1987, 301 p.

Sur la psychanalyse

Anzieu, Didier. *Le corps de l'œuvre: Essais psychanalytiques sur le travail créateur*. Paris: Gallimard, 1981, 377 p.

Dolto, Françoise. *La Vague et l'océan: Séminaire sur les pulsions de mort, 1970-1971*. Coll. «Françoise Dolto». Paris: Gallimard, 2003, 296 p.

Flournoy, Olivier. *Un désirable désir*. Coll. «Épîtres». Paris: Presses universitaires de France, 2003, 170 p.

Freud, Sigmund. *Essais de psychanalyse*. Paris: Payot, 1989, 277 p.

Freud, Sigmund. *L'Inquiétante étrangeté*. Coll. «Folio essais». Paris: Gallimard, 1985, 263 p.

Kristeva, Julia. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris: Fayard, 1988, 293 p.

Kristeva, Julia. *Soleil noir: Dépression et mélancolie*. Coll. «Folio essais». Paris: Gallimard, 1987, 265 p.

Poissonnier, Dominique. *La pulsion de mort*. Coll. «Points hors ligne». Toulouse: Érès, 1998, 250 p.

Steiner, Béatrice. *Mort et création*. Paris: L'Harmattan, 1996, 256 p.

Sur le postmoderne

Boisvert, Yves. *Le monde postmoderne*. Coll. «Logiques sociales». Paris: L'Harmattan, 1996, 151 p.

Brunner, Roland. *Psychanalyse et société postmoderne*. Coll. «Psychanalyse et civilisations». Paris; Montréal: L'Harmattan, 1998, 124 p.

Buci-Glucksmann, Christine. *La raison baroque*. Coll. «Débats». Paris: Éditions Galilée, 1984, 247 p.

Lejeune, Claire. *L'atelier*. Coll. «Typo». Montréal: l'Hexagone, 1992 (1979), 185 p.

Lejeune, Claire. *Âge poétique, âge politique*. Montréal: l'Hexagone, 1987, 105 p.

Lyotard, Jean-François. *La Condition postmoderne*. Coll. «Critique». Paris: Les Éditions de Minuit, 1979, 109 p.

Lyotard, Jean-François. *Le Postmoderne expliqué aux enfants*. Coll. «Débats». Paris: Éditions Galilée, 1986, 165 p.

Paterson, Janet. *Moments postmodernes dans le roman québécois*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 1990, 126 p.

Scarpetta, Guy. *L'Impureté*. Coll. «Figures». Paris: B. Grasset, 1985, 389 p.

Œuvres de fiction

Auster, Paul. *Le Voyage d'Anna Blume*. Paris: Actes Sud/Babel, 1993, 266 p.

Baricco, Alessandro. *Cette histoire-là*. Coll. «Du monde entier». Paris: Gallimard, 2007 [2005], 317 p.

Baricco, Alessandro. *Les Châteaux de la colère*. Coll. «Points». Paris: Éditions du Seuil, 1997 [1991], 302 p.

Baricco, Alessandro. *Océan mer*. Coll. «Folio». Paris: Gallimard, 1998 [1993], 283 p.

Beauchemin, Jean-François. *La fabrication de l'aube*. Montréal: Québec Amérique, 2006, 114 p.

Cortazar, Julio. *Les Armes secrètes*. Coll. «Folio». Paris: Gallimard, 1973, 308 p.

Garcia Marquez, Gabriel. *Cent ans de solitude*. Coll. «Points». Paris: Éditions du Seuil, 1995 [1967], 437 p.

Garcia Marquez, Gabriel. *L'amour au temps du choléra*. Paris: Grasset, 1987, 378 p.

Garcia Marquez, Gabriel. *Vivre pour la raconter*. Paris : Éditions Grasset & Fasquelle, 2003, 572 p.

Gary, Romain. *Europa*. Paris: Gallimard, 1972, 372 p.

Grass, Günter. *Le Tambour*. Coll. «Points». Paris: Éditions du Seuil, 1997 [1960], 626 p.

Poitras, Marie Hélène. *Soudain le Minotaure*. Montréal: Éditions Triptyque, 2002, 145 p.

Robin, Régine. *La Québécoise*. Montréal: Éditions Québec Amérique, 1983, 200 p.

Soucy, Gaëtan. *La Petite fille qui aimait trop les allumettes*. Montréal: Boréal, 1998, 179 p.

Tournier, Michel. *Gaspard, Melchior & Balthazar*. Paris: Gallimard, 1980, 277 p.